

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





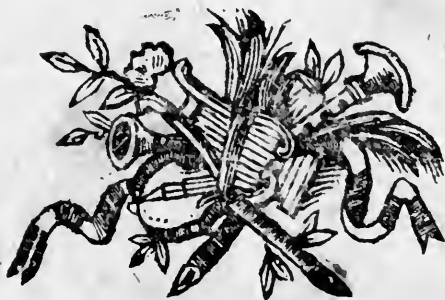
LA PUCELLE

DE PARIS.

from the
and so

CSP

LA PUCELLE
DE PARIS,
P O È M È
EN DOUZE CHANTS
ET EN VERS.



A L O N D R E S.

M D C C L X X V I.

462121

RECEIVED

U.S. AIR FORCE

WASHINGTON, D.C.

COMMUNICATIONS SECTION

ATTENTION

PQ

1981

.D64 P8

1776

RECEIVED

P R É F A C E.

RIEN n'est plus véritable que l'aventure qui a donné lieu à cet ouvrage, elle est arrivée il y a environ douze ans. L'Auteur en fut témoin oculaire. MOLET & LOUISE sont tous deux existans. GRATTEPAPIER seul est un être de pure fiction. Mais peut-il être un Poëme sans fiction ? GRATTEPAPIER & ses amours avec LOUISE n'ont été inventés que pour répandre un peu de chaleur & d'intérêt dans cet Ouvrage.

Ce Poëme, s'il mérite ce nom, n'était dans l'origine qu'une plaisanterie imaginée entre des jeunes gens demeurans ensemble & qui ne devait, ni n'était faite pour voir le jour. Il pouvait avoir alors, tout au plus douze à treize cents vers, & il se sentait

fortement de la rapidité à laquelle il devait son existence : quoique l'Auteur ait fait beaucoup d'usage pour lui-même des conseils qu'il donne dans la Préface du onzième Chant , (vers 43 & suivans) sans doute que cet Ouvrage se ressent encore beaucoup de cette première rapidité ; Mais comme tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs est digne au moins de louange , & doit être public , & que plusieurs vices trop communs depuis quelque temps dans la société , ont inspiré à l'Auteur la noble hardiesse de les attaquer , ce qu'il n'a pu faire sans donner plus d'étendue à son Ouvrage , dont il sentait bien le peu de consistance , par la nature du sujet & des acteurs : il a espéré qu'en faveur de la bonne intention , on voudrait bien avoir de l'indulgence pour cette production.

On rend ici au Héros malheureux de ce Poëme toute la justice qu'il mérite.

C'est un très-aimable garçon , qui possède d'excellentes qualités & qui sur-tout est doué de la plus grande douceur. L'Auteur déclare qu'il n'a pas eu la moindre intention de le blesser , ni de le ridiculiser. Mais si par hasard, cet Ouvrage tombe en ses mains , il le prie de ne point prendre pour lui, ni au sérieux les termes & les phrases qui pourraient lui paraître durs & humilians. On espère qu'il sentira que, dans un Ouvrage de pure charge, il n'était pas possible de ne pas outrer les objets ; & au surplus il permettra qu'on lui rappelle que tous les noms employés dans ce Poëme , lui étaient sans cesse prodigués par le jeune Neveu du Notaire, chez lequel il demeurerait alors , & par celui du feu Curé de Saint-Pierre aux Boeufs, & par tous ses camarades. Il doit aussi se ressouvenir de la fameuse diarrhée

qu'il eut dans le même temps , qui a fait imaginer la Déesse ALVIRHÉE , & les moyens de vengeance dont se sert le Dieu de la Sottise.

L'Auteur prévient encore qu'il n'a pas eu la plus légère intention de caractériser personne en particulier. Ainsi toute application serait fausse & déplacée. Il est peu répandu ; il a plus entendu dire de choses qu'il n'en a vues ; ses caractères & ses portraits sont calqués sur le modèle de ceux des Comédies qui , composés de la compilation de beaucoup d'objets broyés & réunis en un seul , sont toujours & doivent être forts de charge , pour produire de l'effet.

A l'égard du style , l'Auteur reclame la plus grande indulgence. Cet Ouvrage devant être regardé plutôt comme un conte que comme un Poème épique , il a pensé

que le style qui lui convenait devait être simple , familier , négligé même & approchant en quelque sorte de la nature des personnages qui y jouent des rôles. Il ose croire pourtant que dans certains endroits on pourra remarquer qu'il s'élève au-dessus de sa sphère , & qu'il prend alors le ton propre à la chose.

Si , par hasard aussi , cet Ouvrage tombe entre les mains de M. DE V O L T A I R E , ou de quelques-uns de ses justes admirateurs , on leur demande excuse d'avance d'avoir osé lancer quelques traits sur ce grand homme. Il leur sera bien aisé de juger que ce n'est ni par amertume , ni par une basse & ridicule jalousie , qui anime tant de gens contre le plus beau génie de notre siècle , qu'on s'est permis cette liberté. On est persuadé qu'indépendamment de son élévation & de la fermeté

de l'égide impénétrable dont la Déesse des beaux Arts le couvre sans cesse, qui le met à l'abri de toute atteinte, il a trop d'esprit & de raison, pour se formaliser de cette petite témérité & que, de leur côté, ses admirateurs sont trop judicieux pour ne pas convenir qu'il a eu plus d'une fois des écarts & des disparates :

Le Chantre des Dieux & des Rois

N'a-t-il pas sommeillé lui-même quelque fois ?





LOUISON,
OU
LA PUCELLE
DE PARIS.

CHANT PREMIER.

*INVOCATION. État de MOLET. Portrait de
LOUISON. Son amour pour GRATTEPAPIER.
Portrait de Grattepapier. Discours de la jalousie
à Grattepapier.*



TOI, qui te plûs à monter le Génie
Du Chantre heureux du plus grand des BOURBONS,
Qui modulas toi-même tous ses sons,
L'orsqu'en l'accès d'une aimable manie,
Il enfanta l'agréable projet
De s'égayer sur le même sujet
Que CHAPELAIN, dans sa grave folie,

Traita jadis tant mal adroitement ,
 Tant longuement , tant ennuyeusement :
 Toi , qui préside (*a*) à la plaifanterie ;
 Toi , qui furtout préferves de l'ennui ,
 M U S E , c'est toi que j'implore aujourd'hui.
 Je voudrais bien , du ton d'UNE P U C E L L E ,
 Des traits fi beaux qui fans cefse étincelle ,
 Pouvoir chanter les charmes , la douceur ,
 Et les vertus & la mâle vigueur
 D'une P U C E L L E étonnante & nouvelle ,
 Dans fa façon auffi rare que celle
 Dont A R O U E T a chanté la valeur :
 Je voudrais bien qu'il te plût de m'inſtruire
 En l'art divin de rendre fur la lire
 Ces fons charmans , fi doux , fi féducteurs ,
 Dont ton amant & celui de tes fœurs
 Sait nous charmer , où fi bien il excelle ,
 Lorfque fa voix badine & naturelle
 Chante BONNEAU , CHARLES , MONTROSE , AGNÈS ,
 Et D O R O T H É E & ſes chaſtes attraits ;
 Et jamais ceux dont ſon goſier profane
 S'efforce à rendre avec quelque agrément
 Un Conculix , ce Monſtre dégoutant ,

(*) *Qui préſide* , à la ſeconde perſonne , ſans *S* , au bout du mot eſt une licence que l'auteur ne ſe ſeroit pas permife dans un Ouvrage plus ſérieux & d'un ſtyle plus relevé ; on trouvera donc bon qu'il l'ait priſe quelquefois dans le cours decet Ouvrage.

Un Grisbourdon , un Cutendre , un vil âne ,
Prêt à jouir des fiers appas de JEANNE.

Tu vas le voir , MUSE , entre LOUISON
Et JEANNE il est quelque comparaïson ;
L'une & l'autre est vraiment un phénomène
Qu'on ne peut trop admirer & vanter :

Et si VOLT A I R E avoit connu la mienne ,
Peut-être bien l'eut-il voulu chanter
Tout aussi bien qu'il a chanté la sienne.

MA LOUISON aimable , douce , humaine ,
A , je le crois , pour le moins mérité ,
Autant que Jeanne imprudente (*) & hautaine ,
De parvenir à l'immortalité.

JEANNE un an seul garda son pucelage ,
Parmi les camps , les fiéges , les combats ,
Parmi le sang , la mort & des soldats ,
Pensant bien moins à l'amour qu'au carnage.

(Car après tout , LECTEUR , voilà ce fait
Si merveilleux , que le grand A R O U E T
Nous vante tant dans son fameux Ouvrage.)

Mais dans ces camps qui pouvait la tenter
Cette beauté si fière , si sauvage ?

(Si cependant on en veut excepter
Ce beau bâtard , ce Héros dont la flamme
Et le beau corps , qu'*in naturalibus*
Elle avoit vu pendant une heure & plus ,

(*) Il y eut au moins de l'imprudence à Jeanne de s'en
laisser conter par un âne.

De temps en temps venait troubler son ame ,)
Etait-ce un âne , un Cordelier infâme ,
Un fier Anglais qui pouvaient dans son cœur
Donner naissance à l'amoureuse ardeur ?
Trois ans entiers , ma P U C E L L E au contraire
Garda le sien , parmi cinq ou six Clercs ,
Tous grands gaillards , taillés , moulés pour plaire ,
De bonne humeur , & d'ordinaire experts
En fait d'amour , autant que gens de guerre ,
Que Cordelier , Carme & bête asinière.
C'est-là , c'est-là sans doute un rare effort !
Et sur ce point on doit tomber d'accord
Qu'il peut au moins entrer en parallèle
Avec celui de J E A N N E L A P U C E L L E .
Un instant donc fors du sacré vallon ,
Seconde moi , compagne d'Apollon :
De L O U I S O N l'outrage , la vengeance ,
Et de M O L E T la honte , l'imprudence ,
M U S E , voilà le sujet de mes chants ;
Et c'est encor beaucoup pour mes talens ,
Si tu n'as pas la bonté , l'indulgence
De soutenir mes timides accens.
Tu célébras jadis , divin H O M E R E !
D'un fier guerrier l'orgueilleuse colère ,
La mort d' H E C T O R , le siège d' I L I U M .
Toi , son émule , & son digne confrère ,
Ton Héros fut vainqueur du L A T I U M .
Toi , grand comme eux , ô mon Maître ! ô V O L T A I R E !

CHAN T P R E M I E R.

5

Du grand H E N R I tu chantas les travaux ;
 Tous vos acteurs sont des Dieux , des Héros :
 Les miens , à moi , sont U N E C U I S I N I È R E ,
 Un C L E R C d' H U I S I E R , un autre D E N O T A I R E ,
 U N D I E U ... quel Dieu !.. D E S D É E S S E S ... ô cieux !
 Quand on saura . . . mais j'aime mieux me taire ,
 Que d'entamer par me rendre odieux.
 De mes acteurs aux vôtres la distance
 Est , je le fais , on ne peut plus immense ;
 J'ai cependant la noble ambition ,
 Chantres fameux , de suivre votre trace ;
 Vous imiter dans le genre Bouffon
 Est le seul but où vise mon audace ;
 Vous ressembler seulement un instant
 Serait assez pour me rendre content.
 On vous a vus du sommet du Parnasse
 Par fois descendre en son sacré vallon.
 Lors vos Héros , vos Dieux cédaient la place
 A la grenouille , à l'âne , au moucheron. (*)
 On vous a vus au haut de l'Hélicon
 Laisser par fois la trompette héroïque ,
 Prendre un haut bois , un chalumeau rustique ,
 Baisser la voix , chanter à demi ton.
 Mais sous la cendre est le feu du Génie ,
 Tels de vos voix que soient les moindres sons ,

(*) Allusion à la Bratichomachie ou combat des Grenouilles d'Homère , au Culex ou Moucheron de Virgile , & à la Pucelle de M. de Voltaire.

On reconnaît toujours leur harmonie ,
Vous êtes grands , jusques dans vos chansons .
Des fils du Pinde hélas ! Je suis le moindre !
Si cependant , si pour vous aller joindre
Dans ces jardins fortunés & chéris ,
Dans ces bosquets embaumés & fleuris ,
Qui sont au pied de la double colline ,
Où vous alliez délasser vos esprits
Las d'être au haut de la cime divine ,
Je franchissais , sans m'y précipiter ,
L'épais marais , où l'on voit barbotter
Tant de rimeurs , crotés jusqu'à l'échine
Depuis Pradon , Pelletier , Colletet ,
Jusqu'à S * * , AU * * & T A C O N E T .
Quel heur pour moi ! Quel sort rempli de gloire !
Au doux bonheur enfin je pourrais croire .
Heureux ou non , quelque soit mon succès ,
De ces jardins je vais tenter l'accès :
Je vais tâcher d'en franchir la barrière ,
De m'élever au-dessus du marais ,
Où tant d'Auteurs , embourbés à jamais ,
Sont consignés au bord de la carrière .
Si mon effort insuffisant & vain
Ne peut aller jusqu'au bout du chemin ,
Mon cher lecteur , pardon , pardon d'avance ;
Calme de grace un trop juste courroux ;
Tout bon chrétien doit user de clémence ;
C'est son devoir , c'est le premier de tous ,

Sur tout encore en ce temps d'indulgence ,
Où les péchés les plus grands sont absous. (*)
Or donc , amis , pour entrer en matière ,
Et mériter l'indulgence plénière
Que je réclame , il faut aller au fait :
Et dans la lice une fois un pas fait ,
La parcourir , sans regarder derrière.
Je dirai donc comment le bon MOLET ,
Piqué de voir que tous ses camarades
Fesaient sur lui mille turlupinades ,
Et leur voulant prouver que sans sujet
De cent brocards sans cesse on l'accablait ,
Qu'aussi bien qu'eux il était fait pour plaire
Au moins rétif , comme au plus fier objet ,
Pour son malheur dans cette grande affaire ,
Comme un nigaud , se beloufa tout net ,
Et , comme on dit , ne fit que de l'eau claire.
Je vous dirai comment un Clerc d'Huissier ,
Être à ses yeux si vil , si méprisable ,
Pour lui pourtant rival si redoutable ,
Sut à la fin si bien l'humilier.
Je vous dirai bien des choses encore ,
Ami LECTEUR , si vous avez le temps
De m'écouter pendant les douze Chants
Qu'ose ma voix aujourd'hui faire éclore.

(*) Ce Poème fut mis à fin en l'année 1775 , doublement favorisée du Jubilé ordinaire & de celui du nouveau Pape Pie VI.

LE BON MOLET , à la fleur de ses ans ,
 Pour le travail plein d'ardeur & de zèle ,
 Depuis trois ans piquait l'humble escabelle
 Chez un certain confrère de ces gens ,
 Dont la plupart , engeance atrabilaire ,
 Sont des bourrus , des malotrus , des ours ,
 Avec lesquels il faudrait , pour bien faire ,
 Sans cependant être encor sûr de plaire ,
 Comme forçats , travailler nuits & jours ,
 Être à la fois Bâtard , Athée , Eunuque ; (*)
 Quitter tout , D I E U , parens , maîtresse , ami ,
 Jusqu'aux cheveux , pour porter la perruque ;
 Boire , manger , ne dormir qu'à demi ,
 Pour trancher court , & sans tant de mystère ,
 Le bon MOLET était Clerc de Notaire.
 Le garde-note , où demeurait MOLET ,
 N'avait pourtant ces vilaines manières.
 Il était bon , doux , honnête , discret ,

(*) Feu Alcaïme Notaire , habile homme , mais d'humeur dure & bourrue , disait qu'il faudrait que tous les Clercs fussent Bâtards , Athées & Eunuques. Bâtards , ils n'auraient pas de parents ; Athées , ils n'iraient point à la Messe ; & Eunuques , ils n'auraient point de maîtresse ou n'iraient point voir de filles , & que par conséquent ils n'auraient jamais de raison , ni de prétexte pour sortir. L'Auteur a demeuré chez un , qui trouvait mauvais que l'on sortit , même pour les affaires de son étude ; il y a des hommes comme cela !

Plus éclairé qu'aucun de ses confrères ;
C'était l'honneur , la perle des Notaires ,
C'était l'honneur de tout le Châtelet ;
Il l'est encor ; quoiqu'en dise l'envie.
Si je voulais , un mot le prouverait ;
Mais , pour ne pas blesser sa modestie ,
Je garderai sur son nom le tacet.
De probité suivant les loix exactes ,
Oh ! Pour le coup , celui-là ne fait rien
Qu'agir toujours comme un homme de bien ,
Que rédiger par lui-même ses actes ;
Et le public peut bien être assuré
Que de sa caisse & de ses mains intactes
L'argent ne sort que comme il est entré. (*)
Ce garde note avait pour cuisiniere
Certaine fille à la brune crinière ,
De-çà de-là qui vous avait un bloc
Blanc comme lys , & ferme comme roc ;
Un pied mignon , une jambe de biche ;
Que de montrer son jupon n'est pas chiche.
O mes amis ! Que petit pied mignon ,
Jambe de biche est d'un heureux présage !
Pour qu'une belle ait le plus doux partage ,
Plus ne lui faut qu'épais & brun chignon.
De sa couleur le solide avantage

(*) Ce galant homme est M. B** . R. S. A. D. A.

Est l'agréable & sur échantillon
D'autre couleur qui. . . mais . . . chut , soyons sage,
Et conséquent . . . parlons de ce qu'on voit ;
Assez féconde est encor la matière ,
Et n'ouvrons point le rideau du mystère ,
Qui doit toujours voiler certain endroit.
Un grand œil noir , garni d'une paupière
Couleur de jai , longue d'un demi doigt ,
Un petit nés , où les aimables graces ,
Et les plaisirs qui volent sur leurs traces ,
Et Cupidon , ce maître poliçon ,
Veulent sans cesse être à califourchon ;
Un teint vermeil & frais comme une rose ,
Par le Zéphire au point du jour éclore ,
Parmi les lys , des lèvres de corail ,
Qui , s'entrouvrant de maniere charmante ,
Vous laissent voir , par leur étroite fente ,
Palais meublé du plus brillant émail ;
Taille , fraîcheur , embonpoint , fin corsage ,
N'en est-ce pas assez pour s'ébaudir ,
Pour s'amuser & s'étendre à loisir ,
Et pour tourner la tête du plus sage ,
Et pour fixer le cœur du plus volage ?
En L O U I S O N tout enchante , tout plaît ,
Tout est divin , jusques au moindre trait ;
En agrémens du corps & du visage ,
Dessus , dessous , en haut , tout comme en bas ,
Charmes qu'on voit , charmes qu'on ne voit pas ,

Elle est parfaite , elle a tout en partage.
Mais ce n'est tout , son plus friand attrait ,
Son plus grand bien, c'est que la belle était ...
PUCELLE , amis , oui, vous devez m'en croire ;
Ce point surtout importe à mon histoire ,
Au moins autant que celle d'AROUET.
Ayez toujours ce fait dans la mémoire.
Bien vous pensez sans doute à ce portrait,
D'après nature exprimé trait pour trait ,
Que de MOLET les très dignes confrères ,
Tous bons vivans & deffalés compères ,
Près d'un tendron fourni de tant d'appas ,
Riaient beaucoup & ne s'endormaient pas.
La Belle , faite à tout leur badinage ,
N'en agissait pas moins en fille sage.
C'était d'abord son humeur & son goût ;
Elle était sage , honnête par principe ;
Clerc indiscret vainement s'émancipe ,
Il n'en obtient , n'y gagne rien du tout ,
Mais la raison qui l'engageait surtout ,
C'est que d'amour l'insinuante flamme
S'était un peu faufile dans son ame.
Pour son malheur , elle était dans ce temps ,
Ce temps si dur , si fâcheux , si critique ,
Temps à passer toujours si diabolique ,
Où des desirs , les flammes , les volcans ,
Sans nul repos , bouleversent les sens ;
(Surtout encor chez le sexe pudique ,

Des préjugés victime anti-phisque ;)
La pauvre fille ! Elle avoit ving-deux ans.
Malgré cela , j'en ai de surs garans ,
Quoique le fait puisse paraître unique.
A ces esprits mal faits & médifans ,
Dont la bile âcre & l'humeur circonflexe
Ne croit jamais à la vertu du sexe ,
Son petit cœur étoit tout aussi neuf
A vingt - deux ans , qu'il pouvait l'être à neuf.

DANS la maison où logeait le Notaire ,
Au quatrième , au fonds , sur le derrière ,
Logeait aussi , depuis huit à neuf mois ,
Un habitant du bon pays des pommes ;
Un bas Normand , le moins fripon des hommes
Qui de Thémis suivent les saintes loix.
Ce bas Normand s'appellait MONS GUILLAUME :
Huissier à Verge , allant , instrumentant ,
Verbalisant , saisissant , exploitant ,
Tant dans Paris , que par tout le Royaume.
La fleur des Clercs , l'honneur de son quartier ,
Et des Billards , JEAN CLOUD GRATTEPAPIER
Était le Clerc de cet Huissier à Verge ;
En cette auguste & belle qualité ,
Qui le rendait par fois très-effronté ,
Ayant le droit de porter la flamberge ;
Vous la portant aussi d'une longueur ,
Là... sur la hanche... en méchant , en rouleur :
Et dans le fait ayant toute l'allure
D'un vrai luron ; le regard fier , hardi ,

Le verbe haut , un air , une tournure
A deux cent pas sentant son étourdi :
Très-grand farceur , très-grand feseur de charges ,
Chantant toujours ; petit , mais fait au tour ,
Quarré , trapus , les épaules fort larges ,
Leste , dispos , fait enfin pour l'amour :
Par la-dessus , vingt-quatre ans . . . que de charmes ,
Pour obliger belle à rendre les armes !
Elle eut aussi beau vouloir le tenter ,
Ma LOUISE ne put y résister ,
GRATTEPAPIER fut trouver la jointure ,
Et dans son cœur se fit large ouverture.
Mais la pareille il lui rendait au mieux.
Il était chaud , brûlant , impétueux ,
Bon , généreux , rempli de cœur & d'ame ,
Un peu mutin , mais brave , courageux ,
Toujours tout prêt à témoigner sa flâme ,
Toujours tout prêt à faire un coup de lâme.

NE pouvoir point par force , ou par raison ,
Voir aisément un objet qu'on adore ,
C'est un tourment que personne n'ignore :
Mais demeurer dans la même maison ,
Le voir , depuis le lever de l'aurore ,
Jusqu'au moment qui noircit l'horison ,
Le jour , la nuit , brûler comme un tison ,
Sans lui parler du feu qui vous dévore ,
Sans lui parler de ceux qu'il fait éclore ,
Sans espérer relâche ou guérison ,
Ah ! cher LECTEUR , c'est sans comparaison ,

C'est un tourment cent fois plus dur encore.
 Tu fais la fable au moins autant que moi :
 Eh bien ! ami ! je m'en rapporte à toi ,
 N'est-ce pas là le tourment de Tantale ,
 Qui ne peut boire au sein même de l'eau ?
 Tourment affreux , que nul autre n'égale ,
 D'autant plus dur qu'il est toujours nouveau.

GRATTEPAPIER avait beau dans son âme
 Bruler toujours de la plus vive flâme ,
 Il lui fallait , malgré lui , retenir
 Ses feux ardents , toujours prêts à partir.
 Sa chère amante est trop intéressée
 A contenir cette ardeur empressée.
 Dans la maison on n'a qu'à le savoir ,
 Ou s'en douter , ou s'en apercevoir :
 Elle n'aurait pas peur du garde note ;
 Il est bon diable , humain , compatissant ,
 Même jadis il fut assez galant ;
 Mais sa moitié , qui joue à la dévote ,
 Ne le saurait pas plutôt ... doux Jésus !
 » Dans ma maison une fille amoureuse ! .. —
 » Mais elle est sage , .. honnête ... vertueuse ... —
 » C'est impossible... oh ! Non , je n'en veux plus... —
 » Elle fait bien la cuisine ... — Qu'importe ! ..
 » Non , non , il faut qu'on la mette à la porte ;
 » Si vous tardez , Monsieur , dans la maison ,
 » (C'est une chose horrible , autant que sûre ,)
 » Elle ferait bientôt , cette âme impure ,
 » Tomber du Ciel la malédiction.

Du garde-scel la maison était bonne
Pour LOUISON ; des gages bien payés ,
Des profits sûrs , fréquens , multipliés ;
Point trop de mal , les restes , la Daronne ,
Quoique dévote , au fonds bonne personne ;
Elle avait donc le plus grand intérêt
Que son amour restât toujours secret ,
Puisque c'est-là le seul point qui chiffonne
Le cœur dévot de la sainte Matrone.

GRATTEPAPIER la tourmentait en vain :
La conjurait sans fin , soir & matin ,
D'avoir pitié de son sort misérable ,
De lui laisser tout au moins la douceur
De l'aller voir ; non , sur cette faveur
La belle était toujours inexorable ,
Sur cet article elle était intraitable.
Il ne pouvait jamais l'entretenir
Dans la maison ; encore moins franchir ,
Même des yeux , le seuil de la cuisine.
C'était la loi qu'il lui fallait remplir ;
A ce prix là LOUISON lui destine
Sa main , son cœur & des flots de plaisirs.

GRATTEPAPIER chaud, brûlant, plein de flâme,
En enrageait dans le fonds de son âme ;
Mais comment faire ! Il fallait malgré lui
Prendre son mal encore en patience ;
Gémir tout bas , garder profond silence,
Et dévorer sa peine & son ennui. —

CE fut un soir , au retour d'un spectacle ,

Où tout Paris courait chez N I C O L E T ,
Qu'il sentit mieux la rigueur de l'obstacle
Que tous les jours L O U I S O N redoublait
Contre l'ardeur dont son âme brûlait.
Précisément le sujet de la pièce
Exprès pour lui paraissait être fait.
Un pauvre diable , amoureux de la nièce
D'un savetier , ne pouvait lui parler ;
Des plus grands feux il avait beau brûler ,
La belle était difficile & cruelle ,
Parce qu'ailleurs son cœur était épris
Pour un objet de beaucoup moins de prix.
L'esprit troublé , tout rempli de l'image
Qu'il vient de voir offerte à ses regards ,
Ne prévoyant qu'un sinistre présage ,
Le corps tremblant , les yeux fixes , hagards ,
Désespéré , prenant pour lui la honte
Du malheureux que l'on vient de tromper ,
Il rentre , rien ne peut le dissiper ;
A son grenier sur le champ même il monte ,
Et de dépit se couche , sans souper.

De tous nos maux réparatrice heureuse ,
Du doux repos la langueur généreuse
S'insinuait à peine dans les sens
Du malheureux privé de son bon sens ,
Qu'un monstre né de l'aveugle mensonge
Et de l'erreur , dont la rage nous plonge
En des excès qui font frémir d'horreur ,

Monstre

Monstre cruel , sanguinaire , barbare ,
Que l'Achéron vomit dans sa fureur ,
LA JALOUSIE au même instant s'empare
Du cœur ému du pauvre infortuné ,
Et lui soufflant le poison raffiné
Qu'elle va prendre au fond du noir Tartare ,
Lui parle ainsi : » TU DORS , GRATTEPAPIER !
» Tu dors tranquille ! ô ciel ! Est-ce croyable ! ..
» N'es-tu donc plus ce même Clerc d'Huissier
» Qu'Amour perça d'un trait si redoutable !
» Tu t'abandonne au sommeil qui t'accable !
» C'est fort bien fait : mais , pendant ce tems là ,
» Tu ne vois pas le risque où tu t'expose.
» Pour toi , mon cher , ah ! J'en frémis déjà !
» Cœur d'une fille est si drole de chose !
» C'est un dédale inexplicable , obscur ,
» Où d'arriver on n'est jamais bien sur.
» Autour de lui si sans cesse il ne veille ,
» Souvent, pendant qu'un tendre amant sommeille ,
» Un plus adroit , plus prompt , plus vigilant ,
» Pénètre au fonds & supplante l'amant.
» Cinq grands gaillards , tous compères de mise ,
» Bien découplés , dans la fleur du printemps ,
» Faits pour donner le goût de friandise
» Au tendre cœur de fille de vingt ans ,
» Ne bougent pas d'auprès de ta maitresse ;
» C'est tous les jours caresse sur caresse ;
» Je la crois sage ; oui ... mais l'occasion ,

- » Prens y bien garde , ami , fais le larron ;
- » Fille n'est pas de marbre , ni de glace :
- » Un fort souvent tiendra deux ou trois ans
- » Contre l'effort de vingt mille assiégeans ,
- » Mais un jour vient qu'il faut rendre la place ;
- » Rien ne résiste à la lime du temps :
- » Il n'en faut qu'un qui joigne un peu d'audace
- » Aux beaux dehors dont les cieux l'ont pourvu ,
- » Et te voilà pour jamais confondu.

La jalousie à l'instant l'abandonne.

Et c'est ainsi que ce monstre empoisonne ,

Par des propos perfides , dangereux ,

Les jours , les cœurs des pauvres amoureux.

Ému , troublé , comme bien on le pense ,

Par la vapeur du poison infernal ,

Par la frayeur de ce songe fatal ,

GRATTEPAPIER , tel qu'un homme en démence ,

Passa la nuit dans des convulsions ,

Effet commun des grandes passions.

Pour quelque tems laissons ce pauvre hère ;

Et devisons sur une autre matière.

De mes acteurs deux déjà sont connus :

Il faut parler maintenant du troisième ,

Le principal de ceux de ce Poème.

Mais , pour ne pas rester court là-dessus ,

Et pour pouvoir le chanter à voix pleine ,

Mon cher lecteur , je vais reprendre haleine.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

Songe de l'Auteur : usage des Clercs du Notaire de
MOLET. Leur conduite avec **LOUISON**;
GRATTEPAPIER les épie, en devient
jaloux ; & prend ses dimensions pour tacher de
découvrir si elle n'aime pas **MOLET.**

PRESQUE toujours aveugle, inconséquent,
Ou tout au moins animal d'habitude,
Et moins par goût, que par similitude,
Des tons, des mœurs l'homme suit le torrent.
Combien voit-on d'usages pitoyables,
De mauvais airs, de modes misérables,
Suivis pourtant avec une fureur
Qui, malgré vous, vous donne de l'humeur !
Dont néanmoins il faut se rendre esclaves,
Si l'on ne veut passer pour des bourrus,
Fronçant à tort les usages reçus,
Tant maintenant on vit dans les entraves
De ce bon ton, que la mode & l'orgueil

Ont inventés ; dont le Trône & le Temple
 Sont à Paris , & dont surtout l'exemple
 Est si frappant, quand la Cour est en deuil ! (*)
 Que voulez-vous ? Que dire ! Comment faire !
 On fait encor cent fois mieux de se taire ,
 Que de crier & de perdre son temps ;
 Les mortels sont trop fots , ou trop méchants.
 CHACUN POUR SOI, dans le siècle où nous sommes ;
 Et lorsqu'on voit les écueils où tant d'hommes
 Vont tous les jours se perdre , se briser ,
 Il faut les plaindre , ou bien les mépriser ,
 Suivant le cas ; profiter de l'exemple ;
 Et si l'on veut profiter aujourd'hui —
 De la sottise , & des malheurs d'autrui ,
 L'on a beau jeu , le champ est assez ample ;
 Et l'on peut bien , si l'on a de bons yeux ,
 Y contenter ses regards curieux.
 CHACUN POUR SOI, c'est la seule maxime,
 Le seul moyen pour éviter l'abîme.
 Songe à tirer ton épingle du jeu ,

(*) Pendant le deuil, qu'on a porté pour la mort de Louis XV, on a vu des gens, sans état, sans fortune, sans place ; porter la cravate, les pleureuses, le crêpe, les souliers bronzés, l'habit sans boutonnière, &c. & dans le petit deuil, l'habit gris galonné, même brodé en noir, &c.

Sans y risquer jamais un autre enjeu ;
Songe à toi seul , voilà ta seule affaire ,
Et laisse agir chacun à sa manière.
Il est fâcheux sans doute à ses pareils
D'être obligé de donner ces conseils :
L'égoïsme est une cruelle peste ,
Dont nous voyons le poison trop funeste
Gagner , s'étendre , envahir tous les cœurs ,
Gâter , corrompre ouvertement les mœurs :
Le mal est presque au point d'être incurable ,
Rien n'est plus vrai , rien ne fait plus gémir :
Mais comment faire ! En ce temps déplorable ,
Qui se voudra charger de le guérir !
La source hélas ! en est intarissable ;
Elle est en outre en lieu beaucoup trop haut ,
Trop escarpé , l'œil le découvre à peine ;
La route en est dangereuse , incertaine ;
Quand on en tombe , on fait un trop grand faut ;
De tous côtés mille abîmes l'entourent :
Ma foi , tant pis pour les fots qui s'y fourrent. (*)
Mes chers amis , je vous dirai pourtant
Que l'autre nuit j'ai fait un certain songe ,
Qui , s'il n'est pas le fruit d'un vain mensonge ,

(*) On observera que cet ouvrage est commencé depuis plusieurs années , & que depuis , les tems sont changés.

Comme mon cœur s'en flatte en cet instant ,
Doit pour nous tous être fort important.
Je m'en souviens assez mal , j'en endève ;
Mais c'est assez l'usage en fait de rêve.
Quoiqu'il en soit , je vous le conterai ,
Comme à peu près je crois qu'il s'est montré.
De tristes pins , & de ciprès funèbres
Un vaste asyle était environné :
Dans les horreurs des plus sombres ténèbres
Un vieux tombeau semblait abandonné :
De tous côtés de vénéneux reptiles ,
Des spectres vains , d'effrayans volatiles ,
Une vapeur infecte , des éclairs
L'un contre l'autre égarés dans les airs ,
Un bruit affreux répété par les roches ,
Un cri plaintif , un long gémissement
De ce lugubre & triste monument
Interdisaient les funestes approches.
Seul & saisi , malgré moi , de terreur ,
Je contemplais ce spectacle d'horreur ;
Quand tout à coup la plus brillante aurore ,
Chassant la nuit , dans ces lieux vient éclore.
L'air se parfume au loin de mille odeurs ;
Les prés naissans sont émaillés de fleurs ;
De mille oiseaux l'agréable ramage
Fait retentir les échos d'alentour ;
Dans ce séjour , n'aguères si sauvage ,

Tout maintenant semble inspirer l'amour.
Mais quel prodige ! Et quel heureux présage !
Au haut des airs , sur les ailes des vents ,
Je vois bientôt s'avancer un nuage
Etincelant des feux les plus brillans :
Je lève au ciel des yeux surpris , tremblans ;
Son cadre d'or me fait baisser la vue ;
Son fond d'azur se perd dans l'étendue ;
Il disparaît , deux astres bienfaisans ,
Du haut des cieux , dans ces lieux solitaires ,
Viennent lancer leurs rayons salutaires :
C'était , (chantez , ô peuples trop heureux !)
M A R S & V E N U S réunis tous les deux.
Tout est changé , dans ce temps d'allégresse.
A leurs côtés la vertu , la sagesse ,
Qu'aucun jadis n'eût guère compté voir
Ni près du Dieu , ni près de la Déesse ,
La fermeté , la raison , le devoir
Jurent entre eux de les suivre sans cesse ;
L'aimable paix , l'abondance , l'espoir
Dans le lointain se laissent entrevoir.
Tout à l'envi renaît dans la Nature ;
La terre en rit , mais l'enfer en murmure.
Epouvantés d'un spectacle si beau ,
Monstres , serpens rentrent dans le tombeau.
Un éclair brille , au même instant la foudre
Éclat , tombe & réduit tout en poudre.

Voilà mon songe , amis , tel à peu-près
Qu'il m'en souvient ; mais dans la conjoncture ,
Qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas un augure
Que l'Éternel m'a fait voir tout exprès ,
Pour que j'annonce à toute la Nature
Que son courroux se lasse de punir ,
Et que nos maux sont tout près de finir ?

Mais , cher LECTEUR , avec tout ce beau songe ,
Tu ne vois pas l'abîme où je me plonge.
Je suis perdu. Peste soit du rêveur !
Comment jamais regagner la hauteur
De cette longue & caustique préface
Que j'ai clouée en tête de ce chant ?
Je n'en fais rien , il le faut cependant ,
Tant bien que mal il faut que je le fasse.
Dans tous les cas je te demande grace ,
Et te promets , en honneur , aujourd'hui ,
Pour obtenir pardon de mon audace ,
De te sauver désormais cet ennui.
Ce bel exorde & sa longue sortie ,
Dont j'aurais fait sûrement beaucoup mieux
De te sauver le détail ennuyeux ,
(M'aurais tu cru jamais cette folie ?)
Ne sont , LECTEUR , que pour t'apprendre un fait
Qui se passait tous les jours de la vie ,
Chez le Notaire , où demeurerait M O L E T .

S U I V A N T un sot , mais très-antique usage ,
Fesant pourtant systême de ménage ,
Après souper , le clergé s'assemblait
Dans la cuisine , & chacun s'y chauffait ,
Pendant l'hiver : telle était l'habitude :
Jamai les soirs pour lire ou travailler ,
Aucun des Clercs ne rentrait dans l'étude.
Il se ferait aussitôt vu railler ;
Il se ferait fait une grande affaire ;
On l'eût taxé de hauteur & d'orgueil ;
On l'eût été rapporter au Notaire ,
Qui ne l'eût pas regardé de bon œil ;
Et la raison était bien naturelle ,
Il eût brûlé son bois & sa chandelle.
Il fallait donc , tel froid qu'on pût avoir ,
Et tel dégoût qu'on en pût concevoir ,
Sans qu'on parut encor faire la mine ,
Si l'on voulait se coucher chaudement ,
Sans être fier , aller tout bonnement
Se réchauffer au feu de la cuisine. —
Dans un séjour si propre & si décent ,
Quand on vivait en bonne intelligence ,
Chose assez rare entre les jeunes gens ,
Pour la plupart caustiques , arrogans ,
Grossiers , hargneux , & pleins de suffisance ,
On s'amusait quelquefois assez bien.
Chacun d'abord égayait l'entretien ,

Sans grosse joie & fans extravagance :
Mais par malheur bien près de la gaieté
La liberté marche , & la liberté
Presque toujours dégénère en licence.
Tel qui d'abord dit quelques petits mots
De gaillardise & de plaisanterie ,
Et dont , à moins d'être de vrais cagots ,
On peut passer aisément la faillie ,
Finit souvent par en lâcher de gros ,
Qui feraient honte aux gens les moins dévots.

• Pour amuser la belle Cuifiniere ,
Chacun des Clercs s'y prend à sa manière.
On la cajole , on lui tient des propos ,
Par fois plaisans , mais plus souvent bien sots ;
On parle fille , on conte une aventure ;
Souvent on ment , mais surtout je vous jure
Dans les discours que l'on tient en ce lieu
Qu'il s'en faut bien qu'on parle du bon Dieu.—
Dévotion & cléricale engeance
Communément font peu de concurrence.
Hélas ! Ce sont presque tous des vauriens ,
Des libertins , que ces Clercs de Notaires ;
Savans en mal beaucoup plus qu'en affaires ...
Si vous saviez quels sont leurs entretiens !
Vous rougiriez jusques au fonds de l'ame.
C'est une horreur , c'est une chose infame :
Mais , mais aussi ces indignes chrétiens

Seront un jour damnés comme des chiens. (*)
Laiſſons les là , ſi vous voulez m'en croire ,
Et reprenons le fil de notre hiſtoire ;
Sans plus parler de ces bons garnemens ,
Nous pouvons mieux employer notre temps. —

Mon cher LECTEUR ſe rappelle ſans doute
Que notre aimable & jeune LOUISON
Était tournée & faite de façon
A mettre un cœur promptement en déroute ,
A faire perdre aiſément la raiſon.
Malgré cela , malgré qu'elle eut des charmes
Outre meſure , à toutes ſes beautés
Elle joignait encor cent qualités
Qui vous forçaient de lui rendre les armes.
Elle était douce , accorte , ſans humeur ,
Ne boudant point de ce qu'on pouvait dire ,
Entendant bien le petit mot pour rire ,
Riant de tout , & riant de bon cœur
Affurément voilà de quoi ſuffire ,
Me direz vous , pour charmer & ſéduire.
Eh bien ! La Belle à tous ces agrémens
Joignait encor mille petits talens ,

(*) Il eſt aiſé de voir que ce portrait eſt beaucoup trop chargé. On ne peut trop répéter qu'on n'a eû dans cet Ouvrage aucun deſſein de piquer ni d'inſulter perſonne.

Qui sur les cœurs décidaient son empire :
Elle savait très bien écrire & lire ;
Chantait par fois le petit air joyeux ;
Cousait , filait & tricottait au mieux.
Or tant d'appas réunis chez la belle
Fesaient que soit qu'il fit beau , qu'il fit laid ,
Jamais les soirs ne bougeaient d'auprès d'elle
Les compagnons de notre ami M O L E T .
A peine donc de leurs ventres avides
Se donnaient-ils le temps d'emplir les vuides ,
Qu'on les voyait de table de concert
Se lever tous , même avant le dessert ,
Où par hazard , chez ce Notaire unique ,
Les Clercs restoient contre l'usage antique.
Dans la cuisine entrer en se pressant ,
D'un coup de coude agacer en passant
Notre agréable & jeune Cuifinière ;
Prendre une chaise , avancer tous en rond ,
Auprès du feu , s'asseoir , mais de façon
Qu'ils assiégeaient chenets , tisons , chaudière.
Lors commençaient les contes , les bons mots ,
Les ris , les jeux & les joyeux propos.
Lors LOU I S O N honnête & familière ,
Toujours aimable & jamais minaudière ,
Semblait tenir , au milieu de ces Clercs ,
Ce qu'on nommait autrefois cour plénière ;
Tel qu'en tenaient , au milieu de leurs Pairs ,

A certains jours , jadis de grandes Reines ,
Sans cependant , au sein des doux loifirs ,
Que procuraient ces fêtes , ces plaisirs ,
De leurs états abandonner les rênes.
Dans sa façon , la belle LOUISON
Se conduisait comme ces Souveraines.
Tout en riant quelque Clerc poliçon
Lui manquait-il , son air , son ton rigide
En imposait bientôt à l'étourdi :
Près d'elle envain on eut été hardi ;
Toujours très haut elle tenait la bride.
Le garde scél prudemment inquiet ,
Sans y manquer , avait pour habitude
De faire un tour tous les soirs dans l'étude ,
Dans la cuisine & dans son cabinet.
Il avait soin de faire ainsi sa ronde ,
Pour s'assurer lui-même si son monde
Était rentré , si tout était soufflé ,
Éteint , fermé , couché : sa ronde faite
L'esprit tranquille & l'ame satisfaite ;
Dans une main tenant la grosse clé ,
Dans l'autre ayant une lanterne fourde ,
Il remontait dans son appartement.
Et sous son poids l'escalier gémissant ,
Retentissait de sa démarche lourde.
Quand il venait , & que , ma LOUISON
N'étant pas prête , il lui fallait attendre ;

Elle avait beau s'excuser , se défendre ,
Il n'entendait ni rime , ni raison :
Il lui faisait un carillon de diable :
On l'aurait pris à ses emportemens ,
Ses yeux , son ton , ses cris , ses juremens ,
Pour un mortel furieux , intraitable ,
C'était pourtant des humains le plus doux.
Mais le bon homme avait une manie ;
Qui n'en a pas ! tous les jours de la vie
Il exigeait , de crainte des filoux ,
Qui dans Paris de tous côtés fourmillent ,
Qui sous vos pieds à chaque pas fourcillent ,
Qu'après souper dans son appartement
Elle montât la vaisselle d'argent . . .
Quoique jamais cette bonne diablesse
N'eût de fouci , de peur , ni de faiblesse ,
Elle craignait cependant ce moment.
Voici la cause ; écoutez en le conte ,
Ami L E C T E U R , il est assez plaisant :
Le vase noir , qui , dans ses flancs de fonte ,
Contenait l'eau dont le soir (à la honte
Des dieux cruels , dont les jeux inhumains
Pour cet emploi réservèrent ses mains ,)
Ma L O U I S O N nettoyait sa vaisselle ,
Pendait au feu , retenu par les dents
D'un ustensile à trois ou quatre crans.
Notre Héroïne , à son devoir fidèle ,

Après avoir sourné rapidement ,
Avait besoin du vase en ce moment ;
Et pour l'avoir , malgré sa répugnance ,
Il fallait bien alors qu'absolument
Elle abordât la Cléricale engeance.
Dans cet instant , mes cinq ou six lurons ,
S'entendant tous , comme de vrais larrons ,
La laissaient bien d'abord passer tranquille ,
Lui faisant place & ne lui disant mot :
Mais l'était elle à peine , qu'aussitôt ,
Comme soldats reprennant tous leur file ,
Serrant les rangs , d'un même accord entre eux ,
Ils entouraient cette pauvre diablesse
Comme l'on voit , dans un ballet fameux ,
De l'Achéron les esprits ténébreux ,
Du Dieu des cœurs entourer la Maitresse. (*)
Quand ils l'avoient enveloppée ainsi ,
C'était à qui lui ferait plus de pièces.
L'un vif & chaud , l'accablait de caresses :
L'autre , en façon d'un amoureux transi ,
Lui racontait sa peine & son souci :
Un autre , afin qu'on ne put pas entendre
Les cris perçans que jettait quelquefois
La pauvre enfant , quand on voulait lui prendre
Un doux baiser , chantait à pleine voix :

(*) *Psyché* ; opéra en un acte , de feu Mondonville.

Un autre enfin , plus honnête & plus tendre ,
S'y prenait mieux , allait en tapinois ;
Tout en fessant semblant de la défendre ,
Il l'enlevait doucement à ces foux ,
Et la fessait affeoir sur ses genoux.
Tels en sortant en foule du Collège ,
Des écoliers d'un compagnon nouveau ,
Qu'il faut stiler & faire à leur manège ,
Dessus sa tête agrippent le chapeau.
De main en main le chapeau passe & vole :
Le dépouillé pour le ravoir , va , court
De tous côtés , ce n'est pas son plus court ,
Quand il est là , le chapeau caracole
A quinze piés en l'air , à vingt du lieu ,
Où , malgré lui , se passe ce beau jeu ;
Il a beau faire , il faut qu'il patiente ,
Jusqu'au moment qu'un autre compagnon
Moins étourdi , moins fou , moins poliçon ,
Le ramassant , le lui rend , le contente ,
Au risque à lui de payer chèrement
De son bon cœur l'honnête mouvement.

O N doit sentir que toutes ces manières ,
Ces libertés un peu trop cavalières
Ne devaient pas être un fort grand régal
Pour un tendron ne pensant point à mal.
Aussi souvent , dans le fond de son ame ,
Ma L O U I S O N treffaillait de fureur :

Crainte

Crainte de pis , elle étouffait la flamme
Qui maintes fois bouillonnait dans son cœur ;
Et c'était bien le parti le meilleur.
Le seul M O L E T , parmi ces bons apôtres ,
Ne disait rien & n'offrait pas ses soins ;
Mais s'il n'osait agir comme les autres ,
Au fonds du cœur il n'en pensait pas moins.
Mais à M O L E T laissons reprendre haleine ,
Et revenons à son rival altier.
Il est bien temps qu'il reparaisse en scène ;
C'est à ton tour , l'ami GRATTEPAPIER !
On s'en souvient ; de toute la journée
GRATTEPAPIER , ce malheureux amant ,
Ne pouvait pas un seul petit moment
Entretenir sa chère Dulcinée ;
Mais il avait pour dédommagement ,
Lorsque la nuit de son ombre discrète
Favorisait son cœur impatient ,
La faculté de pouvoir en cachette ,
Par la fenêtre ouverte sur la cour ,
Examiner l'objet de son amour.
Triste ressource ! Helas ! Faible remède
Au mal cuisant qui sans cesse l'obsède !
Mais quand on aime , un rien est suffisant
Pour adoucir la peine qu'on ressent.
Le plus souvent pour lui cette ressource
Était de maux une nouvelle source.
Le malheureux ! il cherchait le bonheur ,

Il rencontrait cent sujets de douleur.

Ah ! Qu'àisément , Lecteur , tu dois comprendre
Comme enrageait cet Amant vif & tendre ,
Quand il voyait cinq grands coquins de Clercs ,
Pour son tourment vomis par les enfers ,
A qui mieux mieux fessant pièce sur pièce
Au cher objet de toute sa tendresse !

Hélas ! Hélas ! C'est autant de poignards
Que coup sur coup dans son cœur on enfonce ,
Un geste , un signe , un mot , une réponse ,
Un seul coup d'œil , le moindre des regards
Confond son cœur & transporte son ame ;
Ses yeux ardents se remplissent de flame ;
Il veut paraître , il veut , sans nuls égards ,
D'entre leurs bras arracher sa Maitresse ;
Mais la prudence arrête son ivresse ;
Il se contente en secret de pleurer ,
De soupirer , de se désespérer.

Ce triste aspect , ce spectacle funeste
N'est pourtant pas ce qui l'afflige plus :
De L O U I S O N la conduite modeste ,
Son embarras , sa pudeur , ses refus
Calment un peu sa triste jalousie :
D'autre côté , sur le nombre il se fie :

» Cinq , disait-il , sont moins à craindre qu'un ;
» Mais il faut voir s'il n'en est pas quelqu'un
» Qui , sans paraître y penser , à la belle
» Fasse en secret réellement sa cour ;

- » Et de sa part , si la belle à son tour
» Pour aucun d'eux n'en aurait pas dans l'aile :
» C'est-là surtout la chose essentielle.
» Oui , désormais je vais les épier ,
» Les observer si bien , me méfier
» De tous , & d'un surtout , dont je me doute ,
» Que plus qu'aucun ma tendresse redoute ,
» Qu'ils feront fins , en cas que leur amour
» Veuille en secret me jouer quelque tour ,
» Si , par les soins de ma jalouse flâme ,
» Je n'en viens pas à découvrir leur trame.
» C'est ce MOLET surtout , malgré son air
» Si mal-adroit , sa tournure si gauche ,
» Sur qui je veux avoir l'œil plus ouvert.
» L'amour n'a pas encore fait l'ébauche
» D'un cœur tout neuf , qui paraît engourdi ;
» Mais quel friand morceau pour une fille ,
» Qu'un jeune cœur qui n'a rien senti !
» De l'échauffer elle brûle , elle grille ;
» Et tôt ou tard elle en tire parti.
» C'est-là surtout où mes soins doivent tendre ;
» Cœur d'une fille est si facile à prendre !
» C'est l'amadoue à côté du briquet :
» Il pourrait donc arriver , sans miracle ,
» Que LOUISON , voyant toujours MOLET ,
» Que ne trouvant presque jamais d'obstacle
» A lui parler , le voir , quand il lui plaît ,
» Suivrait du cœur de l'espèce femelle

- » Tout bonnement la pente naturelle ,
 - » Et qu'à son tour , malgré son air benet ,
 - » Le sot M O L E T (L O U I S O N est si belle !)
 - » Suivrait aussi du sexe masculin
 - » Tout bonnement le naturel malin.
- Après l'avoir bien tourné dans sa tête ,
A ce projet GRATTEPAPIER s'arrête ;
Et dès l'instant dispose , arrange tout ,
Pour en venir plus promptement à bout.

Fin du second Chant.

CHANT TROISIEME.

PORTRAIT de MOLET. Sortie sur les jeunes gens d'aprèsent. Réflexions de MOLET sur sa conduite & celle de ses camarades avec LOUISON. LE DIEU DES SOTS lui apparait en songe & lui parle.



QUOIQUE MOLET dans le fonds de son ame
D'un feu secret brûlât pour LOUISON ,
Son air benet & froid comme un glaçon ,
De la chaleur de sa secrette flamme
Ne se sentait en aucune façon.
C'était pourtant sa tournure imbécille ,
Son caractère indolent & tranquille ,
Son sot maintien , son allure , son air
Si lent , si froid , si peu digne d'un Clerc
Chez ses pareils race vive & légère
Chose en effet très extraordinaire
Qui lui valaient le tas de sobriquets ,
Dont chaque jour on lui lançait les traits.
Ses compagnons , après lui , sans relâche ,
Le balottaient , l'accablaient tour à tour ;
Nigaud , dindon , grosse buche , grand lâche
C'était pareil compliment chaque jour
Joint à cela , qu'à juger par la taille ,
On l'aurait pris pour quelque fier à bras ;

Mais dans le fonds , ce n'était rien qui vaille ;
Il était mou . . . mou , comme on ne l'est pas.
Sous un long corps , presque à fix pieds de terre ,
Sec , décharné , transparent comme un verre ,
Tout déhanché , bronchant à chaque pas ,
Pliaient deux grands & maigres échalas
Qui n'avaient pas la force suffisante
De supporter sa trop longue charpente.
Tel au mérite , ainsi qu'à l'âge près ,
Était jadis notre Orphée , à peu près. (*)
Tel est , & tel longtemps puisse-t-il être
Pour lui , pour nous & pour tout l'Univers ,
Mes bons amis , mes confrères en vers ,
Notre Apollon , notre Roi , notre maître ! (*)
M O L E T en taille était mal partagé ;
Mais en figure il était bien vengé.
Les traits , le tour , l'ensemble du visage
Étaient fort bien , il avait de beaux yeux ;
Le nez bien fait & d'assez bon présage ,
Le fourcil brun , & de fort beaux cheveux ;
La bouche un peu trop grande , mais garnie
D'un double rang de perles d'orient ,
A cent beautés faites pour faire envie ;
Le teint fort clair , l'air honnête & riant ,
Mais il manquait de souplesse , de graces ;
Il n'avait pas ce moëlleux , ce liant ,

(*) Rameau , le plus grand Musicien de France.

(*) M. de Voltaire.

CHANT TROISIEME. 39

Ce tour aisé , sans raideur , sans grimaces ,
 Dont nous voyons la jeunesse à présent
 Tirer par fois un parti si brillant.
 J'entens parler de cette aimable es-èce
 De jeunes gens honnêtes & bien nés ,
 Qui , profitant des leçons de sagesse ,
 Des bons avis qui leur furent donnés ,
 Par leurs talents , leur esprit , leurs manières ,
 Leur enjouement , leur aimable gaité ,
 Un air , des mœurs douces & régulières ,
 Font les plaisirs de la société ,
 Le doux bonheur d'une mère chérie ,
 Et le plus cher espoir de la Patrie.
 Non , de ce vil , de ce nombreux troupeau
 De polissons , de libertins insignes ,
 De ces bréteurs , de ces porteurs indignes
 De grosse queue & de petit chapeau ,
 De catogans , de badines légères ,
 De courts habits & de longues rapières ,
 Du ton cruel qui sectateurs maudits ,
 Fiers d'afficher l'air des plus grands bandits ,
 Ont ces toupets , ces grecques singulières , (*)
 Dont les sommets & les cimes altières ,
 Nouveau portrait de la Tour de Babel

(*) La mode est un peu différente , depuis le temps où ce morceau fut fait ; mais elle change si souvent en ce pays , que , pour la suivre en sa rapidité , il faudrait changer les portraits presque aussitôt qu'ils sont faits.

Semblent vouloir escalader le ciel ;
Portent ces fracs qui sont sans boutonnières ,
Garnis pourtant de vingt boutons d'acier ,
Et que tous faits on vend chez le fripier ;
De ces Messieurs enfin dont les parterres ,
Et quelquefois des loges toutes entières ,
Chez les farceurs des foires , des remparts ,
Dont les Wauxhalls , le Cours , le Colifée
Sont innondés , à la honte & risée
Des mœurs , du goût , des talens & des arts.
Comme l'on voit , il existe deux classes
De jeunes gens , l'une , où l'honneur , les graces ,
Le bon esprit , les mœurs & les talens
Donnent seuls droit d'être admis sur les rangs ;
Quand l'autre n'est qu'un horrible assemblage
De cancre vils , de la terre excrément ,
Que , sans frémir , personne n'envisage ,
Tant leur aspect est triste & révoltant.
M O L E T n'était d'aucune de ces classes :
Les élus seuls ont droit d'avoir des places
Dans la ptemiere , & malheureusement
Des bons élus le nombre n'est pas grand.
Il n'était pas non plus de la seconde ;
A notre honte hélas ! Depuis longtems ,
Cloaque impur , fourmillière féconde
De libertins , de mauvais garnemens.
Mais il était d'une autre aussi nombreuse.
» AUSSI NOMBREUSE ! — Oui , je vais en deux mots

Vous le prouver . . . DE LA CLASSE des fots...

L'est-elle , ou non ? & surtout ennuyeuse ,

Cette maudite espèce que Paris

Voit tous les jours venir de tout pays ?

J'ai donc raison ; au reste que t'importe ,

Lecteur , des fots que le nombre soit grand ,

Pourvu que toi , ni moi , dans leur cohorte

N'ayons jamais l'honneur d'avoir de rang ?

MOLET des fots était donc dans la classe :

Car il était mal-adroit , emprunté ,

N'ayant ni ton , ni tournure ; ni grace ;

Mais au contraire un air gauche , hébété ;

Pas un seul trait de cette vive flamme

Qui donne à tout de la vie & de l'ame ,

Qui fait briller nos regards & nos yeux ,

Qui met en nous ce charme inexprimable ,

Sans qui jamais rien ne peut être aimable ,

Qui prouve enfin que nous sortons des cieux ;

Pour abréger , & pour tout dire en somme ,

L'AMI MOLET était un très pauvre homme.

Quoiqu'il fut gauche & des plus maladroits ,

Il était jeune ; & l'on fait que par fois ,

Lorsque l'on est au printemps de son age ,

Temps où sans cesse une agréable image ,

Une flateuse & douce illusion

Échauffe , émeut l'imagination ,

Où le sang bout dans sa plus grande force ,

Où dans l'instant le feu prend à l'amorce ,

Il est alors certain moment bien dur ,
Où le mortel le plus froid , le plus sûr
D'avoir toujours empire sur lui même ,
Sent malgré lui certaine émotion ,
Quand le portrait du cher objet qu'il aime
Sur ses esprits vient faire impression.

O R donc M O L E T , graces à sa jeunesse ,
Avait , malgré son extrême moleste ,
Certains momens , tels que ceux à peu près
Où le matin la charmante Déesse
Aux doigts de rose , au teint vermeil & frais ,
Trouvait par fois le neveu du grandhomme (*)
Qui , de Sophocle émule & successeur ,
Par son pinceau fier & plein de vigueur
A si bien peint les citoyens de Rome.
Mais ces momens , malgré tout le pouvoir ,
Tous les efforts que tentait l'esprit noir ,
Étaient toujours de très courte durée.
Du limaçon la corne rencontrée
Par une plante , ou bien par un caillou ,
En elle même est moins vite rentrée ;
Un lapin prend , pour regagner son trou ,
Moins promptement ses jambes à son cou ,
Sitôt qu'il voit un chien à sa poursuite ;

(*) Fontenelle , neveu de Corneille . à qui l'on demandait s'il n'avait eu jamais envie de se marier , répondit , si fait , quelquefois le matin.

Moins lestement la couleuvre s'agite ;
L'œil est moins vif , le coup d'œil moins léger ,
Un farfadet moins prompt , moins passager.
Qui veut toucher la tendre sensitive
A se cacher la trouve moins active ;
Un fier courfier met moins à regimber ,
Quand l'éperon le réveille & l'irrite ;
La foudre en terre est moins lente à tomber ;
L'éclair parait & disparaît moins vite.
Ce n'était pas de ces heureux momens ,
De ces momens , aussi longs , que charmans ,
Où , l'ame en proie au transport qui la presse ,
Nage & se perd en des torrens d'yvresse ;
De ces momens où ne connaissant plus
De frein qui puisse arrêter son courage ,
L'homme trop fort , dans l'accès de sa rage ,
De sa vigueur faisant souvent abus ,
Pour posséder l'objet de son hommage ,
Pour le ravir à son rival jaloux ,
Ferait sauter portes , gonds & verroux ,
Affronterait , franchirait le passage
De cent buchers , l'un près l'autre enflammés ,
Et défierait une troupe sauvage
De tigres , d'ours , de lions affamés.
Momens charmans ; faible , mais douce image
De ces plaisirs que là haut , dans les cieux ,
A ce qu'on dit , goûtent toujours les Dieux ;
Momens plus chers , si du moins à tout âge

Ils revenaient & duraient d'avantage.

Quoique M O L E T ne fut pas de ces gens ,
De ces élus pour qui Dame Nature
A réservé , sans règle , ni mesure ,
Ces doux plaisirs , ces bienheureux instans ;
Il en avait certains d'une autre espèce ,
Très bons pour lui , dignes de sa moleste.

C E fut un soir que de notre héros
Les compagnons bien plus qu'à l'ordinaire
Ayant tenu mille joyeux propos
A leur gentille & jeune Cuifinière ,
Il se trouva dans un de ces momens ,
Qu'à si bon droit on peut nommer charmans ,
Et s'aperçut enfin , le pauvre fire ,
Qu'il était dupe , & que ses compagnons
Qui comme lui n'étaient fots , ni dindons ,
De sa personne avaient raison de rire :
» Ah ! c'en est trop , dit-il , dans un moment
Qu'il se sentit piqué plus vivement ,
» Oui , je suis las de toutes ces manières ,
» Et je m'envais leur démontrer bientôt
» Par des raisons , par des actions claires ,
» Que je ne suis ni si bon , ni si fot ,
» Qu'à tout le monde ils le prônent si haut.
» Tous ces propos enfin me dégourdisent ;
» Ils vont trop loin ; il est tems qu'ils finissent.
» Oui , je le sens , oui , je suis trop benêt ;
» Mais c'en est fait , on connaîtra M O L E T :

» Le voile tombe , & mes yeux s'éclaircissent.

» A P U L T A V A par P I E R R E tant battu

» C H A R L E S vainqueur à la fin fut vaincu.

D A N S ce moment où , l'ame possédée

D'un sentiment si merveilleux , si beau ,

Où dans le creux de son petit cerveau

M O L E T roulait une si grande idée ,

Vous eussiez dit que d'un être nouveau

Il revêtait la forme & la figure ;

Vous eussiez dit qu'il changeait de nature ,

Tel qu'un serpent qui fait nouvelle peau.

D'après du feu le voilà qui se leve :

Il n'attend pas qu'un sien confrère acheve

Un conte bleu qu'il avait commencé ;

Il part d'un air boudeur & courroucé ,

D'un bras nerveux saisit une chandelle ,

Vers l'escalier précipite ses pas ,

Et plus léger , plus prompt qu'une hirondelle ,

En un clin d'œil vole en son galetas.

Mon cher Lecteur m'excusera sans doute ,

Quand il saura le site de ce lieu ,

Si mon pinceau suspend ici son feu ,

Et ne suit pas mon Héros dans sa route :

Je lui dirai tout bas que ce taudis

Est situé dans l'endroit du logis

Le plus voisin de la céleste voûte ,

Et de celui que l'odorat redoute.

Par cent raisons je crois qu'il sentira

Qu'il ne faut pas fourer trop son nez là ;
Qu'il vaut bien mieux promptement passer outre.
Dans la fureur qui l'agite & qui l'outre ,
M O L E T , à peine arrivé dans ce lieu ,
De son habit aussitôt se dépouille ,
Entre ses dents sa priere barbouille ,
(Car , quoique Clerc , il priait le bon dieu ,
Et c'était là son plus rare mérite ,
Sur cet article il allait de bon jeu ,
Il le fesait , sans faire l'hipocrite ,)
Se couche , dort , & ronfle tout de suite ,
Comme on voit faire à tant de gens de bien ,
Esprits bouchés , machines automates ,
Dont l'ame crasse & les cervelles plates
Ont l'agrément de ne penser à rien.

LE Dieu qui hait le bruit & la lumière ,
Le sombre Dieu qui préside au repos ,
M O R P H É E , ayant du jus de ses pavots
Du bon M O L E T arrosé la paupière ,
Enveloppé dans un grand manteau noir ,
Tranquillement regagnait son manoir.
Au même instant LE DIEU DE LA SOTTISE ,
Fils du cahos & de la balourdise ,
Sortit du fonds de son triste caveau ,
Et de M O L E T vint saisir le cerveau.
Depuis longtems (les Dieux ont des caprices ,
Tout comme toi , sexe plein de malices !)
Ce Dieu trouvait ce séjour si plaisant ,

Il flattait tant ses goûts & son penchant ,
 Qu'il en fesoit ses plus chères délices ;
 Et s'il n'y fut venu que rarement
 Il aurait cru commettre une injustice ,
 Et , comme on fait , l'injustice est un vice
 Chez les mortels usité seulement ,
 Et dont le ciel est de plein droit exempt.
 On le verra , si l'on a le courage
 De parvenir au bout de cet ouvrage.
 Le DIEU DES SOTS en ce lieu fortuné
 Se plaisait tant , qu'il l'avait destiné ,
 Comme fesoit le plus bel appannage
 Qui composait son immense héritage ,
 A D O M B U T O R , son très cher fils aîné
 A son caveau même il le préférerait ;
 Il s'y plaisait , comme un Prince ferait
 Dans son meilleur , dans son plus beau Domaine :
 Et ne passait jamais une semaine ,
 Sans y venir tout au moins faire un tour :
 C'était enfin son plus charmant séjour.
 Tel d'un bon Roi , qui fut trop bon peut-être ,
 De l'Univers qui vient de disparaître ,
 De SAINT HUBERT le séjour enchanté ,
 Où le suivaient les plaisirs , l'abondance ,
 Où présidaient l'amour , la volupté ,
 L'oubli du rang , l'aimable liberté ,
 Eut autre fois l'entière préférence
 Sur vingt Châteaux , pleins de magnificence ,

Mais où , soumis lui même à la fierté
De l'étiquette & de la majesté ,
Il supportait avec impatience
L'éclat pompeux qui fuit la Royauté ,
Qui gênait trop son goût , sa volonté ;
Et n'aspirait qu'au moment favorable
Où , délivré d'un faste insupportable ,
Il s'en allait , intrépide chasseur ,
Dans les forêts de ce lieu solitaire ,
Aux sangliers , aux cerfs faire la guerre ,
Et dépouiller son rang & sa grandeur.
Le D I E U , niché dans ce lieu de plaisance ,
Ne tarda pas à s'offrir à M O L E T ,
Qui dans l'instant rêvait qu'il ressemblait
A certain Prince (*) , à qui , pour récompense
D'avoir si bien jugé pour le Dieu P A N ,
D'oreilles d'âne Apollon fit présent.
Se trompait il beaucoup , le pauvre diable ?
Non , en honneur ! Car de chaque côté
S'il n'avait pas cette aigrette honorable ,
Ce n'était pas qu'il ne l'eût mérité ,
Tout aussi bien que ce Roi de la Fable.
Le Dieu Madré , voyant notre Héros
Bien disposé pour comprendre à merveille
Ce qu'il allait lui souffler dans l'oreille ,

(*) Midas.

De lui s'approche , & lui parle en ces mots.

- » O toi , par qui j'ai la douce espérance
- » De ne pas voir terminé de fitôt
- » Le vaste empire & le pouvoir immense
- » Que j'eus toujours sur tout le peuple fort ,
- » Apprens , MOLET , mortel heureux que j'aime ,
- » Que je ne puis , sans une peine extrême ,
- » Voir qu'à cet âge où tu touches enfin ,
- » Que sur le point d'attraper ta vingtième ,
- » Tu sois encor si neuf , si peu malin.
- » Sur tes deux pieds planté comme une autruche ,
- » Chacun te prend pour un nigaudinet ;
- » On ne craint point de t'appeller benêt ,
- » Baba , butor , dindon , innocent , cruche ;
- » Et l'on te voit rester comme une buche ,
- » Sans dire rien , sans répondre un seul mot.
- » Fi donc , mon fils , fi donc , si tu ne cesse
- » De te conduire avec si peu d'adresse ,
- » Tu ne seras jamais qu'un idiot.
- » Mais dis moi donc , comment se peut-il faire
- » Qu'étant bien fait , grand , jeune , beau garçon ,
- » Mais que surtout étant Clerc de Notaire ,
- » Tu sois encore à t'ouvrir au tendron
- » Avec lequel depuis un an tu loges ?
- » De tous côtés on en fait mille éloges ;
- » Tout retentit du bruit de ses appas ;
- » Chacun voudrait la tenir dans ses bras :
- » Tes compagnons tous les jours avec elle

- » Font quelque tour , quelque charge nouvelle ;
- » A leur folie , à tout leur bacchanal
- » Tu ne vois pas qu'elle réponde mal ;
- » Tout au contraire on la voit toujours rire ,
- » Sans se fâcher de ce qu'on peut lui dire.
- » Quelqu'un veut-il égayer son esprit
- » Sur un bon mot , quand le plaisir l'inspire ,
- » S'il n'est que gai , tout haut elle applaudit ;
- » S'il est trop fort , tout bas elle fourit ;
- » Parfaitement toujours elle s'en tire.
- » Pourquoi donc toi , qui les surpasse tous
- » Par la figure & surtout par la taille ,
- » As-tu toujours l'air imbécille & doux
- » D'un vrai nigaud , d'un pauvre rien qui vaille ?
- » Crois moi, mon cher, crois moi, c'est pour ton bien
- » Que je te prêche ; agis comme les autres ,
- » Imite les , tu t'en trouvera bien.
- » Si tu ne peux à tous ces bons apôtres
- » Damer le pion par l'esprit , le jargon ,
- » Il ne faut pas en perdre le courage :
- » Pour plaire il est bien plus d'une façon.
- » Près d'une belle ah ! Qu'on a d'avantage ,
- » Lorsque l'on est au printems de son âge !
- » Lorsque l'on a , comme toi , mon garçon ,
- » Et la figure & la taille en partage ;
- » Dehors heureux , qui , près de bien des gens ,
- » Valent souvent mieux qu'esprit & talens.
- » C'est un vrai don du ciel qu'un beau visage :

- » Rien ne prévient , ne flatte davantage ;
- » Ne charme plus & les yeux & les sens ;
- » Tu l'as reçu ; tâche d'en faire usage ;
- » Et tu verras , c'est moi qui t'en répond ,
- » Qu'il pourra bien arriver que la Belle
- » T'aimeramieux sans esprit , sans cervelle ,
- » Qu'un froid pédant , plein d'un savoir profond ;
- » Faible mérite auprès d'une Pucelle ,
- » Chez qui d'amour pétille l'étincelle.
- » Car tu fais bien qu'un grand Docteur a dit ,
- » Que ces Messieurs qui regorgent d'esprit ,
- » Quoique d'ailleurs ils soient fort estimables ,
- » Ne sont pas forts pour former leurs semblables.
- » Pour te régler désormais comme il faut ,
- » Un tel discours , je crois , doit te suffire ;
- » Quoiqu'un peu long , j'ajoute encore un mot :
- » Sois plus hardi , je n'ai plus rien à dire ;
- » Adieu , mon fils , adieu , je me retire.

Tel fut du Dieu le discours à peu près.

Il s'en retourne ensuite en son Palais ,
 Ou , pour mieux dire , en sa caverne obscure ,
 Laisant MOLET , à qui ce beau discours ,
 Tel que jamais Dieu n'en fit de ses jours ,
 Mit diablement l'esprit à la torture.

Les sens émus le reste de la nuit ,
 L'ami MOLET fait faire dans son lit
 Cent tours au moins à sa pauvre carcasse ,

Sans y pouvoir trouver de bonne place :

Il se relève , il se couche soudain :

On l'aurait crû tourmenté d'un lutin.

Mais à la fin le tourment même lasse :

Tel à peu près qu'un ressort qui se casse,

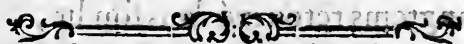
MOLET s'étend , baille , ferme les yeux ,

Et de ses jours il ne reposa mieux.

Fin du troisieme Chant.

CHANT QUATRIEME.

Portrait de MOLET au lit. Changement dans son caractère, il va déjeuner, il se prépare à déclarer son amour à LOUISON. Reflexions sur les jeunes filles.



DANS ce moment où le jour vient d'éclorre,
 Où le retour de la charmante Aurore
 Vient, malgré vous, vous arracher des bras
 D'un jeune objet rempli de mille appas ;
 Où, du repos la douce léthargie
 Cédant aux feux qu'anime le Printemps,
 La volupté, sur le champ dégourdie,
 Fermente, agit, bouillonne dans les sens,
 Et vient leur rendre une nouvelle vie ;
 Où cent beautés, pour signal du réveil,
 Pour faire trêve à l'oubli du sommeil,
 Se font donner par leurs amans sensibles
 De leur ardeur les preuves infailibles ;
 Où dans son lit un malheureux garçon,
 Que cet enfant, qui sans cesse nous trompe,
 Vient visiter dans sa plus grande pompe,
 Se trouvant seul alors à la maison,

De tout son cœur enrage & se dépîte
De n'avoir pas sous sa main un tendron ;
Pour faire honneur à si belle visite ,
Pour rendre grace à ce maître fripon
De sa faveur , de sa bonté suprême ;
Dans ce moment enfin , sans tant d'emblème ,
Pour le plaisir , pour l'amour si bien fait ,
Au point du jour , on saura que M O L E T ,
Bien mieux nommé pour lors que de coutume ,
S'étant longtems retourné dans son lit ,
Où , quoique sans édredon & sans plume ,
Quoiqu'aussi dur que la plus dure enclume ,
Il dort pourtant de si bon appétit ,
Sent cependant qu'il faut qu'il s'en arrache ,
Qu'il faut aller se remettre à l'attache ;
Que , puisqu'on a sonné pour l'avertir ,
Il faut du lit , malgré soi , déguerpir ,
Qu'il n'est plus temps de vouloir s'en défendre ,
Et qu'à l'étude il faut enfin descendre. —
Ami Lecteur , je veux pour t'égayer ,
S'il est possible , où du moins l'essayer ,
Peindre M O L E T , quand il faut qu'il se jette
Tous les matins à bas de sa couchette.
Il fait au moins cent tours auparavant :
Change & rechange à tout moment de place ;
Frotte ses yeux & tout en les frottant ,
Il baille , il fait une horrible grimace ,
Et jette un cri si sonore & si doux ,

Que les baudets de la plus belle race ,
 De Mirebeau , d'Arcadie , ou de Thrace ,
 En pourraient être étonnés & jaloux.
 Après cela , c'est un bras qu'il allonge ;
 Ensuite un autre ; & si l'air par hazard
 Est un peu froid , notre maître musard
 Au fonds du lit aussitôt se replonge ,
 Disant tout bas , il n'est pas encor tard :
 Puis il y reste au moins encore une heure ,
 Recoquillé tout dans un petit tas ,
 Tel à peuprès que cet insecte bas
 Qui rampe à terre en portant sa demeure.
 Lorsque pourtant de ses sens assoupis
 La honte vient s'emparer , mon compere
 Sur son séant se lève , & tout surpris
 Du rare effort qu'il vient enfin de faire ,
 Il se contemple , il pousse un long soupir ;
 Puis regardant ce cher lit qu'il adore ,
 Ce lit qui fait son unique plaisir ,
 Il voudrait bien s'y refourer encore ,
 Encore au moins une petite fois ,
 Si ce n'était la crainte du Bourgeois.
 Voilà , Lecteur , la peinture fidele
 Et des façons , & des cruels chagrins
 Du bon MOLET , lorsque tous les matins
 A son devoir le Dieu du jour l'appelle.
 Et je ne fais si tout chargé qu'il est ,
 Aucuns de ceux , qu'il fait rire peut être ,

Dans ce portrait de notre ami M O L E T
Ne pourraient pas un peu se reconnaître.
Mais en montrant son côté le plus laid ,
Il faut aussi retourner la médaille ;
Et publier que , quand M O L E T travaille ,
Il n'est aucun de ses chers compagnons ,
Si foux , si gais , si vifs , si poliçons ,
Comme lui prompts , ardens à la besogne ,
Ne bougeant pas du matin jusqu'au soir ,
Plein de candeur , de douceur , de vergogne ,
Fesant toujours constamment son devoir.
Qu'on soit méchant , qu'on plaisante , qu'on glose ;
Qu'on aille & vienne aux spectacles , au bal ,
Peut être ailleurs , qu'on fasse bacchanal ;
Si l'on ne sort , qu'on badine , qu'on cause ,
Qu'à ne rien faire on gagne la nuit close ,
Oh ! Pour cela ces Messieurs sont très-bons !
Pour faire mal , ce sont de vrais démons ,
Pour faire bien , c'est toute une autre chose.
Tout plein encor du songe merveilleux ,
L'ami M O L E T , s'étant frotté les yeux ,
De bon matin , selon son habitude ,
Pour travailler descendit à l'étude.
Mais juste ciel ! Quel prodige étonnant !
D'où peut venir , d'où peut naître la cause
Qui produisit un si grand changement ?
D'où peut venir cette métamorphose ?
Non , ce n'est plus ce diligent M O L E T

Qui , toujours plein de zèle & de courage ,
A son bureau le premier se mettait ,
Et le dernier quittait toujours l'ouvrage.
C'est un autre homme , un être tout nouveau ,
Qui semble , avoir son air & sa figure ,
Pefer au fonds de son vaste cerveau ,
Quelque projet d'une grande nature.
Sur son poignet son visage est panché :
Il lève au ciel un grand œil fixe & louche ,
Qui sur la terre est bientôt attaché ;
Il ne fait rien , il n'ouvre pas la bouche ;
Il a tout l'air d'un terme ou d'une foughe ;
Du Dieu des vers un disciple chétif
N'a pas un air plus fêricux , plus grave ,
A ses desirs quand Pégase rétif
Fuit loin de lui , le dédaigne & le brave.
Ses compagnons , étonnés de le voir
Ainsi rêveur , contre son ordinaire ,
De cent façons s'y prennent pour savoir ,
Pour démêler le fonds de ce mystère.
Mais c'est envain ; l'insensible MOLET ,
Sans seulement sur eux tourner la vue ,
Ne leur répond pas plus qu'une statue :
On ne peut pas mieux jouer le muet.
Oh ! Pour le coup on croit qu'il est malade.
Mon cher MOLET , qu'as-tu donc ? dit l'un d'eux :
Quoi ! N'es-tu plus notre cher camarade ?
D'où peut venir ce changement fâcheux ?

Réponds moi donc . . . ma peine est inutile. . .
Il n'entend rien... Les marbres sont moins sourds...
Mon cher MOLET! . . . MOLET , pour tout discours ,
A ces propos sentant mouvoir sa bile ,
Voulant à tous d'un mot fermer le bec ,
Lui dit d'un air si sérieux , si sec ,
Tachez , Monsieur , de me laisser tranquille ,
Que chacun d'eux , voyant son front ridé ,
Son regard dur & son ton décidé ,
Jugeant très bien qu'il ne voulait pas rire ,
Prit le parti de ne lui plus rien dire.
Vous soupçonnez sans doute le sujet
Qui fait ainsi rêver l'ami M O L E T ;
C'est ce beau songe & toutes les merveilles
Qu'il vient d'avoir la nuit devant les yeux ;
C'est ce discours d'un des plus puissans Dieux
Qu'il vient d'ouïr de ses propres oreilles.
Un tel honneur au reste était bien grand :
Avec un Dieu converser tête à tête !
Assiste-t-on souvent à telle fête ?
Non , cet honneur est rare assurément.
Et par hazard , si moitié seulement
Tombait à gens qu'ici je veux bien taire ,
Comme un seul mot de la bouche du Roi ,
Ou du Ministre , où du Chef de la loi ,
L'ami M O L E T aurait plus d'un confrère.
On ne fait trop pourquoi ; mais à présent
Le sot orgueil est un mal si fréquent !

Quand il a bien rêvé pendant une heure ,
 Sans dire un mot , son air change soudain :
 Son œil brillant , son visage ferein
 Prouve aisément sa joie intérieure.
 L'esprit content de ses heureux destins ,
 En ses regards le plaisir étincelle ;
 Il se remet au travail de plus belle ,
 Parle tout bas , & se frotte les mains.
 Du déjeuner quand l'heure fut venue ,
 MOLET se sent aussitôt l'ame émue.
 Toutes les fois qu'il va voir LOUISON ,
 Son cœur charmé frémit d'un doux frisson.
 Moitié plaisir , moitié faim , il chemine ,
 Où pour mieux dire il vôle à la cuisine.
 Pour procéder à ce repas frugal
 Il ne faut pas grand cérémonial.
 Il n'est besoin de table , ni d'assiettes ,
 Encore moins de nappe & de serviettes.
 Dans une huche on va prendre du pain ,
 Cuit de huit jours , afin qu'il soit plus sain ;
 Un pot plein d'eau , du bon vin de la plaine
 Qui règne au long de Nanterre & Surène ;
 Des gobelets dans la salle à manger
 Sont toujours prêts ; la Cléricale graine
 A son gré peut aller y soulager
 Sa faim , sa soif : LOUISON a la peine
 Chaque matin de lui tout arranger.
 Il n'en est point de ce repas de même
 Que de celui qu'on nomme le dîner.

A son loisir chacun peut déjeuner ;
Le pain , & l'eau surtout , on est à même.
Mais au dîner , c'est tout un autre cas.
Quoique du bœuf , aussi sec qu'une planche ,
Accompagné d'un vieux reste d'éclanche ,
Le plus souvent compose ce repas :
Mangez vous bien : la femme du Notaire
Est toujours là qui vous regarde faire ,
Ridant son front & murmurant tout bas.
Si quelquefois il arrive au contraire
Que vous mangiez moins qu'à votre ordinaire.
Faute de faim , ou bien que le ragoût
Est si mauvais qu'il cause du dégoût ,
(Car quelquefois la belle Cuifinière
Fricassait mal ; moins faute de talens ,
Que de mets faits pour être succulens ,)
N'ayez pas peur qu'elle en fasse la guerre :
Tant pispour vous , tant mieux pour le Notaire :
Sur l'ennemi c'est autant de gagné :
Pour le souper c'est autant d'épargné.
En général un grand moyen pour plaire ,
Quand on est Clerc , de Notaire surtout ,
Le jour , la nuit , c'est d'être prêt à tout :
De ne sortir jamais que pour affaire :
C'est de rester sans cesse à travailler ,
De dormir peu , de se souffrir railler :
Par dessus tout , c'est de ne manger guère.
M O L E T , entré dans la salle à manger ,
Coupe du pain , le mange , emplit son verre ,

Le prend , le boit , redouble & le compère
Se sent plus gai , plus dispos , plus léger.
Un simple mur était tout l'intervalle
Qui séparait la cuisine & la salle,
Ce point léger n'est pas à dédaigner :
Non plus qu'alors à faire son dîner
Un peu pressée était notre Héroïne.
Et la raison était que ce jour là
Chez le Notaire était jour de gala ,
Èvènement rare pour sa cuisine.
Tout en mangeant , M O L E T n'en a pas moins
L'esprit rempli de son plan admirable :
Se voyant donc pour l'instant sans témoins ,

- » Il faut saisir ce moment favorable ,
- » S'écria-t-il , si je le perds , adieu ;
- » Il ne pourrait peut-être avoir plus lieu.
- » En fait d'amour est perdu qui diffère ;
- » Il vaut toujours bien mieux brusquer l'affaire.
- » Il est si rare en ce maudit séjour
- » Un seul moment de pouvoir trouver jour
- » A s'expliquer , à parler à la belle !
- » Car l'un où l'autre est toujours avec elle.

Pendant cela , l'aimable L O U I S O N ,
Auprès du feu dans sa cuisine assise ,
Parce qu'alors soufflait le vent de bise ,
Et vite & vite épluchait de l'oignon.
Elle était loin de penser la pauvrete
Au malin tour que préparait M O L E T.

- » Que peut-on craindre avec ce grand dadet ?

- » C'est un enfant encore à la bavette :
- » Se disait-elle , oui , je vais mettre en fait :
- » Que de son nez je fais sortir du lait :
- » Il a tout l'air d'un fort mauvais athlète ,
- » Et la chanson dont le refrain était ,
- » Il n'en a pas plus gros qu'une allumette ,
- » Exprès sur lui semble avoir été faite.

On me dira que la réflexion
Pour une fille est tant soit peu gaillarde ;
Et qu'à coup sûr ma belle L O U I S O N
Au fonds de l'ame était une égrillarde
Qui savait bien ce dont il retournait.

Mais à cela je répondrai tout net.

Faites moi voir , de grace , une fillette ,
Pour peu qu'elle ait ses quatorze ou quinze ans ,
Qui pense , à voir comme les Dieux l'ont faite ,
Que sous un chou l'on trouve les enfans ,
Où qu'ils se font par le trou de l'oreille.
Ce temps n'est plus & l'on vit maintenant
D'une façon , d'un ton si peu gênant ,
Qu'un tel oiseau serait une merveille.

La vraie Agnès ne fut qu'un vrai Phénix.

Depuis cent ans elle a passé le Stix : (*)

On n'en verra jamais une semblable.

D'un cerveau plein d'imagination

Cet être là n'est qu'une fiction ;

(*) L'Agnès de l'Ecole des Femmes , de Molière,

Son existence est une pure fable.

Et le moyen que ce soit autrement !

L'exemple entraîne : & l'exemple à présent

Est si mauvais , qu'il est presque impossible

De résister au tourbillon terrible.

On est trop libre en tout , dans ses chansons ,

Dans son maintien , ses gestes , ses façons.

On ne fait plus parler qu'en équivoque :

Qui l'entend , rit , qui la lâche , s'en moque.

On fait rougir ce sexe plein d'attraits ,

Qu'on ne saurait trop respecter jamais.

Les pères même , eux , qui par leurs paroles ,

Par leurs dehors & par mille raisons ,

Devraient donner l'exemple en leurs maisons ,

De bonnes mœurs en faire des écoles ,

Et de l'honneur y dicter les leçons ,

Sont les premiers d'indignes poliçons ;

Parlant toujours misère , godrioles ;

Heureux encore aux simples fariboles

Quand on se tient , & quand les actions

Ne suivent pas les conversations.

De leur côté , les mères sont des folles ,

Pensant toujours n'être qu'à vingt-deux ans :

Ayant sans cesse une cour de galans ,

Dont elles sont les futiles idoles :

A pleines mains ces courtisans frivoles

Soir & matin vont prodiguant l'encens :

La vapeur monte aisément à la tête ;

La tête est faible , & de-là dans les sens

Le poison glisse & dans le cœur s'arrête.
 Puisqu'ainsi donc les destins l'ont voulu ,
 Puisqu'il est vrai qu'en ce temps corrompu
 La liberté , la trop grande licence
 Qui partout régne , avec tant d'indécence ,
 Ne permet plus que fille à quatorze ans
 Puisse exister encore dans l'ignorance ,
 On ne doit point voir avec répugnance
 Ma LOUISON , au fort de son printemps ,
 Avec des Clercs vivant depuis trois ans ,
 Réfléchissant , pensant à la malice.
 A vingt-deux ans il n'est plus de novice :
 Fille à cet âge a droit de réfléchir ;
 Mais son grand point est de ne pas agir :
 De s'en tenir à la métaphisique ,
 Sans en venir jamais à la pratique.

MAINTENANT donc aisément on conçoit
 Qu'à LOUISON , MOLET donnant le droit
 D'imaginer qu'il tient presque à l'enfance ,
 Par son air gauche , imbécille & benêt ,
 Elle devait être sans méfiance ,
 Lorsque tout seul avec elle il était.
 On doit aussi , par la même séquence ,
 Lui pardonner sans peine , sans façon ,
 Et sa chanson , & sa reflexion.
 Elle avait tort cependant la pauvre ;
 Et de MOLET l'ardeur trop indiscrette
 Lui démontra qu'elle se trompait fort.
 Il n'est pire eau , dit-on , que l'eau qui dort.

Fin du quatrième Chant.

CHANT CINQUIEME.

Déclaration d'amour de MOLET à LOUISON.

*Elle le prend mal. GRATTEPAPIER épie
MOLET, entend mal une conversation qu'il a
avec LOUISON, entre en fureur contre elle,
ils s'expliquent ensemble, il s'apaise, & ils s'en
aiment plus que jamais.*

UN GÉNÉRAL qui veut prendre une place
A l'ennemi ne va pas droit en face.
Il fait ouvrir la tranchée un peu loin ;
Il prévoit tout, le moindre petit soin
Est à ses yeux d'une grande importance.
Il a raison ; la ruse & la prudence
Furent toujours les moyens les plus sûrs,
Pour parvenir plutôt au pied des murs.
Qu'il fasse emploi de toutes ses machines,
Quand une fois il en est venu là ;
Qu'il mette en jeu canons, bombes & mines,
Et tôt ou tard la place se rendra.
Notre Héros en agit tout de même,
Pour assiéger le cœur de LOUISON.
Fut-on plus sot, plus bête qu'un oison,
On a bientôt de l'esprit quand on aime.

L'ami MOLET, ayant mangé beaucoup ;

Se disposait à boire encore un coup :

Mais aussitôt qu'il a rempli son verre ,

Il vient trouver la belle Cuifinière ,

Et l'abordant d'un air déconcerté :

» Oserait-on boire à votre santé ,

» Mademoiselle ? .. — A ma santé ! dit elle ...

» Oh ! pour le coup , en voici d'une belle !

» Buvez ou non , cela m'est fort égal ;

» D'un tel honneur je me passe à merveille ;

» C'est , je vous jure , un fort mince régal ,

» Dont vous venez étourdir mon oreille. —

» C'en est dont fait , je n'ai plus qu'à mourir ,

Reprend MOLET , avec un grand soupir :

» Ce ton cruel & ce regard sévère

» M'annoncent trop mon funeste destin ;

» Pauvre MOLET ! Il n'est que trop certain

» Que tu n'es pas assez heureux pour plaire.

» Hélas ! Pourtant , trop farouche beauté ,

» Si vous saviez à quel point je vous aime ;

» Si vous saviez de quelle ardeur extrême

» En ce moment je me sens transporté ;

» Peut-être bien qu'en faveur de ma flâme

» Quelque pitié descendrait dans votre âme ,

» Et que l'excès de cette vive ardeur

» Pourrait toucher votre insensible cœur.

» Ah ! Finissez , je vous en prie en grace ,

Dit LOUIS ON , que ce long propos lasse ;

» Tenez , mon cher , ce ton ne vous va pas ;
 » Vous m'ennuyez avec tous vos hélas ;
 » Votre air m'endort , & votre feu me glace :
 » Si vous m'aimez , ma foi , tant pis pour vous ;
 » C'est un mauvais compliment à vous faire ,
 » Mais , fans façon , je le dis entre nous ,
 » Vous n'avez pas le talent de me plaire.
 Et , dans le fait , pour notre verd galant
 Ce compliment n'était pas régalant.
 Aussi MOLET gémit , se défespère ,
 Trouve ce ton , ce refus trop sévère ;
 Et ses soupirs , ses plaintes , ses sanglots
 Furent bientôt les tristes interprètes
 Des maux cuifans & des douleurs secretes
 Que dans son cœur cause ce peu de mots.
 PAUVRE MOLET ! Le destin qui t'opprime
 N'est pas encor las de te tourmenter ,
 Aux maux nouveaux qu'il va te fufciter
 Prépare toi , malheureufe victime !
 Ce fut bien pis , lorsque ce pauvre amant ,
 Dans un accès de fa cruelle peine
 A LOUI ON reprocha brufquement
 Que pour li feul elle était inhumaine.
 » Qu'applez-vous ? Pour vous feul ! insolent !
 Les yeux n feu , dit auffitôt la belle ;
 » En vére , je vous trouve excellent.
 » Sachez Monsieur , que je ne fuis cruelle
 » Pas mins pour vous , que pour vos compagnons :

- » Si quelquefois avec eux je badine ,
- » Lorsque les soirs ils sont dans ma cuisine ,
- » C'est qu'ils sont gais , que toutes leurs chansons ,
- » Que leurs propos , les charges singulières
- » Qu'ils font sur vous feraient rire des pierres ,
- » Aulieu que vous , vous n'êtes qu'un vrai sot ,
- » A qui je n'ai plus à dire qu'un mot ;
- » C'est désormais d'avoir pour habitude
- » De vous tenir tranquille en votre étude ,
- » Sans m'ennuyer de tous vos plats discours ,
- » Sans m'étourdir de vos sottises amours ,
- » Sans quoi j'irai trouver votre Notaire ,
- » Et l'instruirai des vos façons de faire.

En finissant elle lui fit des yeux ,
 Des yeux si noirs , si durs , si furieux ,
 Que pour le coup ce ton , cet air sévère
 Désespéra notre pauvre MOLET :
 Mais , quoiqu'outré d'avoir si bien son fait ,
 Il prend pourtant le parti le plus sage ,
 C'est de se taire , & d'étouffer sa rage.

GRATTEPAPIER, que nous avons laissé
 L'esprit rempli du projet fort sensé
 D'examiner la marche journalière
 Qu'allaient tenir nos cinq Clercs de Notaire ,
 Ne passait pas un seul instant , sans voir
 Ce qu'ils faisaient du matin jusqu'au soir.
 La jalousie active & diligente ,
 Est pour le moins toute aussi clairvoyante ,

Il remarqua que les quatre premiers
 Chaque matin s'en allaient volontiers,
 Pour déjeûner, de compagnie ensemble.
 Communément même goût nous rassemble.
 Ils étaient gais, étourdis, poliçons,
 Aimant à rire, & chantant des chansons
 Qui n'étaient pas souvent fort catholiques,
 Scandalisant les oreilles pudiques,
 Sans se gêner, sans faire de façons.
 Ils aimaient donc à se trouver tous quatre,
 Parce qu'alors ils pouvaient mieux s'ébattre.
 Ils s'excitaient l'un l'autre à qui mieux mieux,
 A qui ferait plus de farce & de charge;
 Mais ils doubtaient, triplaient surtout la charge,
 Quand LOUISON se trouvait avec eux.
 La matinée ils ne s'amusaient guères;
 Ils ne pouvaient : les clients, les affaires
 Les commandaient : en quatre coups de dent
 D'un petit pain l'affaire était baclée,
 Une roquille est bientôt avalée;
 Il fallait être au public à l'instant;
 Et le public est un être plaissant
 Qui, comme on fait, jamais ne s'embarrasse
 Que d'un objet, c'est qu'à l'instant on fasse
 Sa volonté, surtout à peu de frais;
 Vous mangerez si vous voulez après,
 C'est toujours là la plus légère affaire.
 GRATTEPAPIER s'aperçut au contraire

(Tant de son cœur ardent à tout saisir
La jalousie avait sçu s'envahir ,)
Que son rival les laissait toujours faire ;
Qu'il attendait qu'ils fussent tous partis ,
Et qu'au travail ils se fussent remis ,
Pour à son tour pouvoir être tranquille ,
Et se trouver seul avec L O U I S O N .
Il s'aperçut , (un jaloux est habile
A s'allarmer , à prendre du soupçon ,)
Qu'il y restait bien plus que ses confrères .
» Que peut-il faire ainsi seul , si longtems ?
» Se disait-il ? N'a-t-il pas ses affaires ?
» Et tous les jours encore ! . . . Ah ! je prétens
» Approfondir ce ténébreux mystère ,
» Et je verrai ce qu'il conviendra faire .
Le voila donc qui redouble de soin ,
Pour devenir par lui-même témoin
De ce qu'il brûle ardemment de savoir .
Le sort bientôt sçut le bien satisfaire ,
Et lui fit voir ce qu'il voulait tant voir ,
M O L E T , qui , seul , comme à son ordinaire ,
Pour déjeuner , sans se voir déranger ,
Attend l'instant que son dernier confrère
Soit revenu de la salle à manger .
Il n'y tient plus ; la fureur le transporte ;
Il jure , il crie , il m'augrée , il s'emporte ,
Grince les dents , s'arrache les cheveux ,
Peu s'en faut même hélas ! Qu'il ne se porte
A des excès mille fois plus fâcheux .

CHANT CINQUIEME. 75

Dans son accès , prêt à tout entreprendre ,
 Il veut aller dévisager MOLET ;
 Il ne craint rien , ni le mauvais effet
 Que va bientôt faire une telle esclandre ,
 Ni ce qui peut en résulter après.
 Nous voilà bien ! Insensés que nous sommes !
 Qui faisons tant les fiers d'être des hommes ,
 Nous voilà bien ! sommes-nous dans l'accès ,
 Fussions-nous bons , doux , humains , charitables ,
 Si l'on s'oppose à nos moindres projets ,
 Dans le moment , nous devenons capables
 De nous livrer sans honte , sans remords ,
 Sans crainte même , aux plus affreux transports.
 Heureusement qu'en cet instant d'absence
 Qui pouvait nuire au fier GRATTEPAPIER ,
 S'il eut laissé , dans son extravagance ,
 La bride lâche à son courage altier ,
 Que la RAISON , & sa sœur la PRUDENCE
 Aux yeux troublés du malheureux amant
 Firent briller leurs flambeaux en passant.
 Elles allaient éclairer sur son trône
 Un jeune Roi , l'honneur de ses pareils ,
 Qui , du moment qu'il porta la Couronne ,
 Fut toujours prêt à suivre leurs conseils.
 GRATTEPAPIER , frappé de la lumière
 Dont ces flambeaux éclairent sa paupière ,
 Voit tout d'un coup tout le gouffre d'horreur
 Où l'eut plongé son aveugle fureur.

Saïsi de crainte , il frémit , il s'arrête ,
Et dans l'instant , ruminant dans sa tête ,
» Qu'allais-je faire ! O ciel ! s'écria-t-il . . .
» Qu'allais-je faire ! A quel affreux péril
» Vient d'échapper ma jeunesse imprudente !
» Je te rends grace , ô raison bienfesante !
» Car dans le fait de quoi suis-je allarmé ?
» M O L E T peut bien aimer , sans être aimé ;
» Et L O U I S O N , par les preuves fréquentes
» Que de ses feux tous les jours je reçois ,
» Serait la honte & l'horreur des amantes ,
» Si son cœur faux m'osait manquer de foi.
» Dorénavant ce qui me reste à faire ,
» Pour empêcher qu'au cœur de L O U I S O N
» Mon fier rival ne trouve l'art de plaire ,
» C'est d'augmenter d'égards , d'attention ,
» De soins , d'ardeur , pour qu'elle me préfère ;
» En même temps de voir , d'examiner
» Si L O U I S O N , dans le fond de son ame ,
» N'est pas sensible à l'ardeur de la flamme.
» Que dans M O L E T j'ai droit de soupçonner,
» Car après tout , elle est fille & jolie ;
» Et ne serait que par coquetterie ,
» Fille aime bien qu'on lui fasse la cour ;
» Et c'est ouvrir une porte à l'amour.
» Il faut fermer toutes les avenues ,
» Lorsque l'on veut posséder seul un cœur ;
» Il faut toujours, plein d'une juste peur ,

- » Avoir la clé de toutes les issues ,
- » Veiller de près , faire une enceinte autour ;
- » Il est si fin , ce méchant Dieu d'amour ,
- » Que seulement , pour peu que s'entrebaille
- » D'un jeune cœur l'huis fermé de tout tems ,
- » Zeste , il est prêt à se fourer dedans ;
- » S'il vient à bout d'en casser une maille ,
- » Bientôt le drôle & d'estoc & de taille
- » Va , frappe , perce , enfonce , brise tout.
- » Ce qui s'oppose à ce qu'il en soit maître ;
- » Et jusqu'ici l'on a vu que le traître
- » N'entreprend rien , sans en venir à bout.

Ayant ainsi terminé sa tirade ,

GRATTEPAPIER se met en embuscade ,
Pour accomplir sur le champ son dessein.

CERTAIN bucher fort noir était voisin
De la cuisine ; une lucarne étroite ,
Pour passer l'air ouverte sur la droite
De ce bucher , ne l'était pas assés ,
Pour que du jour les rayons éclipsés
Pussent chasser l'obscurité de l'ombre
Qui de tout tems régnait en ce lieu sombre.
De ce réduit l'entrée est dans la cour.
C'est tout au plus , si dans ce noir séjour ,
Par cette fente , on voit de la cuisine
Le demi-quart , le reste , on le devine.
Un lieu si sombre assez souvent est sourd ;
Il faut que l'air facilement circule ,

Pour que des sons il soit le véhicule.

GRATTEPAPIER se tapit de son mieux

Dans ce réduit , regarde , ouvre des yeux

Presque aussi grands que la lucarne , écoute ;

Il entend bien un peu , mais ne voit goutte ;

Et son esprit n'en est pas plus content.

Un cœur jaloux est charmé s'il entend ,

Mais , quand il voit , il est cent fois plus aise.

Il était là comme sur de la braise ;

Il trépignait des pieds à tout moment.

Mais quel transport ne troubla pas son ame !

Quand il ouit M O L E T parlant de flâme ,

Et qu'on eut dit que les mots justement

Qui vont par fois jusques à son oreille ,

Depuis qu'il est dans ce maudit recoin ,

Sont les plus faits pour donner du tintoin ,

Pour allarmer un cœur jaloux qui veille.

C'était tantôt *le plus ardent amour* . . .

Tantôt . . . *ma flâme* . . . *un fortuné retour* . . .

Une autre fois . . . *brûle* , *soupire* , *adore* ,

Mille autres mots plus chagrinans encore . . .

Il en a trop entendu mille fois ;

Il veut crier , mais il manque de voix :

Il entend bien ce que M O L E T prononce ;

Mais sa fureur n'entend pas la réponse

De L O U I S O N ; il n'y peut plus tenir ;

Il faut parler , il faut se découvrir ,

Il faut confondre une indigne Maitresse ,

Lui reprocher sa perfide faiblesse.

Le cœur gonflé de trouble & de fureur ,

GRATTEPAPIER sort de ce lieu d'horreur ;

Dans ses regards le désespoir éclate :

Il vient trouver sa prétendue ingrate ,

Dans le moment que le pauvre MOLET

Tout confondu , tout pantois s'en allait.

» Te voilà donc infidelle ! hypocrite !

Dit aussitôt l'ardent GRATTEPAPIER ,

» Ah ! Je devrais , dans l'accès qui m'irrite ,

» Jusqu'à ton nom à jamais oublier . . .

» Après m'avoir , d'une ardeur si sincère ,

» Fait tant de fois le serment de m'aimer ?

» Après avoir si bien sçu m'enflâmer ,

» Si bien trouvé le secret de me plaire ?

» Après m'avoir réduit , pour mon malheur ,

» Au point fatal d'abandonner mon cœur ?

» Mon pauvre cœur ! qui faisait ses délices

» De vivre libre , à l'abri des caprices ,

» Du changement d'une ingrate beauté

» O liberté ! Ma chère liberté !

» Bien précieux ! trésor inestimable ,

» Que j'ai perdu , dans ce jour déplorable

» Que par mon cœur vous êtes regretté !

De ces propos , du transport qui l'agite ,

Avec raison , LOUISON interdite ,

» Eh ! Qu'as-tu donc , mon cher GRATTEPAPIER ?

» S'écria-t-elle : est-ce à moi que s'adresse

» De ce discours l'étonnante rudesse ?

» Cruel ! ingrat ! Peux tu donc oublier ? ..

GRATTEPAPIER l'interrompt & s'écrie :

» Quoi ! dans l'instant que mes yeux , mes deux yeux

» Sont les témoins de tant de perfidie ?

» Que M O L E T fort de ces funestes lieux ,

» Que mon oreille hélas ! résonne encore

» Des doux propos du monstre qui t'adore. —

» De ses propos ! Répartit L O U I S O N ,

» Mon cher ami , tu peux avoir raison :

» Oui , ton oreille a bien pû les entendre :

» Mais de ma part ouis-tu rien de tendre ? —

» Non ... la fureur m'aveuglait à tel point

» Que de ta part je n'en entendis point —

» Il n'eut tenu qu'à toi pourtant : & certes ,

» Sans le transport qui te trouble à présent ,

» Je n'aurais pas le chagrin si cuisant

» D'entendre ceux dont tu me déconcertes —

» Quoi ! .. LOUISON ! .. Il se pourrait ! .. Grands dieux ! ..

» Ah ! Prens pitié d'un pauvre malheureux ,

» A qui l'amour , l'erreur , la jalousie

» Ont inspiré leur triste frénésie.

» Tu l'as donc bien maltraité , l'insolent ? —

» Je t'en réponds. — Ah ! tu me rends la vie —

» Je suis trompée , où de fitôt , je croi

» Qu'il n'aura pas certainement envie

» De vouloir vivre enchaîné sous ma loi. —

» Quoi ! L'insolent ! Il avait cette audace !

- » C'est bien à lui d'espérer cette grace !
» Suivre tes loix , c'est le plus grand bonheur ,
» C'est pour un cœur la plus haute faveur.
» Ma LOUISON ! Tu m'en deviens plus chère ;
» Tous mes desirs vont être de plaire ,
» Et , s'il se peut , de redoubler d'amour.
» Ah ! Si ton cœur brûlant ... brûlant de même ,
» Me peut jamais aimer comme je t'aime ,
» Je dois m'attendre au plus charmant retour.
» Unissons nous pour confondre le traître ;
» A ses regards , pour le mieux affliger ,
» En même temps pour mieux nous en venger ,
» Que notre ardeur se hâte de paraître ;
» Accable moi devant lui d'amitié ;
» Je te saurai le rendre avec usure :
» Que le cruel en gémissé , en murmure ,
» En crève même , ah ! Loin d'avoir pitié
» De son tourment , qu'il soit en ma puissance
» D'en augmenter la cruelle souffrance ,
» Et dans l'instant je l'accrois de moitié ;
» Je brûle trop du feu de la vengeance —
» Non , mon ami , modère ton ardeur ,
Dit LOUISON , d'un air plein de douceur ,
» Trop d'amitié , trop de fureur t'agite.
» Non , n'allons point en besogne si vîte ;
» Tu n'en seras pas moins cher à mon cœur ;
» Mais contiens-toi dans les justes limites
» Que ma raison jusqu'ici t'a prescrites.

» Tu fais combien il nous est important
» Que notre ardeur ne soit pas découverte :
» Si l'un ou l'autre allait être imprudent ,
Ah ! Ce serait courir à notre perte !
Sans murmurer , mon cher , suis donc les loix
Que je t'impose encore cette fois.
Si tu ne veux hâter notre ruine ,
Interdis-toi ma vue & ma cuisine.
GRATIEPAPIER sur lui fait un effort ,
Pour modérer le triste déconfort
Dont le saisit cette sage défense ;
Il veut parler , il garde le silence :
Trop de douleur agit alors son sein :
Sa faible voix meurt & reste en chemin :
De tous côtés on voit percer sa flamme ,
Son désespoir , son courroux , son chagrin ,
Mais cependant , dans le fonds de son ame ,
L'infortuné convient que L O U I S O N
Est un phénix d'amour & de raison.
L'homme est né vif , fier , emporté , colère ,
Un rien l'émeut , l'outré , le désespère :
Si l'on résiste à ses moindres efforts ,
Il s'abandonne aux plus affreux transports.
Dieu , qui prévint ce bouillant caractère ,
Pour en calmer les dangereux effets ,
Pour amortir l'impétueuse flamme ,
De ce volcan capable en ses accès
De se porter aux plus cruels excès ,

Eut la bonté de lui donner la femme ;
Qui , le prenant toujours du bon côté ,
Par sa douceur , par sa tranquillité ,
Sa complaisance , & son humeur paisible ,
Et sa souplesse & sa docilité ,
Calme , apprivoise , adoucit , rend sensible ,
Et vient à bout , sans paraître y toucher ,
De caresser , d'endormir , d'approcher ,
De mettre aux fers ce lion si terrible.

Tel fut l'effet que sur GRATTEPAPIER
Fit LOUISON , dans ce moment critique.

Un regard tendre , une douce réplique
Scut triompher de son courage altier.
Ce que n'eut fait un air dur & sauvage ,
Ce que n'eut fait un ton fier & tranchant ,
Dont bien plus d'une aurait pu faire usage ,
Un geste , un mot l'opéra sur le champ.
Nos deux Amans , enivrés de tendresse ,
Quoique s'étant déjà juré cent fois
De se chérir , de s'adorer sans cesse ,
De ne jamais vivre sous d'autres loix ,
Sein contre sein , se ferrant , sans mot dire ,
Se regardant l'un l'autre avec des yeux
Où chacun a tant de choses à lire ,
En se faisant de mutuels adieux ,
Se font encor cent promesses nouvelles
D'être toujours l'un à l'autre fidelles ,
Et de hâter le moment fortuné

Ou tant d'amour se verra couronné.

De ce serment qui si bien les engage

Il convenait de se donner un gage :

GRATTEPAPIER le prit par un baiser ,

Que L O U I S O N n'osa pas refuser.

De quels transports cette grace est suivie !

GRATTEPAPIER ! Pour toi quel doux moment !

C'était . . . c'était le premier de ta vie !

Premier baiser , que tu parais charmant !

Une heure avant , à la douleur en proie ,

GRATTEPAPIER maudissait le destin :

Et maintenant plein d'amour & de joie ,

Il croit goûter le bonheur souverain.

De ce plaisir on devine la cause :

C'est ce baiser . . . ah ! Pour les rendre heureux ,

Ami Lecteur , aux mortels amoureux

Convenez donc qu'il faut bien peu de chose !

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIEME.

*MOLET surprend LOUISON & GRATTEPA-
PIER se faisant l'amour. Ses reproches à l'un,
ses insultes à l'autre. Colère de GRATTEPA-
PIER qui bat MOLET, LOUISON les sépare,
& les renvoye. MOLET implore le Dieu des
fots.*

LE DESESPOIR rend quelquefois dévot.
Non pas dévot dans le vrai sens du mot,
Tels que le sont quelques gens, par exemple,
Qui nuit & jour resteraient dans le Temple!
Mais seulement par ce terme j'entens
Peindre un Amant, en ce moment d'yvresse,
Où, se voyant trahi par sa maitresse,
Et jugeant bien à ses feux languissans
Qu'il n'est plus seul l'objet de sa tendresse,
Dans le chagrin qui transporte ses sens,
Qu'il croit au comble & ne pouvoir plus croître,
Il quitte tout & vôle au fonds d'un cloître
Se séquestrer du nombre des vivans.
J'entens aussi peindre la vive image
D'un libertin, qui veut devenir sage,
Quand il n'a plus de goût pour le plaisir :

Quand les excès, l'affreuse intempérance,
L'âge surtout, qui vient sans qu'on y pense,
Ont émouffé la pointe du desir,
Et dans son cœur en proie au repentir
Fait succéder la triste indifférence.
Ou bien encor d'un joueur ruiné,
Qui, se voyant sans un sou dans sa bourse,
Et de chacun méprisé, condamné,
Se voue à Dieu, comme unique ressource.
Tel à peu près devint l'ami M O L E T ,
Sirôt qu'il vit la façon dure & sèche
Dont L O U I S O N , si fière, si revêche,
Avait reçu son transport indiscret.
Mais sa douleur accrut bien davantage,
Quand le hazard vint à lui découvrir
Le vrai sujet de la rigueur sauvage
Du fier objet qui fait tout son desir.
Ce doux baïser, qu'à sa belle maîtresse
G R A T T E P A P I E R avait pris, de son gré,
N'avait servi qu'à redoubler l'yvresse
Dont il était vivement pénétré.
Il n'en devient que plus ardent, plus tendre,
Plus amoureux; elle, de son côté,
N'est pas de marbre, & ne peut se défendre
D'être sensible à tant d'honnêteté.
Or donc, pour prix d'une ardeur si fidelle,
G R A T T E P A P I E R à la fin obtint d'elle
Que, toutes fois qu'il en trouverait jour,

Il lui viendrait faire deux doigts de cour ,
En observant les loix de bienfiance ,
Et les égards qu'exige la prudence.
Ce fut un jour de fête , dans l'Été ,
Que , près du terme ou finit sa carrière ,
Du blond Phébus le char précipité
Ne donne plus qu'une douce lumière ,
Et laisse aux sens l'heureuse faculté
De respirer la fraîcheur salutaire ,
Maîtres , valet , clerks , toute la maison ,
Ou demeuraient MOLET & LOUISON ,
Le soir fut faire un tour de promenade ,
Et profiter de la belle saison.
GRATTEPAPIER contrefait le malade ;
Ah ! S'il l'était , c'était de trop d'amour !
Mais il fait bien une recette sûre ,
Pour opérer très-promptement sa Cure ;
C'est de rester au logis tout le jour.
LOUISON a pour son mal un remède
Sûr , infaillible , à qui tout autre cède.
Elle au logis ce soir aussi restant ,
Sans doute à lui ferait trop imprudent
De s'éloigner ; car du moins si sa crise
Vient à le prendre , il peut avoir recours
A ses bontés , obtenir du secours ,
Étant près d'elle : aulieu que s'il s'avise
De s'en aller , un accès imprévu
Le surprenant , n'étant pas secouru ,

Il en peut naître un fort grand préjudice
Pour sa santé , comme pour sa vertu
Aulieu qu'auprès du médecin propice ,
Pour peu qu'il vienne à lui prendre un caprice ,
Il peut risquer tous les événemens ,
Où sont souvent exposés les Amans.
Chez le Notaire une antique habitude
Fête & Dimanche est de garder l'étude
L'après-midi , tour à tour chaque Clerc
Ou garde , ou sort pour aller prendre l'air.
Pour l'ordinaire à garder on demeure ,
Chez presque tous , jusqu'à la fixième heure ;
On ferme ensuite , & , pour se divertir ,
Chacun alors est maître de sortir.
Pareillement par un antique usage ,
Fesant aussi système de ménage ,
Fête & Dimanche il n'est point de souper.
Un pauvre Clerc aurait beau s'occuper ,
Jusqu'à minuit , à gagner au Notaire
Plus qu'il n'en faut pour souper quatre mois ;
Le malheureux ! N'importe , il a beau faire ,
De tous les tems telles furent les loix ,
Il faut qu'il cherche à souper à l'auberge.
Les jours chommés seulement on héberge ;
Mais sur le reste on n'entend pas raison.
Il faut qu'un Clerc , s'il reste à la maison ,
Soit qu'il y soit forcé par la froidure ,
Par la rigueur d'une triste saison ,
Ou bien qu'il soit heur à craindre aventure ,

L'estomac vuide, aille se mettre au lit,
Et de côté mette son appétit.
Or une fois qu'on a fermé l'étude,
Et que les Clercs, hors de la servitude,
Sont décampés, il est rare qu'aucun,
Rentre au logis, avant que minuit sonne.
Depuis un temps c'est l'usage commun,
Chez le Notaire, à minuit l'heure est bonne;
Quoique pourtant il soit encor plus d'un
De ces bourrus, à l'humeur fantastique,
Dont ci-devant nous avons peint quelqu'un,
Où, sans pitié, des onze heures, bernique;
La porte est close, il faut qu'un pauvre Clerc
Aille coucher, s'il lui plait, en plein air,
A moins d'user d'une vieille rubrique,
C'est de graisser la patte au domestique.

C'était le tour de MOLET à sortir.

GRATTEPAPIER, rempli de jalousie,
Au fait des jours de garde & de sortie,
N'a pas besoin qu'on l'en vienne avertir.
Dès le matin il l'avait vû partir;
Et dans son ame il pétillait de joie;
Plus il voyait approcher le moment
De pouvoir être au logis librement,
Plus au plaisir il se livrait en proie.
Le voilà donc ce vif & tendre Amant
Qui, profitant de l'heureuse licence
Que lui donna l'objet de son tourment,

Vient le trouver , sur la brune , en silence,
 Épris tous deux du feu le plus ardent ,
 Mais le plus pur , comme le plus décent ,
 Du tendre amour , fans crainte & fans allarmes ,
 Ils favouraient à longs traits tous les charmes.
 O triste sort des mortels malheureux !

Surtout hélas ! Des mortels amoureux !
 Aucun plaisir ici bas n'est durable ;
 Aucun plaisir au fonds n'est véritable :
 Dans le moment qu'on croit en plus jouir ,
 Un contre-temps le fait évanouir.

M O L E T , pressé par l'ardeur de sa flâme ,
 Qu'il ne peut plus contenir en son âme
 Rentre au logis , comme nos deux Amans
 De s'adorer fesaient mille sermens.

Ah ! Quel coup d'œil ! Quel spectacle terrible !
 Que pour M O L E T un tel coup est sensible !

GRATTEPAPIER , aux pieds de L O U I S O N ,
 Baissant la main de la jeune Héroïne ,
 Et tous deux seuls au fonds de la cuisine ,
 Et tous deux seuls dans toute la maison

NOUVEAU RICHARD , il ne fait que résoudre ; (*)

(*) Morceau imité , ou pour mieux dire pris d'un Opéra Comique de M. Sedaine , *le Roi & le Fermier*. L'Auteur est plus juste qu'un de ses confrères qui lui ayant demandé la copie d'une Chanson , qu'il avait faite sur le Roi & la Reine , a eu l'indiscrétion de la tronquer , de la dénaturer en partie , & de la faire imprimer & débiter sous son nom , sous le titre d'Epilogue du

Il ne fait qu pouvoir porter ses pas ;
Ce malheur est vraiment un coup de foudre ,
Pour lui cent fois pire que le trépas.
Troublé , surpris , confus à cette vue ;
Il reste là , pire qu'une statue ,
Sans prononcer une parole , un mot.
Un amoureux est un être bien sot !
Tel autrefois le chef de la Gorgone ,
Dont la crinière était de gros serpens ,
Pétrifiait sur le champ la personne
Fixant sur lui ses regards imprudens.
Mais cependant sa langue se dégage ;
Et dans l'accès de sa jalouse rage ,
Il prend sur lui de dire à LOUISON ,
» Ah ! Maintenant je vois bien la raison
» Qui de m'aimer , ingrate , vous empêche ;
» Je vois pourquoi vous êtes si revêche ;
» Je m'en doutais ... ô ciel !.. Un Clerc d'Huissier !..
» D'Huissier à verge encor !.. GRATTEPAPIER ,
A ce propos sentant mouvoir sa bile ,
Lui répondit de l'air , du ton , du style
Que d'ordinaire il a soin d'employer ,
Lorsque l'on ose irriter sa colère ,

Drame de Henri IV & Sully , par M. le Ch. du C ***. Un autre particulier a eu la même indiscretion , mais au moins n'a-t-il pas mis son nom au bas de son imprimé. Des Litterateurs peuvent-ils se permettre de pareilles infidélités !

Dans le vrai goût que le bonhomme Homère,
Faisant un somme, entre eux fait quelquefois
Se chamailler ses Dieux, & ses vingt Rois.

» Il te fied bien, maudit Clerc de Notaire, (*)

» Il te fied bien de m'oser outrager.

» D'un insolent, d'un sot, d'un téméraire

» Sur l'heure ici je devrais me venger ;

» Mais en mépris ma fureur dégénère :

» Pour me livrer au plus léger courroux ,

» Je me sens trop audeffus de ses coups.

» Voyons, qu'es-tu ? Pour avoir tant d'audace

» De m'attaquer, de m'insulter en face ?

» Un cheveu long, jadis saute-ruisseau ; (**)

» Comme un laquais vivant à la cuisine ,

» Contraint encor d'y faire bonne mine ;

» Mangeant du bœuf tout sec, buvant de l'eau.

» Voilà-t-il pas un fameux personnage ,

» Pour vouloir faire un si grand étalage !

» Si tu l'ignore, apprens de moi, mon cher,

» Que dans le fonds c'est tout un d'être Clerc

» De Procureur, d'Huissier, de Commissaire,

» Ou d'Avocat, de Greffier, de Notaire.

» De Clerc à Clerc il n'y a que la main. (***)

(*) L'expression est adoucie.

(**) Termes usités entre ces Messieurs.

(***) On a sacrifié ici la grande exactitude requise en Poésie, à l'usage ou l'on est de se servir de cette expression.

- » On fait fort bien qu'un Clerc de garde note
- » Fait le quelqu'un , que son allure est sotte ;
- » Qu'en général c'est un être hautain.
- » On fait aussi que tel effort qu'il fasse
- » Pour s'étourdir sur ce qu'il est au fond ,
- » Malgré son air important & profond ,
- » On met toujours ce seigneur à sa place :
- » On fait encor qu'on peut , comme il est bon ,
- » Sans rien risquer , avec lui prendre un ton ,

M O L E T , outré d'une telle riposte ;

L'œil de travers , & le sourcil froncé ,

Sur lui lançant un regard courroucé ,

Entre ses dents murmure , & puis l'acoste.

Sans témoigner la plus légère peur ,

G R A T T E P A P I E R le regarde , le fixe ,

Et de **M O L E T** prévenant la fureur ,

Par ces propos il entame la rixe.

- » Eh bien ! C'est moi , dit-il , regarde moi ;

- » Et tu verras que je suis un compère ,

- » Prêt à répondre à tout Clerc de Notaire ,

« Lorsque surtout ils sont faits comme toi.

- » Parle , aurais-tu , l'ami , la fantaisie

- » De mesurer ton bras avec le mien ?

- » Tant mieux , allons , sortons , je le veux bien ,

- » J'en brûle aussi d'une secrète envie.

M O L E T , piqué qu'un chétif Clerc d'Huissier

D'un ton si fier osât le défier ,

Se contenta pour l'instant de répondre

Par ce discours dont il crut le confondre.

» Il te va bien de t'attaquer à moi.

» Pour mesurer mes forces avec toi

» Suis-je donc fait ? Puis-je me compromettre

» A ce point là ? Quoi ! M O L E T irait mettre

» La main sur toi ! j'espère , dieu merci ,

» Ni m'oublier , ni m'avilir ainsi.

GRATTEPAPIER, écumant de colère ,

» Tu t'oublieras , malgré toi , lui dit-il ,

Et sur le champ , l'éclair est moins subtil ,

Il vous détache à mon Clerc de Notaire

Un coup de poing , suivi de sept ou huit ,

Longtemps avant que M O L E T interdît

Ait eu le temps d'appeller son courage ,

Même de voir d'où provient cet orage.

A la douleur sensible cependant ,

Mais furieux surtout d'un tel outrage ,

Quoique toujours il fut sage & prudent ,

L'ami M O L E T s'apprêtait dans sa rage

A riposter à ce Clerc impudent ,

Quand L O U I S O N , qui voit la suite horrible

Que peut avoir cette rixe terrible ,

Se met entre eux , les sépare , les prend ,

Les fait sortir , les gronde , & leur défend ,

S'ils n'aiment mieux encourir sa disgrâce ,

De plus avoir une pareille audace.

• T E L autrefois au bords du Simois ,

Ou bien sur ceux du Xante ou du Scamandre ,

Quand deux Héros , honneur de leurs pays ,
Étaient souvent tous prêts à se pourfendre ,
On vit du haut des célestes lambris
Mainte Déesse aux yeux bleux , aux yeux gris ,
Aux pieds d'argent , accourir & descendre
Pour séparer ces vaillans ennemis.
Tel tout de même , au temps de nos bons pères ,
Ces bons Gaulois que nous n'imitons guères ,
Dans un combat que deux Amans rivaux ,
Tous deux en force , en vaillantise égaux ,
Entreprenaient pour l'honneur de la Dame ,
Qui maitrisoit leur pensée & leur ame ,
Si , dans l'instant où le plus en courroux
Ils se portaient les plus terribles coups ,
Où la fureur ne laisse rien entendre ,
La Dame alors venait à leur défendre
De plus combattre ; à ses ordres soumis ,
Les combattans abaissaient leurs visières ,
Jettaient au loin lances & cimenterres ,
Et de rivaux devenaient bons amis.
Ou tel encor , sur les bords de la Loire ,
On vit Saint-George & Saint-Denis jadis ,
Sortis tous deux du benoît paradis ,
Et se battant , l'un en l'honneur & gloire
Des léopards , l'autre des fleurs de lys ,
Se détacher chacun de la victoire ,
Dès qu'il ouït l'Archange Gabriel
Leur intimer l'ordre de l'Éternel.

Il eut fallu que l'ardeur de sa flamme
Du bon M O L E T eut bien aveuglé l'ame ,
Pour ne pas voir à certaine façon ,
Dont envers eux en usa L O U I S O N ,
En terminant leur querelle amoureuse ,
Qu'elle panchait pour son GRATTEPAPIER ;
Qu'elle n'était aucunement honteuse
D'avoir fait choix d'un simple Clerc d'Huissier ,
Qu'elle en était même presque orgueilleuse.
Aisément donc , cher Lecteur , tu dois voir
D'où peut venir l'horrible désespoir
Qui de M O L E T excite la tristesse.
Il en avait certes plus d'un sujet.
La cruauté d'une ingrante maîtresse ,
Qui confondait son amoureux projet ;
Le ton hardi , l'audace téméraire
De son rival , du fier GRATTEPAPIER ;
La préférence injuste , autant que claire
De L O U I S O N pour ce vil Clerc d'Huissier.
Que de raisons pour armer sa colere !
En général rien n'est hautain , altier ,
Ni méprisant , comme un Clerc de Notaire ,
Serait-ce donc que se vérifierait
Le vieux dictum , tel maître , tel valet ?
Dans le chagrîn , dans la cruelle crise ,
Qui de M O L E T troublait les tristes jours ,
Il lui restait pour unique recours
De s'adresser au DIEU DE LA SOTTISE ,

Et de tâcher d'obtenir son secours.
Pour l'engager à le faire au plus vite,
Il composa , dans près de quinze jours ,
Le pathétique & séduisant discours ,
Dont la teneur est ci-après transcrite.

- » O Dieu puissant ! ô mon cher protecteur ! (*)
- » Qui de tes yeux de clarté lumineuse
- » Vois sûrement l'abîme de malheur ,
- » Où m'a plongé mon ardeur trop fougueuse ,
- » Si tu n'as pas pitié d'un malheureux ,
- » Si mal venu de l'objet de ses feux ,
- » Non , ce n'est pas de sa mort naturelle
- » Qu'il va mourir en ce jour douloureux ,
- » Mais c'est du poids de sa peine cruelle.
- » Pour me tirer d'un si grand embarras ,
- » Viens, Dieu puissant , viens donc vite à mon aide,
- » Et donne moi promptement un remède ,
- » Car moi , tout seul , je ne le pourrais pas.
- » Si cependant je suis dans l'infortune ,
- » Ça vient d'avoir suivi tes beaux avis ,
- » Mais , c'est égal , je n'ai pas de rancune ;
- » Oui , donne m'en d'autres mieux réfléchis ,
- » Et tu verras qu'ils seront bien suivis.
- » Car , c'est bien sur , prévenu que ma belle
- » Pour moi serait insensible & cruelle ,

[*] On doit sentir que le style de ce discours doit être analogue à l'esprit de celui qui est censé l'avoir composé.

- » Que son cœur pris pour son GRATTEPAPIER
- » Rejetterait ma tendresse fidelle ,
- » Je n'aurais pas été m'humilier ,
- » Me compromettre avec un Clerc d'Huissier.
- » Quoique je sois fortement épris d'elle ,
- » Je ne le suis pourtant encore pas
- » Au point de faire une sottise telle ,
- » Eut-elle encor mille fois plus d'appas.
- » J'en suis hélas . Tout frémissant de rage :
- » Je ne pourrai de longtemps l'oublier.
- » C'est pourtant toi qui me vaux cet outrage ,
- » Ce triste affront que je viens d'essuyer ?
- » Des coups de poing d'un Clerc d'Huissier à verge !
- » D'un insolent , d'un drôle , d'un piéplat ,
- » Vil par lui-même & vil par son état !
- » Qui dans l'instant peut être se goberge ,
- » Se rit de moi ! Non , je n'y puis songer ,
- » Sans que mon cœur brûle de se venger.
- » Donne moi donc le moyen au plus vite
- » De contenter le transport qui m'agite ,
- » Et dans l'instant je vais , foi de MOLET !
- » Mette en oubli le tort que tu m'as fait.
- » Si cependant ce discours t'importune ,
- » Si mes propos te semblent trop hardis ,
- » Souvien-t-en bien , ta bonté peu commune
- » M'a fait l'honneur de m'appeller son fils :
- » Un fils doit être à l'aise avec son père ;
- » C'est beaucoup mieux , une contrainte austère

» Ne sert jamais qu'à les gêner tous deux ,
» Pour moi , jamais je ne me gêne guère ;
» C'est mon système & je m'en trouve mieux.
Un tel discours était fort énergique :
Il eut fallu , tant il était flatteur ,
Et parsemé de fleurs de Rhétorique ,
Que de MOLET le divin protecteur
En ce moment eût eu bien de l'humour ,
Pour ne s'en pas laisser attendrir l'ame ,
Lui qui l'a tendre & qui de rien s'enflame.
Aussi le Dieu se fit-il un devoir
D'abandonner aussitôt son manoir.
Il accourrait en toute diligence ,
Pour lui prêter sa divine assistance ;
Quand tout-à-coup , arrêté dans son cours ,
Il retarda , malgré lui , son secours.
Il s'agissait d'une très-grande affaire ,
Qui regardait les trois quarts de la terre.
Et tel penchant , tel sentiment secret
Qu'eut eu pour lors le DIEU pour son MOLET ,
Il ne pouvait , en sage politique ,
Nuire à ce point à la chose publique.
Voilà quel est l'art du gouvernement.
Allez toujours , allez au plus pressant ,
Rois , par vous même , où bien par vos Ministres :
Bravez les cris , moquez vous des propos ,
Laissez parler les méchans & les fots ,
Et ne craignez que les conseils sinistres.

Car qui ne fait que les grands intérêts
Pour l'emporter sur les petits sont faits ?
Du haut d'un toit , où bien par une trape
Un malheureux tombe & se casse un bras :
Suivant le cas , l'élève d'Esculape ,
Coupe le bras sur le champ , au trépas ,
Grace à son art , le malheureux échappe :
S'il est manchot , du moins ne meurt-il pas.

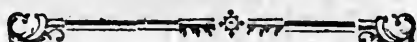
Fin du sixieme Chant.

CHANT SEPTIEME.

EMPLOI du DIEU DES SOTS dans le monde.

Épisode d'un petit Maître & d'une fille du monde.

Querelle à leur sujet entre la Raison & l'Extravagance encore indécise. Le DIEU DES SOTS donne des conseils à MOLET qui les refuse. Colère du DIEU, repentir apparent de MOLET.



EH ! quoi ! L'erreur , la folle extravagance
De l'Univers seront toujours le lot !
A Londres , à Rome , à Berlin , à Bifance ,
Mais , mais surtout au bon pays de France ,
Le sort de l'homme est-il donc d'être sot !
Ah ! Ne vas pas , outragé de ce mot ,
Mal à propos , Lecteur , me chanter game :
Pour te calmer , j'ai tout prêt ce qu'il faut.
Quand je dis l'homme , aussi j'entens la femme :
Ils n'ont , sur ce , rien à se reprocher.
Et contre moi dût elle se fâcher
Du genre humain cette moitié charmante ,
Dont la beauté , dont la grâce m'enchanté ,
Dont en tout temps je fus le serviteur ,
Qui quelquefois m'a fait croire au bonheur ,

Dont l'existence est sans doute à la terre
Cè que les fleurs font dans un beau parterre ,
Si quelque jour , tête à tête avec moi ,
Elle veut être un peu de bonne foi ,
J'entreprendrai , sans un effort bien rare ,
De lui prouver que , si l'homme est sujet
A tant d'erreurs qui le rendent bizarre ,
Fier , libertin , jaloux , brutal , avare ,
Presque toujours hélas ! la femme en est
Tout à la fois & la cause & l'objet.
Lorsque M O L E T adressa sa prière
Au DIEU DES SOTS , quoique ce Dieu fut prêt
A tout quitter , pour qu'il fut satisfait ,
Il n'était pas cependant à rien faire.
De tous les temps il eut beaucoup d'emploi.
Quand on régît presque toute la terre ,
On n'a jamais trop de momens à soi.
De ce grand Dieu l'Univers suit la loi.
C'est lui , jadis dont la haute prudence
Donna le plan de cette tour immense ,
Où désormais le tranquille mortel
Devait braver les vengeances du ciel.
C'est lui , jadis par un fils téméraire
Qui fit railler la nudité d'un père ;
Qui fit aussi railler par des pervers
Le beau travail de ce saint Patriarche ,
A qui si bien en prit de faire une Arche
Quand l'Éternel submergea l'Univers.

C'est lui qui fit courir toute une Armée
 Au beau milieu de la Mer d'Idumée ,
 Des deux côtés dont les flots retenus ,
 Pour les seuls Juifs se tenaient suspendus ,
 Sans deviner que ces flots tant honnêtes ,
 Favorisant des esclaves vôleurs ,
 Retomberaient avant peu sur les têtes
 Des innocens & non des malfaiteurs.
 C'est aussi lui , dont le puissant génie
 Échauffe , inspire , anime , vivifie ,
 Animera , vivifiera toujours ,
 Dans les Cités , ainsi que dans les Cours ,
 Ces insolens , ces ridicules êtres ,
 Qu'en ce pays on nomme petits maîtres :
 Qui trop jadis , mais trop peu de nos jours ,
 Accrédita les Moines & les Prêtres ;
 Donna naissance au peuple farfadet
 Qu'on nomme Abbés , espèce hétéroclite ,
 Genre bâtard , qui n'a d'autre mérite ,
 Que d'être vain , téméraire & coquet.
 C'est lui qui fait agir les gobe-mouches ,
 Et les Agnès & les saintes Nitouches ;
 Qui fait mouvoir , par cent ressorts nouveaux ,
 Et les pantins & les marionnettes ,
 Et qui fournit d'aliment aux cerveaux
 Des freluquets , des catins , des coquettes ;
 C'est lui qui fait les saints Auto-dafés ,
 C'est lui qui rend les Arrêts des cassés ,

Et souvent ceux des Tribunaux Augustes :
D'après cela , jugez comme ils sont justes ;
Mais c'est égal ; s'ils n'ont le sens commun
Pour l'un , ils l'ont pour l'autre , & c'est tout un.
C'est lui qui fait aveugler ces Ministres
Qui , pouvant rendre un peuple entier heureux ,
Et laisser d'eux un nom cher & fameux ,
Aiment bien mieux , dans leurs fureurs sinistres ,
Pires cent fois que le fer & le feu ,
N'écoutant rien que leur seule vengeance ,
Sans nul égard , sans pitié , sans prudence ,
Renverser tout , s'inquiétant fort peu
De ruiner des milliers de familles ,
De désoler pères , mères & filles ,
Et de réduire à la mendicité
D'honnêtes gens , sans l'avoir mérité.
Mais les méchants font toujours des bévues.
Et telles sont des dieux les sages vues ,
Ils laissent bien les plus grands scélérats
Accumuler un temps leurs attentats ;
Mais ce temps passe , & de leurs propres crimes
Ces malheureux font toujours les victimes.

O N doit juger , d'après ce court détail ,
Quel de ce Dieu doit être le travail.
Oui , oui , farcir tous les jours , sans relâche ,
Les cerveaux creux de tant d'être divers ,
Qui vont errant sur ce vaste Univers ,
N'est certes pas une petite tâche.

Comme le Dieu partait & quittait tout ,
Pour témoigner sa bienveillance active
Au plus chéri des sujets qu'il captive ;
Au haut des airs , on le cherchait partout.
On le cherchait pour juger une rixe
Qui dans Paris venait de s'exciter ;
Et qu'en deux mots , pour n'être pas prolix ,
AMI LECTEUR , je vais te raconter. —

Près d'un séjour , qu'en ce pays on nomme
Du joli nom de petite maison ,
L'Extravagance & la sage Raïson
Passaient ensemble. A l'instant un jeune homme ,
Grand , fait au tour , mais pâle & tout défait ,
Sort & s'élance en un cabriolet.
Tout de son ame annonçait le désordre ;
On le voyait se débattre , se tordre ,
Pire cent fois qu'un pauvre patient ,
Dans les accès du plus affreux tourment.
A sa douleur fréquente & convulsive ,
A son œil fixe , à son air renfrogné ,
Certainement le pauvre infortuné
Sortait d'avoir quelque forte lessive
Au vingt & un , où bien d'être dupé ,
Comme un nigaud , par quelque objet hupé ,
Tel que Paris maintenant en fourmille.
L'instant d'après , de ce même séjour
Sort en effet une élégante fille ,
Qu'à son maintien à son air , à son tour ,

Hardi , lascif & respirant l'amour ,
On aurait pu prendre pour Aphrodise ,
Sortant des bras d'Adonis , où d'Anchise.
Au fond d'un char du goût le plus exquis ,
Fait par Norès & doré par Louis , (*)
L'objet divin dans le duvet s'enterre.
Le cocher touche , & plus prompts que l'éclair ,
D'un pas bruyant les courriers fendent l'air ,
Et font voler des torrens de poussière.
Fut-il jamais un spectacle plus beau ,
Un plus flatteur & plus charmant cadeau
Pour l'insensée & frivole Déesse !
En même temps un plus triste tableau
Des passions , de l'humaine faiblesse
Pour la sévère & prudente Raison !
Dans sa douleur elle fut près , dit-on ,
De renoncer au flambeau salutaire
Dont autrefois les dieux lui firent don ,
Et de s'enfuir au centre de la terre.
Mais par bonheur ce qui l'en empêcha ,
Ce fut les ris que fit l'Extravagance ,
Quand elle vit la cruelle souffrance
Qu'à la Raison ce spectacle causa.
» Eh ! Quel est donc cet accès , ce délire ?
» Dit la raison ; eh ! quoi ! Vous osez rire !
» Et , quand tout doit exciter le mépris

(*) Le premier fameux Sellier ; l'autre fameux Peintre en Carrosses.

- » Qu'aux cœurs sensés ce couple vil inspire ,
- » Votre allégresse éclate par des ris ! —
- » Triste Raison , reprit l'extravagance ,
- » Rayez d'abord que j'aie un cœur sensé :
- » J'en ferais bien fâchée , en conscience :
- » Il fut du ciel bien mieux favorisé.
- » Mais vous devez en convenir vous même ;
- » Comment peut-on , sans un plaisir extrême ,
- » Voir deux objets si parfaits , si charmans ? —
- » Comment charmans ! Dites donc ridicules ,
- » Fous , révoltans : repartit la Raison :
- » Qui bravant tout , la honte , les scrupules ,
- » Avec leur air , leur prétendu bon ton ... —
- » Peut être aussi , repart l'Extravagance ,
- » Que vous blâmez leur noble accoutrement ?
- » Que ce chapeau fait en forme d'auvent ,
- » Bouton derrière & parsemé de ganse ,
- » Qui se rabat bien bas dessus le front
- » Ce gillet court , ces montres insolentes
- » Depuis un temps des deux côtés pendantes ,
- » Ce catogan , cette culotte à pont ,
- » Ce frac Anglais , cette mince badine ,
- » Par dessus tout cet air de rodomont ,
- » Qu'on a grand soin d'affecter sur sa mine ,
- » N'auront pas l'heur d'être approuvés de vous ?
- » Vous prétendrez que les hommes sont fous :
- » Vous blâmerez peut être aussi ces plumes ,
- » Dont , au sommet de leurs chefs éventés ,

- » A qui mieux mieux , nous voyons nos beautés ,
- » Avec tant d'art , entasser les volumes ? —
- » Ils font tous fous , vous avez dit le mot ,
- » Dit la Raïson , oui , certes , je les blâme :
- » C'est aujourd'hui de l'homme & de la femme
- » A qui des deux deviendra le plus sot.
- » Il est à tout de certaines limites
- » Par le bon sens , par le bon goût prescrites :
- » Au par-delà le beau n'existe point :
- » Comme le fruit , le vrai beau n'a qu'un point. (*)

A ce propos la querelle s'entame.

L'Extravagance insiste : la Raïson

Insiste aussi ; vous avez tort — moi , non ,

C'est vous — c'est vous. La balle se renvoie ;

L'humeur s'en mêle , augmente , se déploie :

Les coups peut-être alloient aussi marcher ;

Quand la Raïson , qui ne perd pas la tête ,

Dit , » un moment . . à quoi bon se fâcher ?

» Ce n'est jamais une action honnête :

» Faisons juger ce débat par quelqu'un.

» Pour Juge , moi , je prends le sens commun —

» Et moi , je prends , repart l'Extravagance ,

» Le DIEU DES SOTS ; je connais sa prudence ;

» Et nous verrons. — On se quitte à l'instant :

De son côté chacune se dispose

A rassembler , pour appuyer sa cause ,

Tous ses moyens ; chez son Juge on se rend.

(*) *Est modus in rebus*, - .. &c.

Le DIEU DES SOTS pour lors était absent.
 De son séjour sa Cliente s'informe ;
 Et dans l'instant , plus prompte que l'éclair ,
 Va le chercher dans le vague de l'air.
 A son maintien , à son air , à sa forme ,
 Le DIEU DES SOTS la reconnut de loin.
 Elle l'aborde , Explique le besoin
 Qu'elle a de lui : le Dieu part avec elle.
 Chemin faisant , lui répond de son zèle ,
 Et de sa cause exalte la bonté.
 Pendant cela , la sage Délite
 Au sens commun va porter son mémoire.
 Le sens commun , frappé de la clarté
 De ses moyens , lui promet la victoire ,
 Et sur le champ il dresse un compromis
 Qui , selon lui , va le couvrir de gloire.
 O Balayeurs du Temple de Thémis ,
 Qui vous mêlez d'expliquer son grimoire ,
 Et si souvent êtes si mal instruits ,
 Convenez-en , voila bien votre histoire !
 Combien j'ai vû , non sans peine & courroux ,
 Combien j'ai vû d'actes dressés par vous ,
 Quand de MOLET je suivais la carrière ,
 Etre à coup sur , pour vos pauvres Clients ,
 Tant ils étaient obscurs , vuides de sens ;
 De longs procès la triste pépinière !
 L'acte dressé , jour pris , & convoqué ,
 Au DIEU DES SOTS il est communiqué.
 Le Dieu le prend , ajuste ses besicles ,

Le lit de loin , comme les vieillards font ,
Fronce bientôt les fourcils & le front ,
Et sans pitié barre tous les articles .
Le sens commun & la fiere Raïson
Piqués , outrés d'une telle impudence ,
Entre leurs dents jurant tout bas , dit-on ,
Criaient tout haut qu'ils en auraient vengeance ;
Quand de sa part , la folle Extravagance ,
De tout son cœur riant d'un si bon tour ,
Applaudissait au Dieu de la sottise.
Voilà pourquoi , Lecteur , jusqu'à ce jour ,
Cette querelle est encore indéçise.
On la pourra juger dans quelque tems :
Mais jusqu'à ce , les hommes & les femmes ,
Grands & petits , seront en corps , en ames ,
Tout aussi fous en dehors , qu'en dedans.
Et comme en tout , la France a l'avantage ,
Ou tout du moins l'affecte ; son partage
L'emportera sur les autres pays.
Pareillement de l'empire des lys ,
D'une façon aussi juste qu'égale ,
Subdivisant le lot ; sa Capitale ,
Conformement aux loix de l'institut ,
A droit d'avoir un ample préciput.
O mes amis , prenons donc patience :
En attendant ce fameux jugement ;
Conduisons nous toujours avec décence ,
Rions du sot & fuyons le méchant. —

Près de M O L E T , cette affaire baclée ,
 Le D I E U D E S S O T S se rendit à l'instant.
 Déjà le drôle était impatient ;
 Il murmurait , & son ame troublée
 Allait peut être éclater en propos ;
 Lorsque , du sein d'un immense nuage ,
 Descend vers lui le puissant D I E U D E S S O T S ,
 Qui le Salue & lui tient ce langage.

- » Eh bien ! M O L E T , me voici devant toi :
- » Pardonne , ami , si je n'ai pu me rendre ,
- » Dès que tes cris sont venus jusqu'à moi :
- » Je suis confus de t'avoir fait attendre ;
- „ Pour toi, moncher, je n'en suis pas moins tendre ;
- „ Mais ce n'est pas ma faute , sur ma foi !
- „ Que me veux-tu ? parle en toute assurance ;
- „ Tu peux en moi mettre ton espérance :
- „ Que je serais satisfait & joyeux ,
- „ Si je pouvais rendre ton sort heureux ! —
- „ C'est de vous plus que de personne au monde ,
- „ Reprend M O L E T , que dans ce jour dépend
- „ Tout le bonheur où mon ame se fonde.
- „ Je suis en proie au feu le plus ardent.
- „ Vous connaissez la beauté trop farouche
- „ Qui met sa joie à combler mon tourment ;
- „ Nul sentiment , nul égard ne la touche.
- „ C'est cent fois pis qu'avant d'avoir parlé.
- „ Oh ! oui , je sens qu'il faudra que j'en meure.
- „ Il est bien vrai qu'alors , comme à cette heure ,

- „ Le feu cruel dont je me sens brûlé
„ N'avait pas sçu mieux attendrir son ame ;
„ Mais , sans rien dire , elle voyait ma flamme ;
„ Si je pleurais , rien ne m'en empêchait ;
„ Elle souffrait ma présence & mes larmes ,
„ Et tout du moins étais-je satisfait
„ Du doux plaisir de contempler ses charmes.
„ Mais à présent mes soupirs & mes pleurs
„ Ne font qu'aigrir , qu'accroître ses rigueurs ,
„ Plus que jamais elle est fière & cruelle ;
„ Surtout depuis qu'au vil GRATTEPAPIER
„ Son cœur ingrat s'est donné tout entier :
„ Mon seul aspect est un tourment pour elle.
„ Je le vois trop à cet air sec & froid
„ Qui la saisit , fitôt qu'elle me voit.
„ Ainsi bientôt , si vous n'y mettez ordre ,
„ De mes projets il me faudra démordre.
„ Ah ! Ce serait pour moi bien malheureux ,
„ Car , en honneur , je suis bien amoureux. —
„ N'est-ce que ça , mon fils , qui te chagrine ?
Dit aussitôt la personne divine ;
„ Vas , pour bien peu ton esprit est en l'air.
„ Quoi ! Juste ciel ! il sera dit qu'un Clerc ,
„ Mortel heureux , dont le nom seul impose ,
„ Aura perdu , pour une telle cause ,
„ L'intelligence & le jeu des ressorts
„ Qui d'ordinaire anime tout le corps !
„ Quoi ! grand nigaud ! quoi ! Parce qu'une belle ,

„ Aux premiers soins que lui rend ton ardeur ,
 „ Te parait fière & de mauvaise humeur ,
 „ Faut-il ainsi laisser cette rebelle ?
 „ Faut-il ainsi tout à coup perdre cœur ?
 „ C'est son métier de jouer la cruelle.
 „ Si tout d'un coup , si du premier abord ,
 „ Une beauté , tant fut elle charmante ,
 „ S'abandonnait au pétulant transport
 „ D'un étourdi , d'un fou qui se présente ;
 „ Bientot l'ennui , l'humeur & le dégoût ,
 „ Presque toujours suivant la jouissance ,
 „ Surpasseraient l'ardeur , la violence
 „ Dont un amant , de vingt-deux ans surtout ,
 „ Doit tout l'effet au feu d'un sang qui bout.
 „ Sans ce ressort d'une adroite prudence ,
 „ Que deviendraient la douce complaisance ,
 „ Les petits soins , la prévoyance à tout ,
 „ L'empressement à procurer d'avance
 „ Tout ce qui flatte & le cœur & le goût ?
 „ Que deviendraient ces efforts , cette instance ?
 „ Ces feux pressans , ces brûlantes ardeurs ,
 „ Et ces soupirs , & ces touchantes pleurs ,
 „ Et ces sermens d'éternelle constance ,
 „ A quoi sans peine un amant se résout ,
 „ Quand d'une belle il veut venir à bout ?
 „ Oh ! que nenni ! Fille n'est pas si bête ,
 „ Et ne perd pas si promptement la tête :
 „ Elle entend mieux ses propres intérêts.

- „ Prend elle mal l'aveu de votre flâme ?
„ Ce n'est qu'un jeu pour mieux percer votre ame ,
„ Pour enfoncer plus sûrement ses traits.
„ Vas mon ami , vas , connais mieux la femme ;
„ Apprens de moi ses sentimens secrets.
„ Au fonds du cœur plus que l'homme elle brûle ,
„ Mais , mieux que lui , la masque dissimule.
„ Elle a raison auresste ; homme trompeur !
„ Sexe méchant , fier , injuste , imposteur !
„ Qui sur celui que ton orgueil déprime
„ Usurpe à tort un droit illégitime ,
„ Fais en l'aveu : souvent dans le moment
„ Que , pour tâcher d'insinuer ta flâme ,
„ Rien ne te coûte en promesse , en serment ,
„ Et de l'honneur que ta bouche reclame ,
„ Et des sermens faits avec tant de feu ,
„ Mais dans le fait qui te coutent si peu ,
„ La contre-lettre est au fonds de ton ame.
„ Dans quelle erreur ne tomberait donc pas
„ Fille assez fotte , assez extravagante ,
„ De prime abord pour livrer ses appas
„ Au premier fou qui , la trouvant charmante ,
„ Voudrait qu'au gré de sa flâme brûlante ,
„ Elle volât aussitôt dans ses bras ?
„ Non , aujourd'hui surtout , en pareil cas ,
„ Fille ne peut être trop méfiante.
„ Ainsi , mon cher , ne te rebute point :
„ Sois assidu , constant , voilà le point ,

„ Le vrai chemin par où seul on arrive
 „ A ce grand but , dont le cœur d'un amant
 „ Se fait toujours si belle perspective.
 „ Il faut encor faire une tentative
 „ Contre le cœur fier & récalcitrant
 „ De la beauté dont l'attrait te captive ,
 „ Ah ! Si toujours elle est fière & rétive ,
 „ Et ne veut pas se rendre absolument ,
 „ Nous chercherons un autre expédient —
 „ D'un Dieu , sensible à ma peine mortelle ,
 „ Je reconnais la bonté paternelle ,
 Reprend MOLET , d'un ton triste & dolent ;
 „ Oui , ce discours me fait trop bien comprendre
 „ Qu'il est touché de mon affreux tourment ,
 „ Et que son cœur pour moi fut toujours tendre.
 „ Mais c'est envain . il n'est plus de raison ,
 „ Tant ferait-elle & claire & décisive ,
 „ Pour que je risque aucune tentative
 „ Contre ton cœur , ingrate LOUISON !
 „ Tes fiers dédains sont gravés dans mon ame ;
 „ Tu pris trop mal l'aveu de mon amour :
 „ Jamais , jamais je n'oublierai le jour ,
 „ Où je t'appris le secret de ma flame.
 „ Non , en honneur ! la première leçon ,
 „ Pour l'oublier de sitôt , fut trop bonne ,
 „ Et je vois trop le perfide hameçon ,
 „ Sous le flatteur appât que l'on me donne.
 „ Ce n'est pas là le vrai , le sur moyen

- „ De réussir ; je n'en obtiendrais rien :
 „ Non, Dieu puissant , non , il m'en faut un autre ;
 „ Si c'est là tout ce que j'aurai du vôtre ,
 „ Oh ! par ma foi ! Je suis bien avancé ;
 „ De LOUISON vous me parlez sans cesse ;
 „ A cet objet je suis intéressé ;
 „ Mais ce n'est pas le seul qui m'intéresse :
 „ GRATTEPAPIER me tient bien plus au cœur.
 „ Pour LOUISON ce vil Clerc a des charmes ;
 „ Pour elle il montre une brûlante ardeur :
 „ Voilà l'objet de mes vives allarmes ;
 „ Voilà l'objet sur qui , Dieu bienfaisant !
 „ Pour dissiper mon trouble , mon tourment ,
 „ Pour rendre enfin le calme à ma tendresse ,
 „ Il faut sur l'heure exercer votre adresse.

On doit juger quel fut à ces propos

L'étonnement du pauvre DIEU DES SOTS.

Pour éclater il sent aussi la rage

Faire en son cœur les plus pressans efforts ;

Mais cependant il l'arrête au passage ,

Et , modérant ses terribles transports ,

Il prend sur lui de répondre en ces termes.

Simples , posés , mais fiers , autant que fermes.

„ Dans les conseils d'un Dieu son protecteur

„ Puisqu'un ingrat n'a plus de confiance ,

„ Je devrais bien punir son insolence ,

„ Et , n'écoutant que ma juste fureur ,

„ L'abandonner à sa propre imprudence ,

Même

„ Même hâter l'instant de son malheur :
 „ Mais je suis bon ; je le suis trop , n'importe ;
 „ Malgré tes torts , malgré ton crime affreux ,
 „ Je sens pour toi que mon amour l'emporte ,
 „ Et qu'il te faut , malgré toi , rendre heureux.
 „ Je veux un peu ruminer en moi-même ;
 „ Et sûrement l'enfer s'en mêlera ,
 „ Si je ne trouve un moyen qui pourra
 „ Te faire un jour goûter le bien suprême.
 „ Mais songes-y , c'est à condition
 „ Que désormais , sans nulle irrévérence ,
 „ Pour mes conseils rempli de déférence ,
 „ Tu me sauras prêter attention.

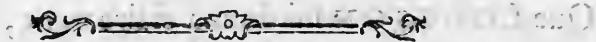
Le bon M O L E T , pénétré de son crime ,
 Sentant fort bien que de son protecteur
 La réprimande est juste & légitime ,
 Qu'il a vraiment mérité sa rigueur ,
 A deux genoux se prosterne par terre
 Aux piés d'un Dieu si sensible , si bon ,
 Et les lui baise ainsi que Grisbourdon ,
 En écumant l'inférieure chaudière ,
 Baise la patte & l'ergot du démon :
 Puis humblement lui demande pardon
 D'avoir osé tellement lui déplaire ;
 Puis lui promet que , vivrait-il mille ans ,
 Il ne fera jamais si téméraire
 Que d'encourir encore sa colère ;
 Puis là-dessus fait mille beaux sermens ,

Qui , comme ceux qu'on voit si souvent faire ,
Furent bientôt emportés par les vents.
Tel , quand des flots la rage impétueuse ,
Qu'irrite Eole & sa troupe orageuse ,
Du fond des mers , à la voûte des cieux ,
Lance un navire , au milieu de cent roches ,
D'un noir trépas redoutant les approches ,
Le Matelot au ciel fait mille vœux ,
Tremble , s'amande , & proteste de vivre
A l'avenir , sans faire de sermens ,
Sans maugréer , sans être jamais yvre.
Son repentir paraît des plus touchans ;
A chaque éclair , à chaque coup de foudre ,
Il craint si fort d'être réduit en poudre ,
Ou d'abîmer au fond de l'océan ,
Que vers son cœur tout son sang se retire :
L'orage cesse ; il oublie à l'instant
Ce que la peur vient de lui faire dire ;
Et recommence encore cent fois pire.

Fin du septieme Chant.

CHANT HUITIEME.

GRATTEPAPIER furieux contre *MOLET*, invoque la *JALOUSIE*. Épisode d'un vieux Portugais qui avait épousé sa jeune nièce. La *JALOUSIE* vient trouver *GRATTEPAPIER*. LE *DIEU DES SOTS* vient faire part à *MOLET* de l'expédient qu'il a trouvé, pour le faire réussir auprès de *LOUISON*. *MOLET* l'interrompt. Fureur du *DIEU*, qui quitte *MOLET*.



L'HIPOCRISIE est un monstre malin
De nous tromper qui sans cesse s'occupe.
Heureux celui qui n'en est pas la dupe !
Mais quand j'y pense , il faut qu'il soit bien fin ;
Puisque , malgré sa prévoyance extrême ,
Un Dieu puissant y fut trompé lui-même.
Le *DIEU DES SOTS* , dont le cœur est si bon ,
Voyant *MOLET* lui demander pardon ,
Et quelques pleurs humecter sa paupière ,
Croit bonnement son repentir sincère ;
Croit que son cœur est vraiment pénétré :
Le sien trop doux cesse d'être ulcéré ;
Il tient la bride à sa juste colere ,

Et sur le champ se met à ruminer
Au moyen prompt de pouvoir terminer
Le long tourment de l'ami qu'il protège.
Du repentir tel est le privilège ;
Il gagne tout sur les sensibles cœurs ;
Il les séduit , les captive , les charme ;
A son aspect le courroux se désarme ,
Les méchans seuls résistent à des pleurs.

Quand L O U I S O N appaisa la querelle
Des deux Amans qui soupirent pour elle ,
Elle n'a point apaisé dans leur cœur
Les sentimens de haine & de fureur.
GRATTEPAPIER , malgré la préférence
Que L O U I S O N lui donna clairement ,
En séparant & l'un & l'autre Amant ,
N'en a pas moins d'ardeur pour la vengeance.
A son secours il invoque à grands cris
Le monstre affreux qui tourmente les ames ,
Trouble les cœurs & confond les esprits.
La JALOUSIE a des ailes de flâmes.
Elle ferait au bout de l'Univers ,
Au fonds des mers , au centre de la terre ,
Son vol léger , plus prompt que les éclairs ,
En un clin d'œil à vos yeux la transfère.
Elle a besoin de ces ailes de feux.
Aucun des Dieux de la terre & de l'onde ,
Aucun de ceux qui vivent dans les cieux
N'eurent jamais tant d'autels en ce monde.

Les descendans du bon homme Japhet ,
Deça delà répandus sur ce globe ,
Les uns tout nuds , d'autres portant bonnet ,
Chapeau , turban , habit court , longue robe ,
Adorent tous un être différent ;
Chacun d'eux croit le sien le plus puissant ,
Et comme tel lui dit ses patenotres ,
En se mocquant , en méprisant les autres ,
En se battant souvent en enragés ,
Pour le soutien de leurs vains préjugés.
Mais pour ce monstre horrible, immense , informe , (*)
Qui nuit & jour les traite en ennemi ,
Que pour leurs maux les enfers ont vomi ,
Tous les mortels ont un culte uniforme.
Depuis le point où naît le dieu du jour ,
Jusqu'à celui qui termine son tour ,
D'un pôle à l'autre , Anglais , Chinois , Sauvages ,
Tous les mortels lui rendent leurs hommages.
Aux cris perçans du fier GRATTEPAPIER
La JALOUSIE accourt à tire d'aile.
Dans ce moment elle était la cruelle
En Portugal , auprès d'un vieux Greffier ,
Qui , dans l'accès d'un reste de jeunesse ,
A soixante ans , venait de s'aviser

(*) Imitation du *Monstrum horrendum , informe , ingens*
de Virgile.

D'être amoureux de sa petite nièce ,
Et qui , l'ayant contrainte à l'épouser ,
Voulait encor , l'inhumain ! La forcer
A ressentir pour lui de la tendresse.

La pauvre enfant , en butte à son courroux ,
Pour n'avoir pu vaincre sa répugnance ,
Passait ses jours , comme bien on le pense :
Car le méchant , dans son transport jaloux ,
Craignant la juste & digne récompense
Que méritait sa sottise extravagance ,
Tiran cruel , bourreau , plutôt qu'époux ,
Chez lui partout , posait mainte ferrure ,
Maint cadenas d'une étrange structure ,
Storres , volets , barreaux , grilles , verroux ;
C'était partout double , triple ferrure ,
C'était bien pis . . . l'aisirs , désolés-vous ;
Ris , jeux , amours , d'horreur frémissez tous ;
C'était . . . c'était le comble de l'injure ,
Choses hélas ! Dont frémit la nature ;
Crainte des vols des amoureux filoux ;
Ce vieux méchant , cette ame noire & dure ,
De son logis , de sa prison obscure
Bouchait , grillait , condamnait tous les trous.

GRATTEPAPIER , voyant la JALOUSIE ,
D'un doux transport sent son ame saisie :
Aux yeux cruels de ce monstre d'horreur
A l'instant même il découvre son cœur ;
De son rival il lui conte l'outrage :

De son côté, suivant qu'il est d'usage ,
Met le bon droit , de l'autre tout le tort ;
Qu'heureusement M O L E T fut le moins fort ;
Que L O U I S O N fut forcée elle même
De s'opposer à leur fureur extrême ;
Qu'il se flattait qu'elle penchait pour lui ;
Que son amour avait l'heur de lui plaire ;
Que de M O L E T tout devait au contraire
Comblér la peine & redoubler l'ennui.

- » Mais c'est trop peu , si je n'ai pas vengeance ,
 - » Ajouta-t-il , de ce Clerc insolent ;
 - » De ses mépris , de son impertinence
 - » Si je n'ai pas raison très-promptement ,
 - » Mon cœur outré ne fera pas content.
 - » Exauce-moi , Déesse bienfaisante !
 - » J'attens de toi cette faveur charmante.
- La JALOUSIE , au comble de ses vœux ,
Quand elle trouve à faire un malheureux ;
- » GRATTEPAPIER , mon cher , lui répond-elle ,
 - » Tu fais pour toi jusques où va mon zèle :
 - » N'en doute pas , à compter de ce jour ,
 - » Je suis à toi , je protège ta flâme ;
 - » Je servirai tout à la fois l'amour
 - » Et la fureur qui régneront dans ton ame.
 - » Je vais t'apprendre un important secret.
 - » Le DIEU DES SOTS favorise M O L E T.
 - » C'est un grand Dieu , son pouvoir est immense ;
 - » Sa bienfaisance égale sa puissance ;

„ Elle s'étend , par cent moyens divers ,
„ Sur les trois quarts de ce vaste Univers.
„ Bonzes , Dervis , sujets , esclaves , Princes ,
„ Princes surtout n'ont les parts la plus minces.
„ Depuis longtemps , comme un rare sujet ,
„ Le DIEU DES SOTS fait distinguer M O L E T
„ Il a pour lui l'amitié la plus tendre.
„ Instruit du feu qu'il sent pour L O U I S O N ,
„ Qui , malgré lui , subjugué sa raison ,
„ Pour le servir il veut tout entreprendre.
„ D'un œil jaloux je vois cette amitié ;
„ L'attachement du Dieu me fait pitié.
„ Je ferai tant qu'en une haine affreuse
„ Je changerai cette ardeur généreuse :
„ Je soufflerai dans son cœur le poison ,
„ Qui fait bientôt changer l'amour en rage ,
„ Qui fait tout voir comme un horrible outrage :
„ Oui , je saurai l'y verser à foison ;
„ Je ferai tant qu'avant que la nuit sombre
„ Six fois sur terre ait répandu son ombre ,
„ Le DIEU DES SOTS , dans son courroux fatal ,
„ Haira plus ton indigne rival ,
„ Qu'il n'eût jamais pour lui de bienveillance.
„ Compte sur moi , compte que ta souffrance
„ Est par mes soins sur le point de finir :
„ Ton cœur sensible a besoin de vengeance ,
„ Et la vengeance est mon plus grand plaisir.
„ Quand je verrai le moment favorable

„ De te servir au gré de mon desir ,
 „ Sois bien certain que ma haine implacable
 „ Se hâtera , mon cher , de le saisir ;
 „ Et ce moment de douce jouissance
 „ Est , sois en sûr , près de son existence.
 La JALOUSIE à ces mots disparaît ,
 Et vers l'Espagne aussitôt s'achemine.
 GRATTEPAPIER joyeux & satisfait ,
 Tombe à genoux , vers son ombre s'incline ,
 La remercie & de tant de bienfaits
 Attend en paix les précieux effets.

Le DIEU DES SOTS , fidele à sa parole ,
 [Sur cet article un Dieu n'est pas frivole ,
 Comme le sont presque tous les mortels ,
 Si faux , si vains , & si superficiels ,]
 Revint trouver au bout de la semaine
 Son protégé , fortement convaincu
 Que ce qu'il a ruminé , résolu
 Est ce qu'il faut pour terminer sa peine.
 De son côté , MOLET , impatient
 De voir le Dieu descendre sur la terre ,
 Matin & soir bien attentivement ,
 Lorgnait en l'air , l'œil fixé contre un verre.
 Mais à la fin pourtant il l'aperçut
 Dans un nuage , au haut de l'atmosphère ;
 De son côté le Dieu le reconnut ;
 Sa course en fut plus prompte & plus légère :
 En un clin d'œil il fut près de MOLET.

De ce bonheur interdit , stupéfait ,
A ses genoux M O L E T se précipite ;
Et le remords le rend triste & muet.

Le Dieu touché l'aborde tout de suite ,
Lui tend la main , le relève & bien plus
Le baise au front , faveur non équivoque
Que le passé s'oublie & se révoque.

M O L E T en est sincèrement confus.

Le DIEU DES SOTS , quoique bon par coutume ,
Lui fit pourtant , mais sans nulle amertume ,
Quelque reproche , (il le méritait bien ,)
Sur sa conduite au dernier entretien.

Ensuite , après un moment de silence ,
Sur lui fixant un œil de complaisance ,
Il prononça ce discours merveilleux ;
Qui , soi-disant , d'un malheureux qu'il aime
Doit terminer le désespoir extrême.

- » Il est enfin venu ce jour heureux ;
- » Où , mon cher fils , il faut que je t'apprenne
- » Le seul moyen dont tu dois te servir ,
- » Pour triompher de la belle inhumaine
- » Qui met sa joie à te rendre martyr.
- » Puisque respects , soins , plaintes , soupirs , larmes ,
- » Contre son cœur sont d'impuissantes armes ,
- » Puisqu'au contraire , au lieu de l'attendrir ,
- » C'est un moyen de l'aigrir d'avantage ,
- » Puisqu'elle en est plus fière & plus sauvage ,
- » Pour s'emparer de ce cœur si hautain

- » Puisqu'il n'est plus ni d'appas , ni d'amorce ,
- » C'est dans la ruse unie avec la force
- » Qu'il faut chercher un plus heureux destin.
- » Écoute : avant que la triste froidure
- » Ait tout à fait désolé la nature ,
- » Je fais qu'avec sa femme & ses enfans
- » Ton garde-note ira pour quelque temps
- » Chez un ami goûter à la campagne
- » Les agrémens de l'arrière saison.
- » Pour les servir , le pesant Bourguignon ,
- » Le seul laquais qu'ils ont , les accompagne.
- » Pendant ce temps , toute seule à Paris
- » LOUISON reste & garde le logis.
- » En son absence , il faut qu'elle remplisse
- » De Bourguignon le journalier service.
- » De ce service un des emplois divers ,
- » Est de monter faire les lits des Clercs.
- » C'est en soi-même un assez sot ouvrage ;
- » Mais qui surtout n'est pas des plus décens
- » Pour une fille honnête , jeune & sage.
- » Ah! Quel aspect pour des yeux innocens !
- » Et quel emploi pour des mains qui sont pures!
- » C'est un contraste horrible , révoltant ,
- » De voir des lys au milieu des ordures.
- » Mais ce sont là de tes jeux trop souvent ,
- » Cruel destin ! Au reste comment faire !
- » Puisque telle est l'injustice du sort ,
- » Et puisqu'enfin d'être une Cuisinière

- „ De LOUISON est le triste ressort.
„ Aveuglement la fortune dispense
„ Le bien , le mal sur ce triste Univers.
„ Honneur , vertu , graces , beauté , décence
„ Naissent aux champs , de haillons sont couverts ,
„ N'ont pas souvent la moindre subsistance ,
„ Tandis qu'au sein des Villes & des Cours ,
„ Monstres dorés nagent dans l'abondance ,
„ Des malheureux dévorent la substance ,
„ Et pour leurs maux s'engendrent tous les jours.
„ Le fier destin de tout rit & se brave ;
„ Sa volonté , son caprice est sa loi :
„ Tel est sujet , qui devrait être Roi ;
„ Et tel est Roi , qui devrait être esclave.
„ Or à présent , mon cher , écoute bien ,
„ Et ne perds pas un mot de l'entretien.
„ C'est dans un mois jour de fête fermante ,
„ Pour tes pareils journée intéressante ;
„ Où le plaisir , dégagé de tout frein ,
„ Est le vrai Saint que la gent Cléricale
„ Chomme toujours d'une ardeur sans égale.
„ De ce saint jour pour profiter en plein ,
„ Non en faisant un pieux exercice ,
„ Non en allant à l'Église , à l'Office ,
„ Mais en allant , qui sait !! .. Dans quel séjour ! ..
„ Tes compagnons sortent dès qu'il fait jour.
„ Ton garde-note & toute sa famille
„ Seront partis avec leur Bouguignon ;

„ Ainsi toi seul , & notre jeune fille
„ Vous resterez tous deux à la maison.
„ Conçois tu bien pour toi quelle journée
„ D'être ainsi seul avec ta dulcinée ?
„ De son côté , Mons Guillaume l'Huissier
„ Pour quelques jours doit aller en campagne
„ Porter les fruits de son noble métier.
„ GRATTEPAPIER , ton rival l'accompagne.
„ Comme tu vois , tout dans ce temps heureux
„ Semble s'unir en faveur de tes feux ,
„ Seul au logis , sans maître , ni maîtresse ,
„ Débarassé d'un rival dangereux ,
„ Et pouvant voir à toute heure , en tous lieux ,
„ Le cher objet de toute ta tendresse :
„ Ce cher objet , obligé , malgré lui ,
„ De s'acquitter du service d'autrui.
„ Que de bonheur ! de sujets d'allégresse !
„ Tu pourras donc guetter l'heureux instant
„ Où LOUISON , dans ta chambre montant ,
Le Dieu ne put en dire davantage ;
Il parlait d'or. Ce fut vraiment dommage
De l'interrompre en un si beau chemin ;
Mais tel était le décret du destin ,
Qui veut donner un exemple funeste
De châtimement , de vengeance céleste ;
Et par M O L E T apprendre à tout mortel
A ne jamais jouer avec le ciel.
A chaque son des paroles divines ,

M O L E T était comme sur des épines.
Il veut parler , mais il a souvenir
Qu'il a reçu l'ordre exprès de se taire ;
Qu'il s'est soumis par serment à le faire ;
Mais à la fin il n'y peut plus tenir ;
Las de pincer ses lèvres , de les mordre ,
Et se mocquant du serment & de l'ordre ;
» Je vous entends , ô mon Dieu tutélaire !
» Je vous entends , dit-il avec transport ,
» Quel trait de feu ! Quel rayon de lumière
» Vient de mon ame agiter le ressort !
» Ah ! C'en est fait , allez laissez-moi faire ;
» Je ne suis plus inquiet de mon sort ;
» Et vous verrez qu'on pouvait par la fuite
» M'abandonner à ma propre conduite.
Tel autrefois , dans les bosquets d'Eden ,
Le bon Adam , de qui le genre humain
Est dans le cas pour les maux qu'il endure ,
De tant blâmer la friande aventure ,
Quoique séduit par les charmes puissans
De la beauté qui captivait ses sens ,
Eut résisté , sans la défense expresse
Qu'il plut à Dieu de faire à sa faiblesse.
Est-on gêné ? L'on cherche à s'affranchir ;
On n'aime point à mettre bas les armes :
La résistance irrite le desir ,
Et la défense est la source des charmes.
Oui , c'est le sort des tristes fils d'Adam ,
De refuser , alors qu'on leur demande ,

De résister , alors qu'on leur commande ,
 De vouloir faire , alors qu'on leur defend.
 Ils tiennent tous du pauvre premier homme
 Qui , n'étant pas sans doute né gourmand ,
 N'eût pas voulu perdre , pour une pomme ,
 Ni sa moitié , ni lui , ni ses enfans ,
 Ni leurs enfans , jusqu'à la fin des temps ,
 Si son desir , piqué par la défense ,
 N'eut du devoir fait pencher la balance.

Le DIEU DES SOTS , outré contre MOLET
 D'avoir osé lui couper la parole ,
 Lui fit des yeux , où la rage brillait ,
 Et dit d'un ton , où le mépris parlait ,
 „ Oses-tu bien , tête légère & folle !
 „ Manquer ainsi d'égards , d'honnêteté ?
 „ Ignorest-tu , ce que pas un n'ignore ,
 „ Le premier point de la civilité ?
 „ Comment , grand sot ! Tu ne fais pas encore
 „ Qu'on n'interrompt jamais qui que ce soit ,
 „ Surtout encor quelqu'un à qui l'on doit ;
 „ Qui par son rang , sa qualité , son âge ,
 „ A dessus vous cent sortes d'avantage ?
 „ Si tu l'ignore , apprens le , mon ami ,
 „ Et dans ta tête imprime bien ceci ;
 „ C'est désormais de faire bien en sorte
 „ De n'avoir plus aucun besoin de moi ,
 „ Car , je te jure , ou le diable m'emporte !
 „ De n'être plus d'aucun secours pour toi.
 „ Puisque tu veux te conduire toi-même ,

„ J'en ai le cœur plein d'une joye extrême ;
„ C'est fort bien fait ; tu t'es mis dans le lacs ;
„ Retire-t-en , comme tu le pourras.
„ A dire vrai , mon cœur goûte d'avance
„ Certain plaisir mêlé d'impatience
„ De voir un peu , comme tu t'y prendras ...
„ Mais ce sera sûrement à miracle ;
„ Tu sauras vaincre & forcer tout obstacle :
„ Pour réussir il ne te manque rien ;
„ Fineffe , esprit , bon sens , retour , prudence ,
„ Chez toi toujours furent en abondance ;
„ Toujours en tout , tu t'es conduit si bien ,
„ Que ce serait t'insulter que de croire
„ Qu'un seul instant tu ternisses ta gloire.

Le DIEU DES SOTS , ayant ainsi parlé ,
Au même instant disparut comme une ombre ;
Laisant M O L E T interdit & troublé ,
Et retourna dans sa caverne sombre.
Mais l'amour propre inné dans tous les cœurs ,
Et dont M O L E T avait très ample dose ,
Le consola promptement , & fut cause
Que ce discours , quoique des moins flatteurs ,
Et ce départ si subit & si leste
Ne lui parut cacher rien de funeste.
O vanité ! Que tu causes d'erreurs !

Fin du huitieme Chant.

CHANT NEUVIEME.

CHANT NEUVIEME.

*SORTIE sur les prétendus Philosophes. Fureur
extrême du DIEU DES SOTS contre MOLET.
Il résout de s'en venger. La JALOUSIE l'anime
contre lui. Le DIEU écoute ses conseils.*



CHEZ LES MORTELS ce qui passe pour crime ,
Chose incroyable ! Est vertu chez les Dieux.
De la vengeance injuste , ou légitime
Quand on nous fait un reproche odieux ,
Les Dieux , ces Dieux , justes par excellence ,
Ces Êtres bons & parfaits par essence ,
Sources du bien , principes des vertus ,
Le croira-t-on ? Font de cette vengeance
Le principal de tous leurs attributs.
C'est à moi seul , moi seul Dieu véritable ,
S'écrie , avec une voix redoutable ,
Ce Dieu des Juifs qu'adore le Chrétien ,
C'est à moi seul que ce droit appartient.
Ne cherchons point à pénétrer l'abîme
De ce mystère inconcevable , obscur ;
Fermions les yeux , amis , c'est le plus sur :

Trop de clarté souvent conduit au crime :

Souvent aussi l'on en devient victime.

Mieux vaut cent fois être un pauvre ignorant ,

Très-humblement assis au dernier rang ,

Mais dans ses mœurs intégrè , irréprochable ,

Dans sa croyance aveugle , au moins discret ;

Si l'on en parle , en parlant en secret ;

Si l'on en doute , en gardant le tacet ,

Ne faisant point le brave , le capable ,

Craignant les Dieux , obéissant aux Rois ,

Justes , ou non , se soumettant aux loix ,

Qu'être un savant orgueilleux , intraitable ,

Blasphémant Dieu , raillant la foi , la croix ,

Et méprisant leur dogme respectable.

Et certe , amis , si le grand A R O U E T ,

Si ce mortel incomparable , unique ,

Dont le génie enchante , stupéfait ,

Dont le nom seul fait le panégyrique ,

Malgré l'effort de la gent satyrique ,

Eût été moins éclairé , moins instruit ,

Moins pénétrant du côté de l'esprit ,

Il eût été bien meilleur Catholique :

Et s'il n'eût pas hasardé sur ce point ,

Choses , qu'il eût aussi bien fait de taire ,

Depuis trente ans , il n'habiterait point

Comme contraint , une terre étrangère ;

Et jouirait , au milieu de Paris ,

Parmi les siens , de la brillante gloire

CHANT NEUVIEME, 131

Due à bon droit à maint de ses écrits ,
 Si bien venus des filles de mémoire.
 Et tous ces beaux Philosophes du jour ,
 Qui vont fefant fophisme fur fophisme ,
 Qui , fans rougir , affichent le Déisme ,
 Qui , pour eux seuls pleins d'estime & d'amour ,
 Voulant furtout avoir le despotisme ,
 Condânnent tout , jugent tout , fans retour ;
 Qui , se parant du beau titre de fages ,
 Bravant les loix , les mœurs & les ufages ,
 Ne voyant rien que dans leur alentour ,
 Traitent de fots , fans refpecter personne ,
 Parens , amis , ceux qui leur font la cour ,
 La Faculté , le Barreau , la Sorbonne ,
 Cafque , Mortier , Mître , & même Couronne ,
 Difent tout haut que la Religion ,
 Le Paradis , l'Enfer & le Démon
 Sont inventés pour le peuple imbécile ,
 Qu'on eft bien bon de croire à l'Évangile ,
 A l'autre monde , à fon éternité ;
 Que tout prend fin , que tout n'eft que matière ,
 Qui doit un jour fe diffoudre en pouffière ,
 Et du néant fouffrir la nullité ;
 Et tant & tant d'autres plaifanteries ,
 Dont tous les jours ils lâchent les faillies :
 Savez-vous bien , amis , quelles raifons
 Servent de bafe à leur audace impie ?
 C'eft que ces nains , ces chétifs avortons ,

Voulant marcher sur les pas du génie,
Dont à jamais l'empire de nos lys
S'honorera , pour tant de beaux écrits ,
Malgré les torts de sa Philosophie ,
Et les écarts de sa plume hardie ,
Vils mirmidons , finges de ce géant ,
Pensent qu'il faut , pour braver le néant ,
De leur vivant se voir couverts de gloire ,
Et laisser d'eux éternelle mémoire ,
Décrier Dieu , les Prophètes , les Saints ;
Faire sur eux mille affreux commentaires ;
Dans des écrits absurdes , téméraires ,
Les traiter tous de futiles , de vains ,
Et décider que les sacrés mystères
Sont des erreurs , des fables , des chimères.
Mais je les laisse à loisir raisonner ,
Juger , blâmer , blasphémer , ricanner ,
J'aurai mon tour ; qu'ils vantent leur science ,
Qu'ils soient bouffis d'orgueil , d'impertinence ,
Qu'ils soient hardis , incrédules , hautains ,
Qu'ils bravent tout , pendant qu'ils sont bien sains ,
Je ne dis rien , je garde le silence ;
Je les attens entre deux Médecins ,
Je les attens au jour de la vengeance.
Il vous souvient que n'aguère en son lit
De corps malade & bien portant d'esprit ,
Un des plus fiers , des plus incorrigibles ,
Rêvant sans doute aux scandales horribles

Qu'à l'Univers il donna de tout temps,
 Et craignant fort les châtimens terribles
 Que méritaient ses longs déportemens,
 Trembla de peur & crut voir tous les diables,
 Ouvrant déjà leurs griffes effroyables,
 Autour de lui rangés pour le happer,
 Et le porter sur l'inférieure rive,
 Triste séjour qu'il craint tant d'occuper,
 Quand de son corps, enveloppé chétive,
 Son pauvre esprit viendrait à s'échapper.
 Mes bons amis, l'affaire est délicate :
 En vain sur ce, l'on se fait un calus,
 C'est un instant, où les plus résolus,
 Ont presque tous l'oreille la plus platte.
 Mais c'est assez s'étendre là-dessus :
 C'est être fou de crier à l'abus.
 Il en est trop en ce siècle de bronze :
 Depuis Paris, jusqu'au pays du Bonze,
 Depuis Tobolsk, Archangel & Moskow,
 Jusqu'au Chili, jusqu'au fond du Pérou,
 J'en vois la terre entièrement couverte :
 Il en est tant que cela déconcerte,
 Mais il en faut gémir dans le secret,
 Et laisser là le monde tel qu'il est.
 Laissons le donc, & , quoiqu'il en arrive,
 Mes chers amis, voulez-vous écouter
 Ce qui me reste encore à vous conter,

Daignez ptêter une oreille attentive

S A N S nullement s'embarasser du ton ,
Ni de l'aigreur que le Dieu fit paraître ,
N'envifageant que plaisir à foifon ,
De fes transports M O L E T n'était plus maître.
Le jour heureux où , d'un fort fi charmant
Il doit enfin favourer les prémices ,
Ce jour fi plein de gloire & de délices
A fa pensée était toujours présent.
Plaisir des fens , pour qui seul tout respire ,
Sur les humains quel est donc ton empire !
Il l'attendait , ce jour fi fortuné ,
Comme les Juifs attendent le Messie :
Comme un captif , aux fers abandonné ,
Attend le jour qu'il verra fa Patrie :
Comme une amante , en proye à la douleur ,
Après trois ans d'une mortelle abfence ,
Soupire après l'agréable présence
Du cher objet qui fait tout fon bonheur.
Pour ce grand jour il rassembloit fes forces :
Il évitait les trompeufes amorces ,
Les faux confeils que le serpent maudit
Lui fuggérait quelquefois dans fon lit.
Mais triste fort de la nature humaine !
Faible mortel ! Que ta prudence est vaine !
Que deviendront tes projets , tes deffeins ,
Si par malheur les Dieux t'ont pris en haine !

Tu gémiras , tous les échos voisins.
 Se laisseront à répéter ta peine ;
 Tu maudiras tes malheureux destins ;
 Ils en riront encor , les inhumains !
 Tel un joueur qui dans sa frénésie ,
 S'en prend à tout , jure , tempête , crie ,
 Et ne voit pas , tant il est ébloui ,
 Que son vainqueur & tous ceux qu'il atteste
 De son malheur & de son sort funeste ,
 Sont les premiers à se moquer de lui.

Le DIEU DES SOTS , voulant voir la lumière ,
 Le lendemain sortit de sa taniere ;
 Toujours piqué contre l'ami M O L E T ,
 Pour s'être vû par lui couper la langue .
 Tout sot qu'il est , un sot , quand il harangue ,
 N'est point flatté qu'on l'arrête tout net.
 J'ai vû vingt fois , en lisant leur ouvrage ,
 De plats Auteurs , vilipendés , fiffés ,
 Interrompus , bernés à chaque page.
 Eh bien ! Les sots ; étaient si bien enflés
 De leurs talens , de leur vain barbouillage ,
 Qu'un rouge affreux leur montait au visage ,
 Qu'ils avoient l'air étonné tout à fait ;
 Qu'ils regardaient cela comme un outrage ,
 Et récusaient un juste & sage Arrêt
 Que d'une voix contre eux on proferait.
 Moi , le premier , je l'avoue à ma honte :

Si l'on traitait tout ce que je raconte
De ridicule , ou d'absurde , où de sot ,
Quoique l'orgueil ne soit pas mon défaut ,
J'aurais pourtant celui de ne pas croire
Que cet ouvrage , au fond quoique falot
Soit cependant sans mérite & sans gloire ,
Ni que , blâmé des filles de mémoire ,
Le mépris soit uniquement son lot.
Que voulez-vous ? Lecteur , voilà les hommes :
Nous voila tous , oui , tous , tant que nous sommes ,
Depuis Satan , qui cuit dans les Enfers ,
Jusqu'au frocard à capuche , à sandale ,
A pié déchaux , sans linge , à barbe sale ,
Le fier orgueil , tyran de l'Univers ,
Dicte des loix à tous nos cœurs pervers.

Tandis qu'au haut de l'empire d'Éole
Le Dieu volait , de l'un à l'autre pole ,
Et que ses yeux perçans & satisfaits
Prenaient plaisir à voir tous ses sujets ,
Il apperçut dans un coin de sa chambre ,
L'ami M O L E T , qui se parfumait d'ambre ;
Croyant que plus il pourrait sentir bon ,
Mieux il ferait sa cour à L O U I S O N .
A cet aspect ses entrailles s'émurent ,
Et ses transports contre lui disparurent.
Il se souvint de la tendre amitié
Qu'il avait eu pour ce sujet rebelle ;

Il l'excusait de plus de la moitié :
 Il regardait comme une bagatelle
 Que , dans l'accès d'une ardeur criminelle ,
 M O L E T se fut par malheur oublié ;
 Il lui rendait sur ce , justice entière ;
 Il sentait bien que si le téméraire
 S'était un peu du respect écarté ,
 Ce n'était point par mépris pour son maître ,
 Ni par défaut de ne se pas connaître ,
 Mais que c'était l'impétuosité ,
 Le premier feu qui l'avait emporté.
 Un repentir sincère & véritable
 Sur le champ même obtiendrait son pardon.
 » Oui , disait-il , je le trouve excusable ;
 » Et dans le fait il me paraît si bon ,
 » Que j'aurais dû juger du premier bond
 » Qu'il ne pouvait exprès être coupable.

L E D I E U , rempli de sentimens si doux ,
 Bien loin de faire éclater son courroux ,
 Abandonnait le haut de l'atmosphère ,
 Et descendait doucement sur la terre ,
 Dans le dessein d'aider encor son fils
 De son secours & de ses bons avis.
 Tant il est vrai qu'on a beaucoup de peine ,
 Quand le cœur est bien épris une fois ,
 Non à changer sa vive ardeur en haine ,
 Non à briser , à rejeter sa chaîne ,

Mais seulement à modérer son poids.
A chaque instant l'expérience prouve
Que , quand de loin on regarde un objet ,
A se tromper on est souvent sujet :
Et , quand on est plus proche , que l'on trouve
Mille défauts que dans l'éloignement
On ne voyait que difficilement.
En approchant , le Dieu voyant notre homme
Dans le transport des plaisirs les plus grands ,
Croit se tromper : » Quoi ! Serait-ce un fantôme
» S'écria-t-il , qui séduirait mes sens ?
» Et d'où vient donc cette si grande joie
» Dont notre ami me semble être la proie ?
» Voyons un peu. » Le Dieu dans ce moment
Fouille en sa poche , en tire ses lunettes ,
Les frotte un peu , pour les rendre plus nettes ,
Et sur son nez les pose gravement.
N'allez pas croire , insensés que vous êtes ,
Que la façon de ces verres divins ,
Que leur vertu , leur effet , leur usage
Soient imparfaits , bornés , comme l'ouvrage
Qu'on voit sortir tous les jours de vos mains.
Faible mortel ! Rougis de ta faiblesse ;
Adore & crains l'éternelle sagesse.
Envain tu veux que tout ce que tu fais
Soit des chefs d'œuvre , ou de rares merveilles ,
Auprès des Dieux , de ces êtres parfaits ,

Malgré tes soins , tes talens & tes veilles ,
Tes monumens les plus beaux , les plus grands ,
Seront toujours de vains jouets d'enfans.

Par le secours des divines lunettes ,
Le DIEU DES SOTS vit donc très aisément
Les mouvemens & les raisons secrètes
Qui dans M O L E T causaient ce changement,
Il vit l'orgueil établi dans son ame ,
Et l'insolence assise à son côté ;
La vanité , le mépris , la fierté ,
Monstres hideux , nés de ce couple infâme ,
Dans sa cervelle ont rassemblé leur Cour.
La JALOUSIE au même instant l'enflâme ;
Ils occupaient son plus charmant séjour.
Il entendit les conseils effroyables
Que lui donnaient ces monstres détestables :
Il vit avec quelle soumission ,
Quelle douceur & quelle attention ,
A ces conseils M O L E T prêtait l'oreille ;
De quel espoir son ame se flattait ;
La volupté , la douceur sans pareille
Que ce grand sot dans peu s'en promettoit.
Oh ! Pour le coup , le DIEU ne fut plus maître
Du noir chagrin , de la vive douleur ,
Du désespoir , des transports de fureur ,
Que dans son ame un tel aspect fit naître.
» Ah ! Quel affront ! dit-il , par la mordieu !

» Si je ne tire une vengeance insigne
» De ce faquin , de ce sujet indigne ,
» Oui , je consens de cesser d'être Dieu.
Au même instant dans son char il remonte ,
Plein de dépit , de fureur & de honte :
Et devant lui, volent le désespoir ,
Et la vengeance & la rage & la haine.
Mais quand il est au milieu de la plaine ,
Où l'Aquilon exerce son pouvoir ,
Et fait tout fuir , au gré de son haleine ,
Il ne fait plus de quel côté tourner ;
Il ne fait plus , tant sa fureur l'aveugle ,
En quels climats il ira séjourner ,
Au sein du vuide il se laisse entraîner.
Mais à l'instant il crie , il hurle , il beugle ,
Il court après le peuple Aërien ,
A ses transports , qui ne concevant rien ,
Voyant ses yeux & son regard terrible ,
Sa bouche en feu , ses exclamations ,
Ses juremens & ses contorsions ,
Saïsi , tremblant , le croit un monstre horrible ,
Une furie , un démon des enfers
Que le grand Dieu , qui lance le tonnèrre ,
Voulant punir les habitans des airs ,
A déchaîné pour leur faire la guerre.
Tel , quelque fois un pauvre malheureux ,
Que Dieu priva de la clarté des cieux ,

S'il a perdu son guide salutaire ,
 Pleure , gémit , se plaint , se désespère.
 Tel bien plutôt , & bien plus noblement ,
 Un fier taureau qui pâit tranquillement
 Auprès d'Io l'herbe fraîche & fleurie ,
 Rempli d'amour & de contentement ,
 Rumine en paix , au sein de la prairie.
 Mais s'il survient un rival amoureux
 Qui seulement regarde sa compagne ,
 Ses yeux sanglans se remplissent de feux ;
 Ses cris affreux font frémir la campagne ;
 Il se relève , il court , il se débat ;
 Sa propre queue est un fouet qui l'agite ;
 Il bat ses flancs , il s'anime , il s'irrite ,
 Il se prépare au plus cruel combat.
 Mais c'est bien pis , si sa moitié sensible
 De cet amant semble approuver l'ardeur ;
 Un feu jaloux le rend fier & terrible ;
 Sur le gazon il bondit de fureur ;
 Le front baissé , le regard sombre & louche ,
 Il part , il vôle après son ennemi ,
 Tout fuit , tout craint son désespoir farouche ;
 Bergers , troupeaux , chiens , tout , en a frémi.
 Le sang , la mort , la mort seule est capable
 De défarmer sa rage épouvantable.
 L'air accablé d'un ennemi mourant ,
 Les sons plaintifs de sa voix expirante ,

Qu'au loin Écho répète en murmurant ,
 Rien ne l'émeut , sa fureur en augmente ,
 De mille coups il lui perce le flanc ,
 Il foule aux pieds sa tête palpitante ;
 Sa rage enfin ne peut être contente ,
 Que son rival ne nage dans son sang.
 Le DIEU DES SOTS , aveugle de furie ,
 Ne respirait que vengeance & qu'horreur.
 Ce fut l'instant que prit la J A L O U S I E ;
 Pour irriter sa haine & sa fureur ,
 Et pour verser ses poisons dans son cœur.
 A ses regards le monstre se présente.

- » Quoi ! Dieu puissant ! Vous le pourriez souffrir ?
- » D'un vil mortel l'audace impertinente
- » D'un tel affront oserait vous couvrir ?
- » Abandonnez le à son extravagance ;
- » Vous l'avez trop aimé jusqu'à ce jour.
- » Non , il n'est pas digne de tant d'amour.
- » L'ingrat ! il l'est seulement de vengeance !
- » Mais vengez-vous tout du moins aujourd'hui
- » D'une façon si dure , si terrible ,
- » Que le bruit seul de son supplice horrible
- » Fasse trembler les ingrats , comme lui.

Le DIEU DES SOTS , aveuglé par sa haine ,

- » A tes conseils je me livre sans peine ,
- » Lui répond-il , oui , je serai vengé ;
- » Je le serai , je suis trop outragé.

- » Un insolent ; que ma bonté propice
- » Venait exprès arracher au supplice
- » Dont il sentait la cruelle rigueur ;
- » Venait exprès tirer du précipice
- » Où le plongeait sa téméraire ardeur ;
- » A ce point là traiter son bienfaiteur !
- » D'un tel affront je me ferai justice,
- » Non , rien ne peut appaiser ma fureur ;
- » Oui , sûrement le traître , le coupable
- » En sentira l'effet épouvantable :
- » Il gémira . . . qu'il gémissé , tant mieux ;
- » Je n'en aurai le cœur que plus joyeux :
- » Il maudira ma fatale colère ,
- » M'appellera dur , injuste , féroce ;
- » Tant mieux encor , ses horribles tourmens
- » Rendront mon cœur & mes yeux plus contents.
- » Va , laisse moi , cruelle JALOUSIE !
- » De tes conseils mon cœur te remercie ;
- » Je les suivrai : tu verras avant peu ,
- » D'un vil mortel comment se venge un Dieu.

Fier d'un succès qui passe son attente ,

Le monstre affreux lui souffle dans le sein

Des flots impurs de son triste venin.

Son acreté s'insinue & fermente

Dans tous ses sens , plus prompt que des cieux

Les traits vengeurs ne brillent à nos yeux.

Mais , non content de le voir dans la crise ,

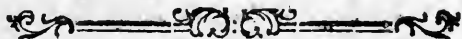
Le monstre en verse une seconde prise ;

Puis le quittant , il s'envôle aussitôt
Dans les états de notre mère Église ,
Sûr de trouver chez son peuple falot
Plus d'un jaloux , & partant plus d'un sot.

Fin du neuvième Chant.

CHANT DIXIEME.

*LE DIEU DES SOTS va trouver la Déesse
ALVIRHÉE. Portrait de cette Déesse, &
& d'aucuns de ses sujets. Occupations de la
Déesse, &c.*



QU'ON EST HEUREUX , quand on est assez sage
Pour vivre en paix , loin des grands retiré !
On l'est bien plus , quand on a l'avantage
D'en être même à jamais ignoré.
Que d'embarras & de peine on s'évite !
Que moins de haine & d'envie on excite !
Que de tourmens , de contradictions ,
De duretés , d'humiliations ,
De tons , d'humeurs , de fiertés , de caprices ,
De faussetés , de hauteurs , d'injustices ,
Éprouve un fou qui s'attache à leur char !
Qui , sans relâche , esclave d'un regard ,
D'un mot , d'un geste , & d'une fantaisie ,
Du moindre soin , du plus léger égard ,
A des ingrats , vend , livre , sacrifie
Sa liberté , son repos & sa vie :
Qui voit souvent son erreur , mais trop tard :

Après qu'étant victime de l'envie ,
De l'inconstance & de la perfidie ,
Privé de tout , de force & de santé ,
Devenu vieux , pauvre , infirme , incapable ,
Il ne peut même , en son fort misérable ,
Pour subsister , vendre sa liberté.
De pareils fous pourtant le nombre est ample.
L'ami M O L E T est un fatal exemple
De cette triste & dure vérité.
Car vous saurez , Lecteur , que sous l'emblème
Du DIEU DES SOTS que je chante en mes vers ,
J'entends ces grands qui , malgré leurs travers ,
Leur dureté , leur injustice extrême ,
Sont les vrais Dieux de ce vaste Univers.
Vous me direz, non , il n'est pas possible !
Quoi ! des mortels si grands , si relevés ,
Si bien instruits & si bien élevés ,
Qui doivent donc avoir l'ame sensible ,
Le cœur humain , droit , juste , généreux
Pourraient avoir des vices si honteux ,
Un cœur si faux , si bas & si farouche ?
Allons , mon cher , de ta caustique humeur
Tu fais porter le poids à ton Lecteur —
Par un seul mot je vous ferme la bouche :
Je n'y vois rien , amis , de merveilleux ,
Puisque les Dieux , comme vous l'allez lire ,
Tout Dieux qu'ils sont , sont souvent cent fois pire. —
Paix ! ... Cet article un peu trop chatouilleux

De la prudence est la pierre de touche.
Laisse cela , téméraire mortel !
Ne te vas pas brouiller avec le ciel.
Déjà tu vois qu'un regard sombre & louche ...
Tais-toi , frémis . . . c'est l' Arche d'Israel ;
On est frappé de mort , quand on y touche. —
Pour profiter de ce prudent avis ,
Je me tais donc , Lecteur , & je poursuis.

Le DIEU DES SOTS , rentré dans sa tanière ,
Voulant trouver quelque grand châtiment ,
Qui put répondre à son ressentiment ,
A réfléchir passa la nuit entière.
Le lendemain , dès la pointe du jour ,
Il prend son vol vers un certain séjour ,
Jusqu'à présent inconnu dans l'histoire ;
Dont voyageur n'a jamais fait mémoire ;
Dont Géographe est moins instruit encor ;
Dont le bon dieu vous & moi nous préserve ,
Mes chers amis , quoique je vous observe
Qu'en ce lieu seul renaît le siècle d'or.

C'est un pays tout extraordinaire.
Vous apprendrez d'abord que de la terre
Ses habitans sont les plus fortunés.
D'un même goût ils sont tous dominés ,
C'est de celui de conserver leur être.
Contens des lieux où le sort les fit naître ,
Quoique le cercle en soit des plus bornés ,
Ils n'ont jamais désiré de l'étendre ;

Bien convaincus que plus un corps est grand
Moins à la force il a droit de prétendre,
Ils n'ont jamais songé qu'à s'y défendre :
Prêts au surplus, si quelque conquérant
Voulait entrer au sein de leur Patrie,
A vendre cher leur liberté, leur vie,
Pour conserver leur terrain, & leur rang.
Ils sont petits ; les Dieux en récompense
Leur ont fait don d'une valeur immense.
Ce ne sont pas des grands diables de corps,
Hauts de six pieds, larges, épais de quatre,
Ayant des os, des gros membres bien forts,
Lestes, dispos, nerveux, faits pour se battre ;
Tout au contraire, ils sont grêles, fluets,
Très délicats, de fort mince stature,
Surtout encor de plus mince figure,
Tels à peu près que bien de nos Plumets ;
Et l'on pourrait de l'humaine nature
Les appeller proprement des extraits.
Mais ils ont tous un bien rare avantage ;
C'est d'être sains ; de n'avoir en partage
Aucuns des maux dont la divinité
Sait accabler la triste humanité :
Et surtout un que l'Enfer en sa rage
Pour nous détruire a sans doute inventé.
Le seul état qui pourrait sembler être
Un mal pour eux, pour nous en étant un
Désagréable, incommode, importun,
Et que bientôt, Lecteur, tu vas connaître,

De ces mortels , favorisés des Cieux ,
Est la fanté. Telle est la destinée !
Les uns sont nés pour l'avoir fortunée ;
D'autres le sont pour du fort rigoureux.
Être toujours le jouet malheureux.
Ce peuple n'est ni brillant , ni volage ,
Ni gai , ni vif , ni folâtre : il est sage ,
Simple , sans faste , & sans prétention ;
Un luxe affreux n'est point sa passion ;
Ils s'aiment tous , ils ignorent l'envie ;
L'intérêt vil n'est qu'un monstre à leurs yeux ;
Non le plus grand , le plus chéri des Dieux ;
Ah ! Comme il doit se plaisir en sa Patrie
Ce peuple heureux ! Qu'il doit aimer la vie !
La Déesse dont il reçoit des loix
Devrait servir d'exemple à tous les Rois.
Bonté , douceur , fermeté , vigilance ,
Horreur du vice , amour de la vertu ,
Sourde aux propos du flatteur corrompu ,
Pleine d'esprit , d'honneur & de décence ,
Faire du bien , est son plus doux loisir ,
Voir des heureux , est son plus grand plaisir.
Grace à ses soins , cette heureuse contrée
Dans l'Univers voit seule reflourir
Le bon vieux temps de Saturne , de Rhée ,
De l'âge d'or & de la bonne Aftée.
Rentrée aux Cieux pour n'en plus ressortir.
Temps précieux , objet d'un vain desir !

Cette Déesse est connue, adorée
En ce pays , sous le nom d'ALVIRHÉE. (*)
Ce nom désigne à la fois ce qu'elle est,
Ce qu'elle peut , surtout ce qu'elle fait.
L'heureux état dont elle est Souveraine ,
Comme celui d'une célèbre Reine ,
Très distinguée entre les Potentats ,
A qui , Lecteur , la France est redevable
D'un don d'un prix unique, inestimable ,
En autre sens , s'appelle Pays Bas.
Elle y peut tout , mais , quoi que despotique ,
Sa volonté n'est jamais tyrannique :
De ses sujets aussi le zèle ardent
Comble ses vœux , sans que sa voix s'explique ,
Rien n'est si doux que son commandement ,
Rien n'est si prompt que leur empressement.
Au moindre signe ils volent pour lui plaire ;
Un seul coup d'œil , un geste en fait l'affaire.
Pour arriver au Palais merveilleux
De la Déesse adorée en ces lieux ;
Il faut passer une avenue immense.
Des deux côtés , de distance , en distance ,
Genoux en terre humblement prosternés ,
Seringue en main , lunettes sur le nez ,
On voit rangés deux cent Apoticares ,
Prêts à remplir leurs graves ministères ;

(*) Pour peu qu'on sache de Grec & de Latin , il sera aisé de trouver la signification de ce mot.

Criant tout haut , tournez , Messieurs , tournez ,
Et sur le champ de nos bénins clystères
Vous sentirez les effets salutaires.
Le chemin fait , on trouve le Palais
Qui n'est bâti qu'en petits cabinets ;
Bien différens en cela de nos salles ,
Que l'on prendrait auprès d'eux pour des halles.
En haut , en bas , partout , de tous côtés ,
Vous rencontrez mille commodités ;
Chaises , bûssins , bidets , vases de chambre ,
Papier , coton , mouchoirs de linge fin ,
Sachets d'odeurs , & pot pourris à l'ambre
Semblent exprès s'offrir à votre main.
Dans les jardins de ce lieu de délices ,
On n'apperçoit que des fruits verts & furs ,
Qui tout du long en tapissent les murs.
Pour conserver le cours des bénéfices ,
On n'attend pas qu'ils soient devenus murs ;
Ils sont toujours mangés dans leurs prémices.
Là le jasmin , la tulipe , le lys ,
L'œillet , la rose , & l'acante , & l'iris
N'étaient point leurs pompons , leurs calices :
Aulieu de fleurs , ce sont arbres fruitiers ,
Deçà , delà répandus par milliers.
Dans ce séjour agréable & tranquille ,
L'oïseté trouve partout asyle.
Mais ce n'est pas ce monstre dangereux ,
De qui le sein , pour le malheur du monde ,

Kiv

Est de tout vice une source féconde.
L'oïfiveté qui régné dans ces lieux ,
A qui le peuple adresse tous ses vœux ,
Sur son phisique a seulement empire ;
Sur le moral elle n'influe en rien :
Aussi sont-ils presque tous gens de bien.
On ne fait rien , mais on n'en est point pire :
C'est moins par goût , que faute de pouvoir.
Autant qu'on peut , on remplit son devoir.
Ne fait-on rien , ou que très peu de chose ,
Ce n'est jamais par défaut de vouloir ;
Non , la faiblesse en est seule la cause.
On marche peu , demie heure par jour ,
C'est tout au plus ; quand on a fait un tour ,
Il faut rentrer ; rarement on s'expose
Hors de chez soi ; quand on se trouve , on cause ;
Mais un instant , mais toujours en courant ,
Toujours forcé de rentrer promptement.
C'est rare aussi qu'en ce séjour tranquille ,
La médifance , aux dangereux propos ,
La calomnie , auteur de tant de maux ,
Trouvent le temps de répandre leur bile.
On y va peu dîner , souper en ville ;
Là les Concerts , les Wauxhalls , les tripots
Sont regardés comme chose futile ,
Comme une source où naissent mille maux ;
Mais on y vit cent fois plus en repos ,
Bien plus heureux ; on s'attache à l'utile ,
On prend l'or pur , on foule aux pieds l'or faux.

Mais c'est surtout la Déesse ALVIRHÉE ;
Marcher , pour elle est la chose ignorée.
Elle n'en est pas moins au fait de tout.
Dans son Palais , dans les champs , dans la ville ,
On la promène , on la porte partout ;
Et chaque pas à son peuple est utile.
Humaine , affable & d'un abord facile ,
Sans ridicule & sans prétention ,
Sans petits airs , ni sottise simagrée ,
Ne s'oubliant , ne s'emportant jamais ,
Sentant son rang , sans en être enivrée ,
Et toujours prête à verser les bienfaits ,
Voilà quelle est cette bonne ALVIRHÉE.
Aussi toujours de ses heureux sujets
Cette Déesse est-elle idolâtrée !
Elle fait tout , elle voit par ses yeux ;
Et tout aussi n'en va que beaucoup mieux.
Pour peu qu'elle ait le moindre petit doute ,
Dans l'instant même elle se met en route :
Aller , venir , entrer dans le détail ,
N'est rien pour elle ; elle parle , elle écoute ,
Elle ne plaint ni peine , ni travail ;
Moins on est grand , plus elle est accessible ;
Plus on est sûr de la trouver sensible.
Mais tout cela , c'est sans marcher jamais ;
Soit dans la ville , aux champs , dans son Palais ,
Deffus son trône elle est toujours placée ;
Et ce trône est une chaise percée.
On reconnaît encore , à certains traits ,

Qu'elle eût beaucoup de graces & d'attraits.
Ses yeux éteints , sa langueur , sa faiblesse
Et sa pâleur & sa délicatesse
Ont effacé ce qu'elle en eût jadis ;
Mais son parti là-dessus est tout pris.
Mille vertus réparent le ravage
Que la maigreur a fait sur son visage :
Et si par elle , au grand art de régner
Pour parvenir , (cet art dont un Roi sage
Ne fait jamais trop long apprentissage ,)
Les Rois devraient s'aller faire enseigner ,
Ah ! dieux ! Combien de ces petites Dames ,
De ces beautés , souveraines des ames ,
Feraient fort bien d'aller en cette Cour
D'un an ou deux faire au moins un séjour !
Oh ! Qu'on verrait d'excellentes cervelles ,
Dans le concours de tant d'êtres femelles !
Quelle amitié ! quelle accord ! quel concert !
Et la franchise , & l'air vrai , simple , ouvert !
D'objets charmans quelle assemblée immense !
De tous pays quelle énorme affluence !
Mais que Paris surtout ferait désert !
Reste à savoir si la bonne ALVIRHÉE
Recevrait bien la troupe évaporée.
Je la connais ; je crois tout bonnement
Qu'elle aurait peur d'employer vainement
Trop de leçons , perdre un temps trop utile ,
Non , pour former cette troupe futile ,
Pour l'enseigner , mais même seulement

Pour effayer de la rendre docile.

Ce n'est pas là l'espèce qu'il lui faut :

Accoutumée à son peuple tranquille ,

Simple en ses goûts , d'humeur , douce & facile ,

Non pas pourtant exempt de tout défaut ,

Elle est contente , elle vit fortunée ,

Et tous les jours bénit sa destinée.

Près d'elle on voit arriver tour à tour

Le courtisan , le Muphti , le Ministre ,

Le vil flatteur , des Cours peste sinistre ,

Le fier guerrier , le favori du jour ;

Et cette fade & risible poupée

Qui , le matin faisant fort l'occupée ,

En cheveux longs , en fimare , en rabat ,

Affectant l'air d'un grave Magistrat ,

Le soir en bourse , en bas blancs , en épée ,

Courant , volant de Laïs en Laïs ,

Parlant sans cesse habits , bijoux , dentelles ,

Bals , jeux , concerts , soupers fins , mets exquis ,

Modes , chevaux , filles , pièces nouvelles ,

Sachant au mieux l'histoire des ruelles ,

Et pas un mot des loix de son pays ,

Dicte pourtant les arrêts de Thémis :

Et qui , souvent les yeux rouges encore

D'avoir veillé , jusqu'au point de l'aurore ,

Au bal , au jeu , peut-être même ailleurs ,

L'esprit troublé , plein de remords vengeurs ,

Ose pourtant . . . Juge inique & profane !
Oses-tu bien d'Astrée être l'organe ?
Et balancer dans tes impures mains
Le sort , les jours des malheureux humains ?
Va t'en dormir ; va t'en , s'il t'est possible ,
Rendre le calme à ton cœur agité ;
Ou plutôt , fuis ; de ta présence horrible
Fais , en fuyant , grace à l'humanité.
Comme on le voit , chacun se fait connaître
A son maintien , son allure & son air.
L'un paraît doux , l'autre fat , l'autre fier.
Qu'y gagnent-ils ? Rien , & cela doit être ;
Car tout se fait ; & vainement les grands ,
Les gens en place , ont le plaisir barbare
De suivre en tout leur caprice bisarre ,
Et de traiter le peuple en vrais tirans :
Ils gênent bien sa voix pendant un temps ;
Ils le sauront forcer en apparence
De renfermer ses sentimens sur eux ,
Et de garder en public le silence
Sur leurs défauts , sur leurs vices affreux ,
Chacun frémit , tremble , n'ose rien dire ;
Au moindre mot les cachots sont ouverts ;
On disparaît de ce vaste Univers ;
De la terreur c'est le cruel empire ;
Mais , comme tout sur terre est passager ,
Dès qu'une fois l'idole est hors de place ,

Où par la mort , ou bien par la disgrâce ,
 Le peuple alors fait se dédommager ;
 Exempt de peur , sa langue devient libre ;
 Il pèse tout , dans un juste équilibre ,
 Et tôt ou tard Roi , Prince , Juge , Grand ,
 Pour l'avenir est mis à son vrai rang.
 Je voudrais bien , fut-ce à titre d'emblème ,
 Vous peindre ici , Lecteur , quelques sujets
 De la Déesse & saisir tous leurs traits :
 Les mortels sont tous à peu près de même ,
 Bâtis , formés sur les mêmes deslins ;
 Presque tous ont la même façon d'être ;
 A ces portraits des bons Alvirhéens ,
 Ami Lecteur , vous pourriez reconnaître
 Aucun de ceux de nos contemporains.
 L'un , empesé , d'un pas grave & tranquille ,
 Les yeux baissés , l'air à l'extérieur ,
 Plein de douceur , de décence , d'honneur ,
 D'humilité , se fait voir par la ville.
 Mais fiez-vous à ce Bonze trompeur :
 Ah ! la vertu sévère & difficile
 Est sur son front , le vice est dans son cœur.
 Toutes les nuits , une jeune danseuse
 Vient en secret démasquer sa grandeur ;
 Qui , libre alors d'une contrainte affreuse ,
 Met bientôt bas l'attirail imposteur ,
 Met bientôt bas & décence & pudeur ,

Et se permet , dans ses ardeurs brutales ,
Des voluptés si honteuses , si sales ,
Qu'au vice même elles feraient horreur.
L'autre , bouffi de l'orgueil de son être ,
Ne connaissant ni dieux , ni loix , ni maître ,
Semble indigné de voir que les mortels
Ont , comme lui , des sens , un corps , une ame.
Il se croit fait pour avoir des autels.
L'ambition qui l'aveugle & l'enflâme
Régule ses pas , son geste , son maintien ;
C'est une grace , une faveur suprême ,
Qu'un seul regard , un moment d'entretien :
Tout est pour lui d'une bassesse extrême ;
Rien devant lui n'est fait pour résister ;
Tout doit fléchir , ramper ; la terre même
Est tout au plus digne de le porter.
Mais , gare à toi , ta grandeur trébuchée
Va t'accabler de honte & de douleur :
Nouvel Aman , un nouveau Mardochée ,
Une autre Esther vont causer ton malheur.
Celui-ci semble , à son air de souplesse ,
Ou protéger , ou caresser sans cesse.
Malheur à qui peut en être leurré !
Ce vil serpent , qui tôt ou tard vous blesse ,
Fuit , en sifflant , quand il a déchiré.
Voyez cet autre , emblème trop fidèle
Du papillon , du zéphire léger ,

Toujours tout prêt à fuir , à voltiger ,
Soir & matin de ruelle en ruelle
Allant , venant , volant de belle en belle ,
Qu'il semble heureux ! Les graces , les amours ,
Les jeux rians l'accompagnent toujours.
Pour lui Daphné fait exprès sa toilette ;
Place une mouche , une plume , une fleur ,
Prend tour à tour un air gai , de l'humeur ,
Est tour à tour & décente & coquette.
On se l'arrache , il devient à son tour
La coqueluche & l'idole du jour.
Il prend , il quitte & la blonde & la brune ,
A haute voix chante à tout l'Univers
Et ses exploits & sa bonne fortune ,
En forge même ; esprit faux , cœur pervers ,
Fat , insolent , il a tous les travers ;
N'importe ; il est ravissant , adorable ;
Il n'est au fond qu'un étourdi , qu'un sot ,
N'importe , un mot , un prétendu bon mot ,
D'un calembour la pointe pitoyable
Le font passer pour un homme impayable ;
Ce sont des cris , des exclamations ,
A déranger , à casser la cervelle ;
Il est bientôt la règle , le modele
Des sentimens , des goûts , des passions ;
Son avis fait d'une pièce nouvelle
Ou le succès , ou la chute cruelle ;
Tout se ressent de ses impulsions ;

C'est de la Cour , ainsi que de la ville
L'ame , l'esprit , l'oracle ; le mobile ;
C'est lui qui fait , qui donne tous les tons ,
C'est lui qui fait les réputations.
Tout rit autour de cet être frivole ;
Sans cesse aux piés de cette vile idole
Fume l'encens le plus délicieux ;
Pour lui , mortel lâche & voluptueux ,
Son soin se borne à se parfumer d'ambre ,
A s'ajuster de l'air le plus galant ,
On suit sa trace à l'odeur qu'il répand ;
Tandis qu'au fond d'un vaste antichambre ,
Où l'on croit être au moins chez un Marquis ,
Par la dorure & la magnificence ,
Le plus grand ton , le goût le plus exquis ,
Par les valets & leurs riches habits ,
Et leurs bouquets & leur impertinence ,
Quoique pourtant l'hôte de ce logis
Qui l'aurait crû ! Soit un premier Commis ,
Ce vieux guerrier se morfond en silence ;
Et quoique tout , sa naissance , son rang ,
Les nobles coups reçus pour sa Patrie ,
Par où cent fois il répandit son sang ,
Et pensa perdre autant de fois la vie ,
Devraient au moins le faire distinguer ,
Et du Commis le faire remarquer ;
Comme il est là pour avoir quelque grace ,
Pour obtenir ou pension , ou place ;

Tout comme un autre ignoré , confondu ,
Ce vieux guerrier qui n'est que cicatrices ,
S'il veut le prix de son sang répandu ,
S'il veut le prix de trente ans de services ,
Il faut qu'en paix il attende son tour ,
Pour approcher de l'idole du jour .
Son sang bouillant dans ses veines circule
Comme un torrent ; ses gestes , son maintien ,
Tout en lui prouve à quel point le feu brûle :
Mais comment faite ! Il faut qu'il dissimule ;
De sa famille en dépend le soutien .
Comme on voit donc chacun à sa manière
Fort aisément fait voir son caractère .
Mais qu'ils sont tous d'eux mêmes différens
Ces gens de Cour si fiers , si méprisans ,
Lorsque , faisant la cour à la Déesse ,
Chacun près d'elle à tout moment s'empresse .
Quelle douceur ! Quel langage mielleux !
Quel ton poli ! Quel air souple & moelleux !
Que de propos , de contes , de sornettes !
Que de fadeurs , Que de plattes courbettes !
Et l'on croirait , à voir son air content ,
Que la Déesse à tout cela s'amuse :
Non , non , elle a l'esprit trop pénétrant ;
Elle est trop fine , aucun d'eux ne l'abuse :
Elle voit bien l'artifice , la ruse ,
La fausseté , l'intérêt personnel
De tous leurs jeux le moteur éternel ,

Le seul vrai Dieu de cette race impie ,
A qui son cœur sans cesse sacrifie ,
Mais le sien est si bon , si généreux ,
Si bienfaisant , qu'elle aime cent fois mieux
Dissimuler , que leur ôter la gloire
D'imaginer que chacun se fait croire ,
Quand on gouverne , il faut bien quelquefois
Se reposer ; la machine se lasse ;
On ne peut pas toujours dicter des loix ;
Tendu toujours un arc enfin se casse :
Et quand ARMAND (*) de travail était las ,
Il s'amusait avec des petits chats.
La Dêité s'amuse tout de même
Avec ses fots & perfides sujets.
Malgré cela , sa volupté suprême
Est de combler son peuple de bienfaits.
Le moindre égard , le plus léger service
Est assuré d'un très bon bénéfice.
Elle en donnait alors deux des meilleurs
A deux Muphtis , qui de leur vaste panse ,
Ou bien plutôt de leur vaste tonneau ,
Pouvaient porter à peine le fardeau.
Les pauvres gens ! c'était en récompense
D'avoir tous deux employé leurs talens . . . ,
A réformer un ancien bréviaire ? —
Non — à vacquer au jeûne , à la prière ?

(*) Le Cardinal de Richelieu.

Non-c'était donc tour à tour tous les ans
A visiter leur vaste Diocèse ?
Non non , cela . . . bon ! . . . C'est une fadaïse
Trop au-dessous de leurs saintes grandeurs —
Qu'était-ce donc ? — C'était , ne vous déplaîse ,
D'avoir été les heureux inventeurs
De cinq ou six ragouts des plus flatteurs.
S'il se trouvait souvent de pareils maîtres ,
Ah ! qu'on serait heureux dans l'Univers !
Qu'avec plaisir on porterait ses fers !
Mais il en est : le Souverain des êtres
Vient de placer , sur un trône brillant ,
Un couple aimable , autant que bienfaisant ,
Dont les vertus , la bonté , la justice ,
Au grand regret , à la honte du vice ,
Grace à leurs soins , désormais impuissant ,
Feront jouir , au sein de l'abondance ,
Leur peuple heureux d'une douce existence.
Tout lui promet un règne de bienfaits.
De leurs vertus , de leurs sages projets
Il a déjà ressenti l'influence ,
Et le retour de la sage prudence ,
Gage assuré du bonheur , de la paix ,
Et des méchans la chute , l'impuissance ,
Le châtiment de leurs lâches forfaits ,
Donne à son cœur la plus douce espérance.
Que vos sujets vous ont bien mérité !
Couple divin ! Pour leur félicité ,

Régnez longtemps sur eux ; il vous adorent ,
C'est beaucoup dire , encor plus qu'ils n'abhorrent
Les vils auteurs de leur calamité.

Ah ! Tous les jours aux pieds du Roi Suprême
Ils rendent grace , ils font des vœux pour vous :
S'ils sont heureux ; vous le ferez vous même.
Des Souverains le bonheur le plus doux
Naît de celui d'un peuple qui les aime.

Fin du dixieme Chant.

CHANT ONZIEME.

*ARRIVÉE du DIEU DES SOTS chez
ALVIRHÊE, son discours à cette Déesse :
Réponse de la Déesse. Il emmene avec lui Colique
& Malauventre, qui tourmentent MOLET.
Préparatifs du voyage du Notaire & de
GRATTEPAPIER.*



JE NE VEUX point, Lecteur, en finissant,
Moraliser, ainsi qu'en commençant.
Outre qu'on rit de qui fait trop l'habile ;
Moraliser quelquefois, c'est au mieux ;
Mais trop aussi devient fastidieux.
Quand on veut plaire, il faut changer son stile ;
Le même ton est bientôt ennuyeux.
Une préface, avec un court sommaire,
A chaque Chant, dans le goût de VOLTAIRE,
C'est devenir son finge tout à fait ;
Et tel plaisant que tout finge puisse être,
En rares tours fut-il le plus grand maître,
Il a beau faire, à la longue il déplaît.
Jeunes Auteurs, qui voulez dans l'histoire
Vous faire honneur, vous acquérir un nom,

De glorieuse & durable mémoire ,
Pour arriver au Temple de la gloire ,
Croyez-moi donc , variez votre ton.
C'est sûrement la meilleure façon.
Il est bien vrai qu'elle n'est pas facile.
Rien n'est aussi comparable à l'honneur
Dont est couvert le front d'un jeune Auteur ,
Honneur qui va souvent jusqu'à l'utile ,
De réussir quand il a le bonheur.
Premièrement , il faut être fertile ;
Mais sans excès , sans prodigalité ;
A la raison soumettre un cœur docile ,
En la suivant on suit la vérité ,
Qui plaît toujours par sa propre beauté.
Tantôt pompeux , tantôt simple & tranquille ,
Il faut savoir avec goût , avec choix ,
Danser aux champs , triompher à la ville ,
Pour les hameaux , fuir les Palais des Rois ;
Prendre à propos un ton fier & terrible ,
Qu'on fait bientôt rendre doux & sensible ;
Chanter la Paix , célébrer les Combats ,
Faire éclater la bruyante trompette ,
Faire gémir l'amoureuse musette ,
Etre nouveau , sans être jamais bas ;
Et souvent même en un délire aimable ,
Sacrifier l'utile à l'agréable.
A tout moment tailler , rogner , polir ,
Avoir en main le rabot & la lime ,

Etre toujours tout prêt à s'en servir ;
 Jamais surtout n'oublier la maxime ,
 Que la raison doit précéder la rime.
 Suivre en cela l'exemple familier
 Que tous les jours nous donne un Jardinier.
 Pour que le tronc profite mieux , il tranche ,
 Sans nul regret , la plus féconde branche.
 Pour réussir c'est-là le vrai moyen :
 Les bons Auteurs s'en trouvent toujours bien.
 Mais ce talent est une chose rare ,
 Ce jugement , cette sagacité
 Sont des présens de la Divinité ;
 Et par malheur , dans ce siècle barbare ,
 Des immortels l'espèce trop avare
 Se pique peu de générosité.
 Que dis-je ! ô ciel ! ô ridicule extrême !
 Le feu m'emporte , & je tombe moi-même
 Dans le défaut que je veux corriger.
 Eh ! Que fais-tu , faible avorton du Pinde !
 Tandis qu'ici ta muse envain se guinde ,
 Et qu'en Docteur tu te vas ériger ,
 Ne sens-tu pas ta faiblesse incroyable ?
 Ne vois-tu pas l'étendue effroyable
 De la carrière où tu vas t'engager ?
 Eh ! Prends pour toi les avis que tu donne ;
 Il est encor temps de nous obliger :
 Mérite au moins , l'ami , qu'on te pardonne ,
 En te taisant & jurant de changer.

Laisse aux *Imberts* , aux *Barthes* , aux *Lemieres* ,
 Aux *Colardeaux* , aux *Dorats* , aux *Voltaires* ,
 A ces enfans gâtés du Dieu des vers ,
 Le soin d'instruire & charmer l'Univers :
 Et tout du moins , puisque tu vois ton crime
 Répare-le , demandes-en pardon ;
 Ne songe plus qu'à sortir de l'abîme ;
 Prêcher d'exemple est le meilleur sermon.

LE Désespoir , la Vengeance & la Rage ,
 Qui précédaient le Char du DIEU DES SOTS ,
 Ayant enfin terminé leur voyage ,
 S'attendaient bien à prendre du repos.
 Le Dieu lui-même , ainsi qu'eux , hors d'haleine ,
 De ce qu'il n'a mis que si peu de temps
 A voyager dans l'Empire des Vents ,
 Pour arriver près de la Souveraine
 Qui doit servir ses vœux impatiens ,
 Comptait aussi pendant quelques instans
 Se reposer ; mais , las ! Vaine espérance !
 Ils sont à peine aux portes du Palais
 De la Déesse aux vents doux & molets ,
 Qu'ils sentent tous la maligne influence
 Du mauvais air qui règne en ce séjour.
 Tous à la fois ! .. Juste ciel ! Quelle affaire !
 Et le dernier comment pourra-t-il faire ,
 Sans accident pour attendre son tour !
 Heureusement qu'ils virent dans la Cour
 Ce qu'il fallait pour les tirer de peine.

Quand ils ont bien , pendant une heure au moins ,
Satisfait tous à leurs pressans besoins ,
Le Dieu se rend près de la Souveraine.

- » Je viens , dit-il , implorer ton secours ;
 - » Grande ALVIRHÉE , & , dès ce jour ci même ,
 - » Il faut promettre à mon dépit extrême
 - » Qu'en vain à toi je n'aurai pas recours —
 - » C'est trop d'honneur cent fois que vous me faites ;
 - » Dit ALVIRHÉE ; un Dieu comme vous l'êtes(*)
 - » Doit commander : & moi de vous servir
 - » Je me ferai toujours un vrai plaisir :
 - » Mais ma puissance hélas ! est si bornée . . . —
 - » Non , dit le Dieu , pour ce que j'en attens ,
 - » Ses prompts effets sont plus que suffisans.
 - » Il me faut donc , que dès cette journée ,
 - » Vous relâchiez si bien tous les ressorts
 - » Qui de M O L E T font mouvoir le long corps ,
 - » Qu'il soit au moins pendant toute une année ,
 - » Absolument impropre , hors d'état
 - » De se livrer à l'amoureux ébat.
 - » Vous n'aurez pas grande peine à le faire ;
 - » Il est si mou , le pauvre compagnon !
 - » Qu'on ne pouvait jamais trouver un nom ,
 - » Mieux fait pour peindre en tout son savoir faire.
- A ce discours la Déesse répond :

(*) Imitation de Virgile *tuus , orégina , quid optus explorare labor , mihi iussa facere fas est.*

- » Du fier Alcide , ou du Dieu de la Thrace
» Quand il aurait la force & la vigueur ;
» Quand il aurait l'excessive grandeur
» De ces géants , dont la coupable audace
» Voulut des Cieux atteindre la hauteur ,
» Je n'en viendrais pas moins à mon honneur.
» Pour vous servir est-il rien qu'on ne fasse ?
» Soyez tranquille , allez , je vous promets
» Que vous ferez bientôt vengé du traître.
» Dans un moment vous allez me connaître ;
» Et vous verrez que vos vrais intérêts
» Mieux qu'en mes mains ne pouvaient jamais être.
» Pour accomplir mes ordres en tous lieux ,
» Entre autres , j'ai deux sujets merveilleux ,
» Parmi tous ceux que cette Cour rassemble ,
» De leur devoir qui sans cesse occupés ,
» Relâcheraient tous les mortels ensemble ,
» Depuis un an fussent-ils constipés.
» Allez chercher Colique & Malauventre ,
Dit la Déesse à l'un de ses Huissiers.
Il part , il vôle , & dans l'instant il rentre ,
Suivi de trente , ou quarante estafiers ,
Qui précédaient ces deux grands Officiers.
Sitôt qu'ils font près de leur Souveraine ,
Tous deux à terre humblement prosternés ,
» Que voulez-vous , dirent-ils , grande Reine ?
» Nous voici prêts , exigez , ordonnez ;
» Pour vous bientôt vos deux sujets fideles

- » Du prompt devoir vont s'attacher les ailes.
Ce zèle ardent flatte la Déesse ,
Qui leur répond. d'un air plein de bonté.
» O vous ! en qui j'ai mis ma confiance ,
» Et déposé ma suprême puissance ,
» Qui jusqu'ici sçutes si bien prouver
» Que je n'aurais jamais pu mieux trouver :
» Dignes sujets , Ministres respectables ,
» O vous ! à qui devraient être semblables
» Ceux que les Rois chargent de gouverner ,
» Ceux sur lesquels les Dieux les font régner ,
» C'est aujourd'hui qu'il faut mettre en usage
» De vos talens tous les plus grands ressorts ;
» Du DIEU DES SOTS il faut venger l'outrage ;
» C'est un sujet digne de vos efforts.
» Il vous dira quel est le vil coupable
» Dont il faut faire un exemple fameux.
» Ayez bien soin qu'il soit si redoutable ,
» Que l'homme apprenne à respecter les Dieux.
» Allez , partez , & servez moi de même
» Que jusqu'ici vous avez toujours fait ,
» Un Dieu puissant , que j'honore & que j'aime ,
» Aura tout lieu d'être bien satisfait.

Le DIEU DES SOTS , le cœur plein d'allégresse
De voir que tout répond à ses souhaits ,
Fait une prompte & courte politesse ,
Et prend congé de la bonne Déesse ,
Qui lui répond du plus heureux succès.

Déjà son Char , au gré du doux zéphire ,
Vôle au plus haut des vastes champs de l'air ;
Son cours rapide & plus prompt que l'éclair ,
A ses transports peut à peine suffire.
Il voudrait voir l'objet de son courroux ,
En butte aux traits des vengeurs qu'il emmene ,
Souffrant déjà la plus cruelle peine ,
Et succombant sous l'effort de leurs coups.
Mais sa fureur fera bientôt contente.
En arrivant aux portes de Paris ,
Le bon MOLE T à ses regards surpris
Est le premier objet qui se présente.
Ah ! le voilà ! S'écrie avec fureur
Le DIEU DES SOTS , le voilà , cet indigne !
Dont il vous faut , pour contenter mon cœur ,
Tirer bientôt une vengeance insigne.
Répondez bien à mon ressentiment ;
Préparez-vous , Ministres inflexibles ,
Et que l'horreur du plus grand châtiment
Fasse frémir les cœurs les moins sensibles.
Abîme affreux ! Immense profondeur
Où se confond l'humaine intelligence !
Ah ! Qui croira qu'en un céleste cœur
Il puisse entrer tant d'esprit de vengeance ! (*)
Il dit ; déjà du Char précipités ,
Ses deux vengeurs sont loin de ses côtés ,

(*) Autre imitation de Virgile. *Tantæne animis cælestibus iræ ?*

Et de MOLET se faïssant sur l'heure ,
A qui mieux mieux , tous les deux à la fois
Lui font souffrir plus de maux en une heure ,
Qu'un vieux gouteux n'en souffre dans six mois.
Vous eussiez ri de voir le pauvre diable ,
Tantôt fessant une mine effroyable ,
Tantôt courant , comme un désespéré ,
L'air tout défait , le regard effaré ,
Se démenant , tortillant du derriere ,
Comme une anguille au bord de la rivière ,
Que le pêcheur vient d'y laisser à sec.
D'un accident si prompt & si funeste
MOLET redoute un dangereux échec.
Dans un accès du mal qui le moleste ,
Qui le réduit au plus grand désespoir ;
» Hélas ! Comment l'aurais-je pu prévoir !
» S'écria-t-il , comme un vrai solitaire ,
» Je vis rangé , sans faire aucun excès :
» Depuis six mois , aucuns fruits , aucuns mets ,
» N'ont dû troubler mon régime ordinaire ,
» Car j'ai toujours mangé chez mon Notaire ;
» Et cependant , ô sort trop inhumain !
» Je suis puni de la même manière
» Que si j'avais toujours fait chère entière.
» Ah ! Je ne fais ; mais un mal si cruel
» Ne me parait point du tout naturel ;
» C'est sûrement quelque tour qu'on me joue :
» Pour le savoir , voyons mon protecteur ;

» Peut-être bien , s'il ne fait plus la moue ,
» Qu'en même temps il sera mon vengeur.
Tout aussitôt à grands cris il invoque
Le DIEU DES SOTS , qui l'entend & s'en moque.
Le bon M O L E T , las de s'époumonner ,
S'apercevant que sa prière est vaine ,
Commence enfin pourtant à soupçonner
Que c'est du Dieu que lui vient cette aubaine.
» Ah ! c'en est fait , dit-il , avec douleur ,
» Je suis perdu , mon pere m'abandonne ;
» De toutes parts le malheur m'environne.
» Cruel destin ! Quelle est donc ta rigueur !
» Dans un état si triste , si funeste ,
» Oui , la mort seule est tout ce qui me reste.
» Ce jour pour qui j'ai si fort soupiré ,
» Ce jour si doux , ce jour si désiré ,
» Si lent jadis à venir pour ma gloire ,
» Doit à mes yeux luire après quatre nuits ;
» Ah ! malheureux ! Dans l'état où je suis ,
» Puis-je espérer d'obtenir la victoire !
Comme en effet ce grand jour était près ,
Chez le Notaire on en fait les apprêts.
Bourguignon va louer un équipage :
De toutes parts , boîtes , coffres , coffrets ,
Malles , ballots , cartons de tout étage ,
Paquets , étuis , enfin tout l'attirail ,
Tout l'éternel , l'innombrable détail ,
Indispensable alors que l'on voyage ,

Surtout avec le féminin bétail ,
Sont préparés , avec grand étalage.
L'heure & le jour sont pris pour le départ :
Rien n'y peut plus apporter de retard.
M O L E T gémit , se plaint , se désespère ;
Trouve les Dieux , le destin trop sévère.
Mais il a beau crier , c'est vainement ;
Hélas ! Autant en emporte le vent.
Enfin ce jour , ce grand jour vient d'éclorre.
Pour redoubler les maux de notre ami ,
Pour irriter sa peine , son souci ,
Vous eussiez dit que la maligne Aurore
A , ce jour là , tout exprès , affecté
De se parer de toute sa beauté.
C'était le temps où dorment les affaires :
Où chacun va faire un tour dans ses terres ;
Où le Palais , absolument fermé ,
Pour près d'un mois , prend vacances entières.
Pour un Huissier passablement famé ,
Et dans le chic assez bien consommé ,
Maitre Guillaume avait toute l'année
Beaucoup d'emploi. Telle est la destinée
En ce pays ; quand on a du talent ,
Ou du renom , on va rapidement.
Tout vient chez vous : à Paris tout est mode ,
Tout veut de vous ; rien n'est bon , n'est parfait ,
Si de chez vous , si par vous il n'est fait ;
Telle à Paris pour tout est la méthode.

Combien voit-on de gens dans ce Paris ,
 Pleins de talens , de savoir , de lumière ,
 En tous les Arts , rester ensevelis ,
 Anéantis dans l'ombre & la poussière ;
 Tandis qu'un sot , un fat , un freluquet ,
 Pour tout talent qui n'a que du caquet ,
 De la figure & beaucoup d'impudence ,
 De toutes parts attire l'affluence.
 Longtemps KEYSER (*) attrapa le badaut :
 NICOLE (**) vint , on le quitta bientôt.
 FLOQUET brillait au théâtre lyrique ;
 Jamais succès ne fut égal au sien ; (***)
 GLUK vient du fond du pays Germanique ;
 FLOQUET n'est plus qu'un plat Musicien ,
 Qui ne fait pas un seul mot de Musique ,
 En fait d'Auteurs , c'est de même à peu près.
 Partout ***. a le plus grand succès :
 Dans les trois cours d'Érato , de Thalie ,
 De Terpsichore il s'est fait un accès ;
 C'est l'ornement du Parnasse Français :
 C'est un phénix , un prodige , un génie ;
 A l'affluence aux applaudissemens

(*) Avec ses dragées mercurielles.

(**) Avec ses drogues sans mercure.

(***) Le ballet de l'Union des Arts , fut donné pendant plus de quatre mois de suite avec un concours prodigieux , ce qui est sans exemple à l'Opéra.

Qu'ont quelquefois attiré ses ouvrages ,
Vous penseriez qu'ils sont bienfaits , charmans ,
Qu'ils sont vraiment dignes de ces suffrages ;
Qu'on eut raison de s'y faire échigner ;
Qu'à la lecture ils doivent bien gagner.

Hélas ! Bondieu ! Quelle idée est la vôtre !

A la lecture , ils tombent de la main ;

On n'en peut lire un seul d'un bout à l'autre :

N'importe , amis , cet Auteur inhumain

A vu , de lui les badauts idolâtres ,

Plus d'une fois remplir les trois Théâtres ;

Et tel chiffon , comme L. D * ,

R. E. C * . O. N S * . A * .

L. P * . a produit à l'Auteur ,

Mille fois plus qu'ATHALIE à RACINE.

Mais ce n'est rien auprès des Charlatans ,

Dont est formé le troupeau Galénique ;

Qui , sans avoir les plus faibles talens ,

Aux vieux Docteurs font cependant la nique.

Suffit ici que quelque Medecin

Vienne de loin , habile , ou non habile ;

Si par hazard mon drôle se faufile ,

Et réussit près d'un objet divin ,

Comme il en est un tas dans cette ville ;

En un clin d'œil il fera son chemin.

Voici comment. ÉGERIE à dessein

Se met au lit ; elle étouffe de bile ;

Son estomac fait mal ses fonctions ;

M

Elle se sent des suffocations ;
Son sang bouillonne , & lui porte à la tête ;
De temps en temps son pouls saute & s'arrête ;
Son état est cruel , inquiétant ;
Il faut avoir le Docteur à l'instant.
Le Docteur vient ; en bonne conscience ,
Un Carabin , sans nulle expérience ,
Pourrait guérir tous ces maux aisément
Avec de l'eau très radicalement ;
Mais mon fripon , profitant de l'estime
Que feint d'avoir notre belle pour lui ,
Jouant avec sa boîte , son étui ,
D'un air , d'un ton pédantement sublime ,
Prend du papier , lui prescrit un régime ,
Dont il se sert depuis plus de vingt ans
Avec succès , dit-il , auprès des grands ;
Sur chaque mot pesant avec emphase ;
Ne faisant pas de réponse , de phrase ,
Qu'elle ne soit lardée à tous propos
D'expressions singulières , bizarres ,
De termes d'art & de mille grands mots
L'un plus que l'autre inconnus & barbares ,
Faits seulement pour éblouir les fots ;
(Mais ici bas les fots sont si peu rares !)
Comme Égérie au fond n'a point de mal ;
Sa guérison est on ne peut plus prompte.
Rien pour le coup n'est plus original :
Avec transport chacun se la raconte ;
En un instant à la ville , à la Cour ,

Elle devient la nouvelle du jour ;
On s'extasie , on s'écrie au miracle ;
Mon Charlatan est mis sur le pinacle ;
Auprès de lui les Bouvarts , les Bellots ,
Les Bourdelins ne sont plus que des fots.
De main en main chacune se le passe ;
De bouche en bouche , on fait voler son nom ;
En un moment il efface , il surpasse
Tous les Docteurs du plus fameux renom.
Entre les mains de ce maitre fripon
De jour en jour cependant on trépasse ,
Encor plus dru qu'en celles de H***.
De P*** de M*** de P**.
Malgré cela , personne ne s'en lasse ;
On aime mieux crever de sa façon ,
Que de guérir de la façon d'un autre.
O vous ! Sur qui la mode a tant de droits ,
Pauvres badauts ! Quelle erreur est la vôtre !
Après avoir éprouvé tant de fois ,
En tous les sens , qu'on en est tant la dupe ,
Faut-il toujours qu'obéir à sa voix ,
Que suivre en tout ses goûts , ses tons , ses loix ,
Soit le grand soin dont votre esprit s'occupe ?
Oh ! pour le coup ! A quoi vais-je songer !
C'est bien là faire un sermon inutile :
Le Parisien est si vain , si léger ,
Qu'on aura beau prêcher cet Évangile ,
Pour réussir , pour percer dans sa ville ,

Il suffira toujours d'être étranger ,
Nouveau venu du fond d'une Province ,
Fat , intrigant , suffisant , étourdi ,
Auprès du sexe entreprenant , hardi ,
Ou charlatan , ou bien ami du Prince.
Mais peste soit de mes digressions !
Comment jamais retrouver mes moutons !
Il le faut bien pourtant ; & sans mystère ,
Voici , Lecteur , comme je m'en vais faire.
Tu t'en souviens , Guillaume le Sergent
Ne manquait pas d'esprit , ni de talent :
En fait d'exploits , il était passé maître ;
D'ailleurs honnête , autant qu'Huissier peut l'être.
Voilà pourquoi vingt fameux Procureurs ,
Très occupés & très grands travailleurs ,
Lui fournissaient sans cesse de l'ouvrage.
Il résultait , par suite du détail
Que procurait cet immense travail ,
Que fort souvent il allait en voyage
Porter au loin certain triste message ,
Qu'en terme d'Art usité des Sergens ,
Du bon Saint Yve on appelle l'image ;
Papier maudit , redoutable présage
De la ruine & du malheur des gens.
Quand il fallait faire une longue absence ,
Maître Guillaume , Huissier plein de prudence ,
Se disposait , si bien s'orientait
Que de Paris jamais il ne sortait ,
Qu'il n'eût à faire une grande tournée.

Pour ne pas perdre un moment de son temps ,
Il traitait tout à la mode des grands.
On ne va pas à plus grande journée ;
Toujours en selle avant le point du jour ;
N'en descendant qu'une heure après la brune ,
Encor faut-il que la nuit soit sans lune ;
Payant partout , comme un homme de Cour.
Entendons nous , Lecteur , je vous en prie ,
Bon , quand Monsieur paye une fantaisie ,
Une catin , un magot de son goût ;
Non , le rentier , ni l'ouvrier surtout.
Pour Mons Guillaume on se mettait en quatre :
Pour le servir , souvent on vit se battre
Palefrenier , servante , postillon :
C'était à qui soignerait sa monture ,
Ferait son lit , graisserait sa voiture ,
(Quand par hazard il se donnait ce ton)
Lui porterait un potage , un bouillon ,
Lui verserait razade dans un verre ,
Que l'on rinçait bien mieux qu'à l'ordinaire ,
Enfin c'était dans toute la maison ,
Dès qu'il entrait , le plus grand carillon.

Maitre Furet de la Friponnardièrre ,
Digne héritier de Maitre Brigandeaup ,
Et Procureur du Châtelet nouveau ,
Était chargé d'une fort belle affaire ;
De celles-là , comme dit d'ordinaire
Le vieux proverbe , où l'on nage en pleine eau ;

Qui meilleure est moins elle est courte & claire,
Où maint exploit , mainte sommation ,
Procès-verbal , signification ,
Saisie Arrêt , & frais pouvaient se faire.
Il en chargea Mons Guillaume l'Huissier.
Tous ces exploits font à faire en Bourgogne,
L'Huissier ne peut faire tant de besogne ,
Sans avec lui mener G R A T T E P A P I E R .
Au grand regret du pauvre misérable ,
Il faut partir ; & quand ... dans quatre jours,
Il faut laisser l'objet de ses amours ,
Tout seul avec un rival haïssable.
Du sort cruel quel triste & malin tour !
Et dans quel temps ? Dans le temps que , sans Maître ,
Ce jeune objet , de lui maître à son tour ,
Eut pu jouir un peu du plaisir d'être ;
Où , moins gênés , ils auraient pû tous deux
S'abandonner à l'ardeur de leurs feux.
Mais à ce mal il n'est point de remède.
Aux cœurs bien nés quand la voix du devoir
Se fait entendre , il faut que tout lui cède ;
Plaisir , bonheur , tout devient sans pouvoir.
Mais quand ces cœurs ont rempli son attente ,
La jouissance en est bien plus charmante.
G R A T T E P A P I E R , non sans grand déplaisir ,
Voit que Guillaume est tout prêt à partir.
Mais la raison de son flambeau l'éclaire,
Puisqu'autrement cela ne se peut faire ,
Il faut bien prendre un parti généreux ;

Le sacrifice est dur & douloureux ;

GRATTE PAPIER, il t'en faut tirer gloire.

Plus avec peine on gagne la victoire ,

Plus le triomphe est doux & glorieux.

Le cœur ferré d'une amère tristesse ,

Il va trouver l'objet de sa tendresse ;

» Il faut partir , ma chère **LOUISON** !

» Il faut , dit-il , que je quitte tes charmes ;

» Ah ! Malgré moi , je sens couler mes larmes ,

» Et défaillir mon cœur & ma raison.

» Mais puis-je au moins espérer que ton ame

» Conservera toujours profondément

» Le souvenir de ma brûlante flâme ?

» Et qu'au retour le plus fidèle amant

» Retrouvera ton cœur tout aussi tendre ,

» Qu'en ce moment il ose le prétendre ?

» Qu'en son absence un rival odieux

» Ne verra pas combler ses lâches feux

» D'aucun succès , de la moindre espérance ? —

» Oui , tu le peux , & même tu le dois

Dit **LOUISON** , d'une tremblante voix ,

Prête à tomber de même en défaillance ,

» Tu peux partir avec toute assurance.

» Mon cœur épris du feu le plus constant

» Ne cessera de te voir un instant ;

» De te chérir , de t'avoir en pensée.

» Tu fais , mon cher , sur cet article là ,

» Quand une fois la pauvrete en tient là ,

- » Comme une amante est toujours insensée ?
- » Repose toi sur mon sincère amour ;
- » Que tous tes soins , à compter de ce jour ,
- » Soient d'abrégér une trop longue absence ,
- » Et fois surtout dans la ferme croyance
- » Que des mortels ton rival à mes yeux
- » Est le moins cher & le moins dangereux ;
- » Que L O U I S O N te soit chère sans cesse :
- » Rapporte lui ton cœur brûlant d'amour ;
- » Et fois certain de voir à ton retour
- » Le sien rempli d'une égale tendresse.

GRATTEPAPIER interdit , enchanté
De tant d'amour , & de tant de bonté ,
Lui prend la main , la baise , la dévore ,
La lui reprend , & la dévore encore ,
Contre son cœur la presse tendrement ,
Lui réitère à quel point il l'adore.

Mais tout prend fin , plaisir , comme tourment.

Il est venu ce moment d'amertume ,
Où la raison , le devoir inhumain ,
Telle que soit l'ardeur qui les consume ,
Force les gens à se quitter enfin.

Maître Guillaume a mis ordre à l'ouvrage
Que dans Paris il a toujours en train ;
Sans crainte il peut partir pour son voyage ,
Et son départ se fixe au lendemain.

Fin du onzième Chant.

CHANT DOUZIEME.

DÉPART du Notaire , & de GRATTEPAPIER.

*MOLET trouve LOUISON dans sa chambre ,
est prêt à en jouir : c'est le moment où le DIEU
DES SOTS signale sa vengeance. LOUISON
se venge de MOLET , & se donne à
GRATTEPAPIER.*



O H ! Pour le coup , sans Préface frivole ,
Et pour prouver que mon amendement
Est bien sincère & que je tiens parole ,
J'entre en matière — il est bien temps vraiment !
Me dira-t-on , Peste ! la belle grace !
De nous sauver une triste préface ,
Précisément à votre dernier chant ;
Après avoir essuyé la bordée ,
Non , une fois , ni deux , mais fix , ou sept ,
De mainte fausse & chimérique idée ,
Le plus souvent étrangère au sujet. —
Pardon , Lecteur , j'ai tort , je te l'accorde ;
Mon repentir est tardif , j'en convien ;
Mais qui ne fait ce proverbe ancien ,

A tout péché , dit-on , miséricorde :
Et celui-ci , tard vaut mieux que jamais . . .
Quoi ! Tu commence encore un autre exorde ? —
Non , ne crains rien , cher Lecteur , je me tais.

Lorsque Phébus , sortant du sein del'Onde ,
Eut répandu sa lumière féconde ,
Le garde note & sa femme aussitôt
Hors de leur lit ont bientôt fait un saut ;
Puis vont à ceux de leurs deux Demoiselles ;
A qui malgré tous leurs charmes pour elles ,
Dès qu'on leur dit qu'on va bientôt partir ,
Il ne faut pas longtemps tirer l'oreille.
Il est si doux de cesser de dormir ,
Quand le plaisir , ou l'amour nous réveille !
Tout étant prêt , ils montent en voiture :
Le doux plaisir leur sert de postillon ;
Et leur laquais , le pésant Bourguignon ,
Avec son ventre , aussi large que rond ,
Et son grand feutre & sa courte encolure ,
Fait par derrière une bonne figure.
La même cause à l'un qui fait plaisir
Presque toujours à quelque autre fait peine.
Tel a du fort sujet de s'applaudir ,
Quand contre lui tel autre se déchaîne.
C'est tout de même ici pour le moment.
Nos voyageurs ont le cœur plein de joie ,

Lorsque MOLET, au désespoir en proie,
Maudit cent fois ce voyage charmant.

GRATTEPAPIER en faisait tout autant
De son côté ; le devoir qui l'oblige
De s'éloigner le désole & l'afflige.
Il est si dur pour un objet aimé
D'abandonner l'objet qu'il a charmé !

Déjà l'ami du jeune Ciparisse,
Ayant trois fois parcouru l'horison,
Avait fini son brillant exercice ;
Trois fois aussi la belle LOUISON
Du Bourguignon avait fait le service.
Dans quatre jours le Notaire arrivait :
Et bien s'en faut que le pauvre MOLET
Soit en état de s'exposer encore
A triompher de l'objet qu'il adore.

Mais admirez la malice du Dieu :
On ne peut faire un tour plus diabolique.
Il va trouver Malauventre & Colique.
» O vous ! dit-il , qui n'êtes en ce lieu ,
» Que pour punir l'insulte qu'on m'a faite ;
» Quoique très-bien vous fassiez votre emploi ,
» Pour me venger , il s'en faut bien , ma foi !
» Que ma fureur soit encor satisfaite.
» C'est par des traits plus forts , plus rigoureux ,
» Que je prétens signaler ma vengeance :

- » Rien de MOLETT n'égale l'insolence ,
- » Rien n'est égal à mon courroux affreux ;
- » Et voici l'heure enfin qu'il a choisie.
- » Écoutez moi. Pendant quelques momens ,
- » Interrompez vos cruels châtimens ,
- » Ma rage après en fera mieux servie ;
- » Mais gardez-vous , sans quoi tout irait mal ,
- » Un seul instant de me perdre de vue : .
- » Quand pour frapper l'heure sera venue ,
- » J'en donnerai le funeste signal. —
- » Allez n'ayez aucune inquiétude ,
- Disent au Dieu les Ministres vengeurs ,
- » Reposez-vous sur notre exactitude ;
- » Vous bien servir est notre unique étude :
- » Pour contenter vos trop justes fureurs ,
- » Tout est possible à notre effort extrême ;
- » Comptez sur nous , autant que sur vous même.
- Déjà MOLETT , de lui-même étonné ,
- Reprend un peu de vigueur & de force.
- Il ne fait pas que ce n'est qu'une amorce ;
- Hélas ! Comment l'aurait-il soupçonné !
- » Tu cesses donc destin impitoyable !
- » Tu cesses donc de me persécuter !
- » Personne ici ; ni rival redoutable ,
- » Ni compagnon qui puisse m'arrêter ,
- » Ah ! Quel bonheur ! Quel moment favorable !
- » Mais , ce n'est rien ; il faut en profiter.

Rien ne vous rend si dispos, ni si lesté
 Que le plaisir & surtout la santé.
 MOLET plus fort, saute de joie, & zeste,
 Au quatrième il est déjà monté.
 Non, de ses jours il ne fut plus alerte.

Le fort voulut que LOUISON fessât
 Précisément la chambre de MOLET,
 Dont elle avait laissé la porte ouverte.
 A son regard, à certain air malin
 Qui se répand dans toute sa personne,
 LOUISON voit sa faute & le dessein
 Que le perfide agite dans son sein.
 Son cœur troublé de frayeur en frissonne.
 A son passage elle veut s'opposer :
 Mais c'est en vain ; MOLET retient la porte :
 Il pousse, il presse, & LOUISON moins forte,
 Se voit contrainte à le laisser passer.

C'EST à présent, ô favorable MUSE !
 Qu'il ne faut pas que tu restes camuse.
 Grace à ton feu, je me sens dans l'accès ;
 Ma verve coule avec trop de succès,
 Pour t'aviser d'en arrêter l'écluse.
 Divine MUSE ! Allons, inspire moi ;
 Je n'eus jamais tant de besoin de toi.
 Fais que je puisse en termes énergiques
 Chanter ici ce combat merveilleux,

Où L O U I S O N , dans des temps plus heureux ,
Eut mérité, par ses faits héroïques ,
Trouvant un chantre illustre & digne d'eux ,
D'avoir un rang parmi les demi-dieux ,
Où d'être mise au moins en parallèle ,
Faire pendant avec cette Pucelle
Qui , des Anglais redoutable fléau ,
Maniait mieux un sabre qu'un fuseau.

Lorsque M O L È T fut entré dans sa chambre,
» Depuis , dit-il , tout à l'heure six mois ,
» Car nous voici dans le mois de Novembre ,
» Que je gémiss sous vos injustes loix ,
» Beauté cruelle , objet trop insensible ;
» Puisque soupirs , prière , procédé
» N'ont pu toucher votre cœur inflexible ,
» Sachez enfin que j'en suis excédé ,
» Et qu'en un mot il ne m'est plus possible
» De contenir en mon cœur ulcéré
» Le feu brûlant dont je suis dévoré.
» C'est un parti dur , extrême , terrible
» Pour une ingrate à qui je suis horrible ;
» Mais il est pris , j'en suis désespéré ;
» Il me le faut , ou de force , ou de gré.
» Nous sommes seuls , & je n'ai point à craindre
» De tout le jour qu'on vienne me troubler.
» Vous aurez beau pester , crier , trembler ,
» M'injurier , vous désoler , vous plaindre ;

- » Rien ne m'émeut , je n'ai plus rien à feindre ;
- » J'ai trop senti votre injuste courroux ;
- » C'est à mon tour à me venger de vous.
- » Oui , je prétens , quelque prix qu'il m'en coûte ,
- » Venir à bout du dessein que j'ai pris.

Le cœur troublé , les sens émus , surpris ,
Notre Héroïne en frémissant l'écoute.

» Eh Quel est donc ce dessein , s'il vous plaît ?
Répondit-elle aussitôt à M O L E T.

» Tu vas le voir , dit-il , & tout de suite
A corps perdu le maître scélérat

Sur L O U I S O N saute & se précipite.

D'un tel début la pauvrete interdite ,

Fait un grand cri , de son mieux se débat ;

Mais la frayeur dont elle fut saisie

L'avait sans doute à tel point affaiblie ,

Que la voilà , malgré tous ses efforts ,

Tout de son long sur le lit étendue.

M O L E T , rempli de joie à cette vue ,
N'écoute plus que ses bouillans transports ;

Et , tout enflé de ce comble de gloire ,

Veut profiter des droits de la victoire ;

Droits odieux , dignes d'un franc soldat ,

Tel que CHANDOS , lorsqu'en ce grand combat

Que contre J E A N N E il livra tête à tête ,

Voulant ravir à titre de conquête

L'honneur sacré du héros féminin,
En qui des lys giffait l'heureux destin ,
Il mit le bon , mais faible Roi de France ,
Et tout ses Preux dans la plus grande transe.

PEUT-être bien que dans d'autres instans
Ce droit funeste & ce qui le termine
Eut fait moins peur à ma pauvre Héroïne ;
Mais , comme on fait , chaque chose a son temps.
Pour échapper aux transports de l'infâme ,
Ma L O U I S O N n'a plus d'autres recours
Que d'implorer le ciel à son secours ,
Et de vouer à tous les Dieux son ame.
Mais c'est envain ; ils sont devenus sourds.
Elle avait eu , tout de même que J E A N N E ,
Maint mouvement d'amour propre & d'orgueil ;
De la beauté trop ordinaire écueil ,
Et dont le ciel , qui toujours le condamne ,
Et qui de tout tient note & fait recueil ,
Devait punir le sentiment profane.
De son côté , M O L E T , semblable à l'âne
De la Pucelle , âne mystérieux ,
Dont A R O U E T , ce Chantre ingénieux ,
Fait un portrait si décent , si sublime ,
De plus en plus & s'échauffe & s'anime.
Sans nullement s'embarrasser des Dieux ,
Il se saisit de sa pâle victime ,

Et

Et lui tenant les mains d'un bras nerveux,
De l'autre il cherche à consommer son crime.
» Ah ! Malheureux ! Quel est donc ton dessein ?
» Où portes tu ton impudique main ? . .
Hélas ! Voilà tout ce qu'elle peut dire ;
Sa faible voix sur ses lèvres expire.

M O L E T allait dans sa brutale humeur
De L O U I S O N combler le déshonneur ,
De ses deux mains ayant sur-tout l'usage ,
Par la faiblesse , où sa lubrique ardeur
De la pauvrete a réduit le courage.
Le voilà donc , maître de tant d'appas ,
Les yeux ardens , humides de luxure ,
Après avoir , du haut jusques en bas ,
Cent & cent fois passé sa main impure ,
Sur ses attraits si doux , si délicats ,
Qui . . . mais d'un bruit horrible, inconcevable ,
Parti d'un lieu que l'on ne nomme pas ,
L'air retentit ; ô moment formidable !
Tout s'en émeut ; L O U I S O N en frémit ;
Son fier vainqueur de crainte en tressaillit.
Il a raison ; il jouit de son reste.
Ce bruit affreux est le signal funeste
Qu'à ses vengeurs donne le DIEU DES SOTS.
Aussi vont-ils , comme deux vrais bourreaux ,
Recommencer l'effroyable supplice

Dont ils n'avaient , au gré de son caprice ,
Pour mieux servir sa haine & sa fureur ,
Que suspendu pour un moment l'horreur :
Les voilà donc ces deux cruels Ministres
Qui , reprenant leurs fonctions sinistres ,
Font éprouver au malheureux M O L E T
Plus de tourment qu'ils n'avaient encor fait ;
Non , non , jamais éguillette nouée ,
Charmes malins , ni conjurations ,
Ni nulle pièce en ce genre jouée ,
N'eurent d'effets si puissans , ni si prompts.
L'ami M O L E T devint mille fois pire
Que JEAN CHANDOS , lorsque dans son délire
Voulant jouir de la loi du combat ,
Aux piés de JEANNE il resta court & plat.
Quoique souffrant une douleur amère ,
Il fait effort pour cacher son ennui ;
Mais un soupir , échappé malgré lui ,
A L O U I S O N découvre le mystère.
Elle reprend aussi-tôt ses esprits ;
Et le cœur plein de rage & de vengeance ,
D'un tour de reins se relève & s'élance
Dessus M O L E T , qui jettait les hauts cris ,
Et qui , malgré son extrême souffrance ,
Fesait pourtant encore résistance.
De son vainqueur triomphante à son tour ,
L O U I S O N cherche à venger son outrage.

Dans ce moment ses yeux brillans de rage
 N'étaient pas faits pour inspirer l'amour.
 Vingt coups de poing appliqués sur la face
 Au bon MOLET font faire une grimace,
 Qui, jointe au sang qui coule de son né,
 Fait un tableau vraiment tragi-comique.
 Que LOUISON était belle, énergique !
 Et que MOLET était sot, consterné !
 Ce n'est pas tout ; LOUISON en furie
 N'est pas contente encore à beaucoup près ;
 Dans le transport dont son ame est saisie,
 Le sang ne fait qu'en irriter l'accès ;
 Au fonds du cœur cruellement blessée,
 Elle ne peut pardonner à MOLET
 D'avoir commis un si lâche forfait.
 Quand une fois la femme est offensée,
 Malheur à qui mérite son courroux !
 Nous en avons maint exemple effroyable :
 Des animaux c'est le plus redoutable :
 Les léopards, les tigres sont plus doux :
 Une lionne est cent fois moins à craindre,
 Même à l'instant que des Chasseurs hardis.
 A ses regards enlèvent ses petits.
 Femme offensée est pire que Mégère ;
 S'oublie au point de cesser d'être mère :
 Témoin MEDÉE, ALTHÉE, & cætera ;
 De la fureur c'est le *nec plus ultra*.

Elle ne fait ce que c'est que de feindre ;
Elle perdrait trop de temps à se plaindre ,
Le désespoir s'empare de son cœur ,
Quoiqu'il en coûte , il faut qu'elle se venge ;
C'est une envie égale à la fureur
De se gratter , lorsque ça lui démange.

EN VAIN MOLET , renversé sur le dos ,
Demandait trêve à son vainqueur terrible ;
La Belle est sourde à tous ses vains propos ;
Son cœur blessé n'en est que moins sensible.
Comme il veut faire encor quelques efforts ,
Pour repousser la main qui le chagrine ,
Elle lui saute à piés joints sur le corps ;
Et du genou lui pressant la poitrine ,
» Rends-toi, dit-elle. En ce moment affreux ,
Où ses regards étincellent de feux ,
Chacun vraiment l'aurait prise pour JEANNE ,
Qui corrigeait l'insolence de l'âne.

QUAND tous les vents , déchaînés dans les airs ,
Brisent les pins , bouleversent les mers ;
Quand Jupiter , armé de son tonnerre ,
Semble vouloir anéantir la terre ;
On n'entend pas un tapage plus grand
Que n'en fesaient alors nos deux Athlètes.
Dans la maison bien-tôt il se répand :
Et justement , c'est ce que tu souhaites ,

O LOUISON ! Un affront si sanglant
Ne doit pas plus demeurer sans vengeance ,
Qu'enfeveli dans un obscur silence.
Ton cœur outré sera bientôt content.

TOUT le quartier , étonné du tapage ,
Des cris perçans , des douloureux hélas ,
Dont retentit au loin le voisinage ,
Ne sachant pas d'où provient ce fracas ,
Prête l'oreille , écoute ; le mystère
Cesse bientôt ; on court chez le Notaire.
Chacun courait pour mettre les holas ,
Quand dans l'instant , fidele à sa promesse ,
Tous ses exploits , tous ses travaux finis ,
GRATTEPAPIER , le cœur plein de tendresse ,
Au grand galop revenait à Paris.
Maitre Guillaume avait bien quelque affaire
A son retour pour quelque temps contraire ;
Mais de son Clerc il n'avait plus besoin.
Ce qui restait était une misère ,
Qui se pouvait très facilement faire
Sans le secours de Clerc , ni de témoin.
Il fait partir GRATTEPAPIER d'avance ;
Lui recommande extrême diligence ;
Dans ce moment fort inutile soin ;
Mais mons Guillaume était dans l'ignorance
De la raison , de l'intérêt urgent

Qu'avait son Clerc d'être tant diligent.
L'ordre donné , GRATTEPAPIER décampe ;
Le drôle était d'une trop chaude trempe ,
Pour qu'il fallût lui redire deux fois ;
Du tendre amour il suivait trop les loix.
En arrivant il ne fut pas le maître
De la frayeur dont son cœur fut troublé.
Un monde entier dans la rue assemblé :
Pas une porte , une seule fenêtre ,
Où l'on ne vît dix personnes paraître.
Il ne voyait les choses que de loin.
Que devient-il ! si-tôt qu'il est témoin
Que cette foule environne sa porte ;
Que pour entrer on se presse , on se porte.
Le désespoir , les alarmes , la peur ,
La jalousie enveloppent son cœur ,
Troublent ses sens , captivent son haleine :
Il n'entend rien au murmure confus
Qui vient frapper son oreille incertaine :
Il veut crier , efforts vains , superflus !
Par la douleur sa voix intervertie
Dans son larinx expire anéantie.
Dans cet état ses sens , ses facultés
Sont interdits, troublés , interceptés :
L'accablement , l'effroi , l'incertitude
Lui font souffrir le tourment le plus rude.
A chaque mot il pâlit , il frémit ,

Il craint d'entendre un funeste récit ;
Il craint d'apprendre, en ce moment terrible ,
Quelque nouvelle à son repos nuisible.

Mais cependant la foule se grossit ;
Le tourbillon en tous sens s'épaissit ;
De tous côtés on se hâte , on s'empresse ;
On veut entrer le premier ; plus on presse ,
Et moins on entre ; à force de pousser ,
On vient à bout à la fin de passer.

GRATTEPAPIER est entraîné lui-même
Par le torrent ; non sans un trouble extrême.

On fait bien-tôt d'où provient tout ce bruit :
On monte , on vole , on parvient au réduit ,
Où se passait la scène furieuse :

Scène à jamais pour toi bien glorieuse ,
O LOUISON ! Quel coup d'œil ! quel tableau !

Où peut-on voir un spectacle plus beau !
Pour une fille ah ! grands dieux ! Quelle gloire !

On ne peut pas douter de ta victoire ;
Encore moins de toute ta vertu ;

Ton ennemi , sous tes piés abbatu ,
Te promettait d'en publier l'histoire ,
Demandait grace , & s'avouait vaincu.

GRATTEPAPIER , écumant de colère ,
» Quoi ! LOUISON ; s'écria-t-il , c'est vous !
» Ah ! Qu'à propos j'arrive ici , ma chère ,
» Pour seconder votre juste courroux ,

» Pour satisfaire à mes transports jaloux !
 Mais LOUISON, le cœur plein de noblesse ;
 » GRATTEPAPIER, lui dit-elle, suspens
 » La vive ardeur qui transporte tes sens,
 » De ce méchant qui m'avait outragée
 » Le public voit que je me suis vengée ;
 » Que, grâce au ciel, ma vertu, mon honneur
 » Sont échappés au plus affreux malheur :
 » Il me suffit; mon courroux m'abandonne ;
 » Et le mépris à l'insulte pardonne.
 » Vas ; malheureux, vis honteux, confondu ;
 Dit LOUISON à MOLET éperdu,
 » Que ton forfait retombe sur toi-même ;
 » Pour te punir, lâche ! comme il t'est dû,
 » Mon cœur se donne à ton rival que j'aime.
 » Que son bonheur fasse ton désespoir :
 » Tout mon plaisir ce sera de le voir,
 » D'en augmenter la dose insupportable,
 » Par les faveurs dont sans cesse à tes yeux
 » J'accablerai ce que j'aime le mieux.
 Disant ces mots, d'une grace admirable,
 A son Amant L O U I S O N tend la main.

GRATTEPAPIER la lui baise soudain ;
 MOLET confus & la rage dans l'ame,
 Du triste effet de sa funeste flamme,
 Pour se soustraire aux propos, à l'affront
 Dont ce faux pas couvre à jamais son front,

Se précipite au travers de la foule ;
 Mais on le fuit , on le presse , on le roule ;
 On le plaïsante , on le berne tout haut ,
 A qui mieux mieux , chacun lâche son mot ;
 Pour échapper au public qui le hûe ,
 Il est forcé de s'enfuir du logis ;
 Mais les brocards , les insultes , les cris ,
 Au loin encor le suivent dans la rue.
 Ce châtiment est trop juste : d'un sot ,
 Honte & mépris doivent être le lot.

HEUREUSE ou non , brillante ou téméraire ,
 Je suis pourtant au bout de ma carrière.
 O LOUISON ! Digne objet de mes Chants !
 Plus digne encor d'autres plus éclatans !
 Il t'eût fallu la trompette d'HOMERE
 Ou tout au moins le Clairon de VOLTAIRE ,
 Pour célébrer ce rare & mâle effort
 Qui préserva ton honneur d'un grand tort.
 De te chanter , charmante Cuisinière !
 Mon faible cor fut beaucoup trop hardi :
 Fais cependant grace à son imprudence ,
 Si d'échapper au néant de l'oubli ,
 Nos noms obscurs & faits pour le silence
 Allaient devoir à ce cor étourdi
 Et le bonheur & la reconnaissance.
 Nouvel Icare , ou nouveau Phaëton ,
 J'ai fait comme eux sans doute une folie :

202 — L O U I S O N , Chant XII.

Leur fort dût-il , à ma confusion ,
Être le prix de mon étourderie ,
Si l'on n'a pas trop de prévention
Contre un Ouvrage , une plaisanterie
Fait à la hâte & sans prétention ,
On conviendra sans peine & sans envie ,
Qu'il m'est au moins toujours bien glorieux
D'avoir tenté ce vol audacieux.

Fin du douzième & dernier Chant.



xxxv

